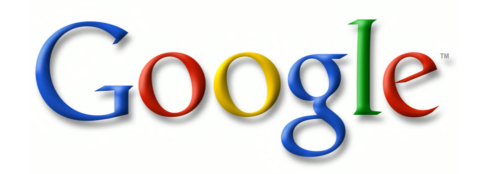
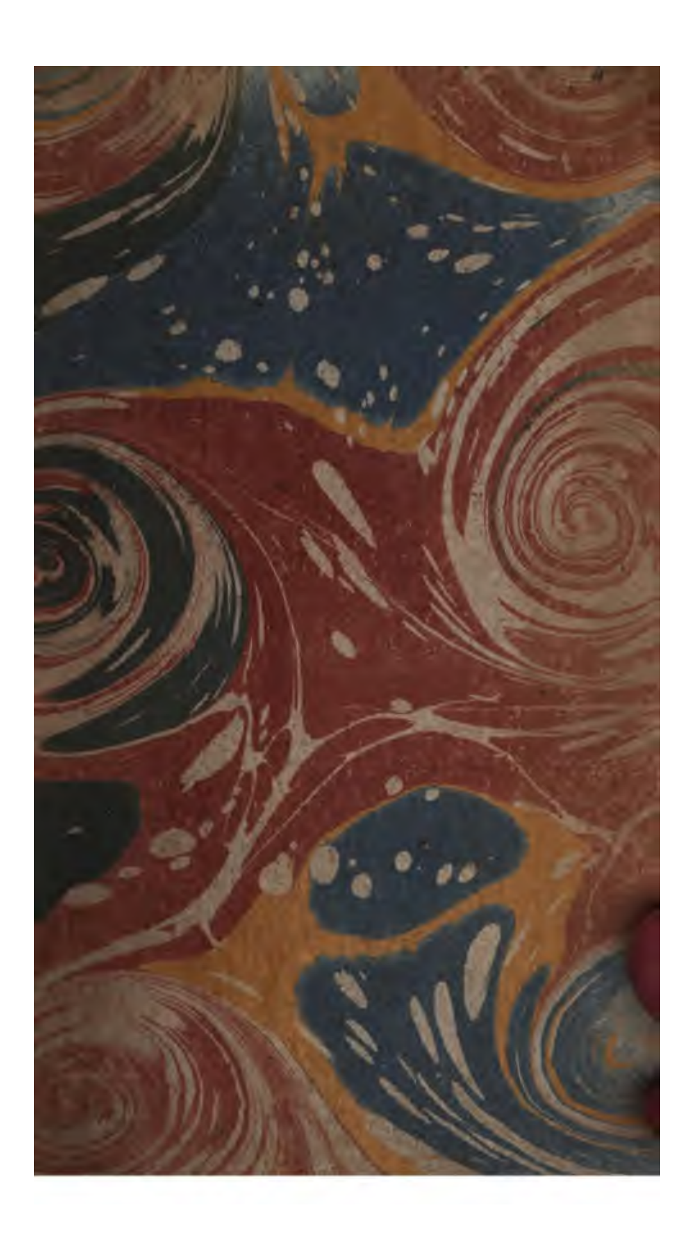

Google




SE TAIRE ET FAIRE




1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

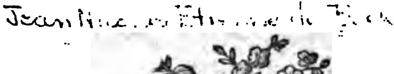
SUR

L'ORIGINE DE LA PITIÉ

ET

DIVERS AUTRES SUJETS DE MORALE;

PAR M. LE B. DE B....





A LONDRES.

Se trouve A PARIS,

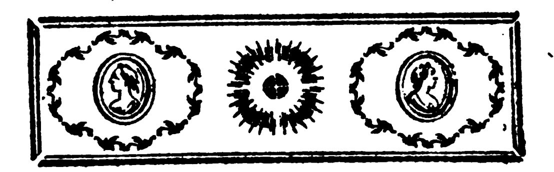
Chez { BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques.
la veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques.

Et A METZ,

Chez DEVILLY, Libraire, rue Fournirue. 1787.

SUPPLÉMENT A L'ERRATA.

Page 67, ligne 27, *tapirouſſon*, liſez, *tapirouſſou.*
Page [illegible]6, ligne 14, *promptement*, liſez, *proprement.*
Page 202, ligne 13, *Calléadre*, liſez, *Calléade.*



PREMIER DISCOURS.

SI L'HOMME EST NATURELLEMENT CRUEL.

» UN Miniſtre de George-Town s'aviſa, » il y a peu d'années, de prêcher en faveur des Nègres, & de recommander plus de douceur à leurs Maîtres. Monſieur, lui dit un de ſes auditeurs, nous vous payons de bons appointemens pour nous lire les prônes de la liturgie & nous expliquer l'Evangile; mais nous n'avons pas beſoin de vos leçons pour ſavoir nous conduire avec nos noirs. Le Miniſtre ſe tut; il vit bien que les eſprits n'étoient pas encore aſſez mûrs.

» M. de St. John, en ſe rendant à une plantation où il étoit invité à dîner, apperçut

dans le bois qu'il traverſoit, une foule prodigieuſe d'oiſeaux de proie, voltigeans autour d'une cage ſuſpendue à un arbre : de cette cage ſortoient quelques cris plaintifs mal articulés. Entraîné par un mouvement involontaire, je fis feu ſur ces oiſeaux, dit-il, ils fuirent à une petite diſtance en faiſant un bruit horrible; tout-à-coup j'apperçus dans la cage un Nègre ſuſpendu & expirant : je friſſonne encore quand je me rappelle ce ſpectacle horrible; les oiſeaux lui avoient emporté les yeux, ſes joues étoient à découvert, ſes bras avoient été dévorés dans pluſieurs endroits, ſon corps étoit couvert de bleſſures, le ſang en découloit par-tout, & teignoit la terre au-deſſous. A peine les oiſeaux avoient-ils quitté la place, que des nuées d'inſectes couvrirent le corps de ce malheureux, s'attacherent à ſes muſcles déchirés, dont ils ſuçoient le ſang. Le mien ſe glaça dans mes veines; je tremblois, je reſtois immobile en conſidérant le ſort de cet infortuné.

» Quoique privé de la vue, ce ſpectre vivant pouvoit encore entendre; dans ſon langage groſſier il demanda quelques gouttes d'eau pour appaiſer ſa ſoif. Dans ce triſte moment, l'humanité elle-même auroit héſité ou à lui porter un vain ſoulagement,

ou à mettre fin à une agonie si cruelle.

» Certainement j'aurois suivi le dernier parti, si j'avois eu une balle dans mon fusil; mais ne pouvant pas lui rendre ce service, je cherchai à calmer sa soif. Une coquille attachée à une perche, dont s'étoient probablement servis quelques Nègres, me frappa la vue; je la remplis d'eau, & la portai d'une main tremblante aux lèvres du malheureux agonisant, pressé par la soif. Il se porta à l'endroit où il devinoit que la coquille avoit passé en entendant son bruit. Grand merci, homme blanc, me dit-il, grand merci, mets-y du poison, & donne-le moi. Depuis quand êtes-vous là suspendu, lui demandai-je? Depuis deux jours, & moi pas mourir! Les oiseaux, les oiseaux! Ah. . . . . . ah. . . . . . Accablé, anéanti de ce spectacle, je ramassois toutes mes forces pour me tirer de là, & me traîner vers la ferme où j'étois attendu. Là, j'appris la cause du traitement infligé à ce Nègre; il avoit tué l'Inspecteur de la plantation : on me dit que l'intérêt des Maîtres exigeoit cette cruelle punition, & j'entendis répéter les vieux argumens avec lesquels on justifie ces atrocités (1). «

(1) Journal de Genève, N°. 22, du 31 Mai, 1783.

L'homme eſt-il donc né féroce ? & le pl ſir de donner la mort, ſans courir auc danger, eſt-il un ſentiment qui lui ſoit n turel ? C'eſt la queſtion intéreſſante que j'e treprends d'examiner dans ce diſcours.

Les enfans aiment à détruire; moins ont de force, plus ils ont d'empreſſeme à en faire uſage. Un ſecret penchant à cruauté, dès l'aurore de la vie, commen à ſe manifeſter en eux, & en dévançant l premieres impreſſions de la pitié, les liv à tous les excès dont leur foibleſſe l laiſſe capables. Leurs jouets, leurs o ſeaux, ſont les premieres victimes qu'i immolent au ſentiment de leurs forces nai ſantes, en attendant qu'ils puiſſent les exe cer ſur leurs propres ſemblables. Déjà colère & la vindication influent ſur leu démarches; mais le ſeul deſir d'être amu ſuffit pour les engager à commettre ce petits homicides. On dira peut-être qu'u enfant tue un oiſeau ſans le ſavoir, ſar en avoir le deſſein, & ſans avoir aucun idée de la douleur qu'il lui fait éprouver que dans cet âge tendre, on a fait ſi pe de comparaiſons, qu'on ne connoît ni l mort, ni ſes ſuites. Cette réflexion pour roit être juſte, ſi on ne l'appliquoit qu'au enfans qui ſont au berceau; mais elle eſ

absolument fausse pour ceux qui ont déjà cinq ou six ans, chez lesquels on trouve les mêmes inclinations. Ils ont alors assez de connoissance pour savoir ce qu'ils font; & on ne peut pas douter, que s'ils détruisent, c'est qu'ils le veulent bien.

Les Sauvages de l'Amérique, les Nègres & en général tous les peuples non civilisés, dont la vie n'est qu'une enfance continuée, ont les mêmes goûts. Tuer de sang-froid un prisonnier qu'ils ont surpris sans défense, lui faire souffrir, en chantant & en riant, les tourmens les plus horribles, n'est pour eux qu'un jeu; les femmes même, ces créatures charmantes, qui ne semblent faites que pour plaire & pour aimer, sont les plus cruelles dans ces sortes d'occasions, & portent souvent la barbarie au plus haut degré.

Je sais bien qu'on ne manquera pas de m'objecter qu'on ne traite ainsi que les prisonniers de guerre; que plus les hommes sont foibles, plus ils sont vindicatifs; qu'en conséquence il n'est pas extraordinaire que les Américains, qui ne forment que de légères peuplades, se vengent avec autant de rigueur, les injures dans une petite nation devenant personnelles aux individus; qu'enfin, pour ce qui regarde les

les entraînent à commettre des actions dont ils se repentent ensuite.

Les mœurs des Galibis, quant à la cruauté, sont celles de tous les Sauvages, soit de l'Amérique, soit de l'Afrique. Ce sont celles de l'homme livré à lui-même, & dont les facultés n'ont pas été perfectionnées par la civilisation & les arts.

2°. Les femmes Américaines, suivant le rapport de tous les Voyageurs, sont très froides, & les plus malheureuses créatures qui soient au monde. Méprisées & souvent abandonnées de leurs maris, elles seules sont obligées de travailler & de les servir, pendant que ceux-ci, à l'exception de la chasse, de la pêche & de la guerre, ne font exactement rien. Leur condition enfin est si insupportable, qu'il n'est pas rare de voir des meres détruire leurs filles à l'instant où elles accouchent, afin de leur éviter, par une mort prématurée, l'existence affreuse qui les attend.

Aussi les Européens, lors de la découverte de l'Amérique, ont-ils toujours été parfaitement accueillis par les femmes. Dans les circonstances critiques, elles sacrifioient, sans hésiter, leurs maris à ces étrangers qui avoient su leur plaire, &

dont le joug leur paroiffoit mille fois plus doux que celui de leurs tyrans.

Ce fait eft une preuve certaine que l'amour n'eft pas l'unique caufe des cruautés qu'elles exercent fur leurs prifonniers.

Je ne parlerai point de la facilité avec laquelle les Sauvages dévorent leurs propres enfans, quand ils font preffés par la faim; de ceux qui font fervir leurs entrailles de tombeau à leurs peres & à leurs parens (1); des boucheries de chair humaine que des Voyageurs prétendent exifter dans les Etats du Grand Macoco, où l'on marchande, comme un gigot de mouton, la cuiffe ou l'épaule d'un homme qui eft encore vivant (2); du commerce infâme que font les Nègres en vendant à nos

(1) Les Quaraniens & les Brafiliens antropophages mangent les morts; les meres même mangent leurs enfans nouveaux-nés. *Voyez l'extrait de l'Hiftoire des Abiponiens*, pas M. Martin d'Obrizhoffer, rapporté dans le Journal Encyclopédique de l'année 1785, *tom. 8, partie 1ere.*

(2) Recueil de l'Abbé de Longuerue, p. 17. Les Otomies, peuple Mexicain, quand ils avoient facrifié leurs captifs, les hachoient en pièces, & en vendoient les morceaux tout cuits dans des boucheries publiques. Hiftoire générale des voyages de M. de la Harpe, *tom. XI, page 292 & 293.*

Marchands des esclaves, & souvent leurs propres femmes ; de la populace enfin de tous les Etats d'Europe, dont l'ame encore moitié sauvage est assez dure pour se repaître avec délice du supplice des criminels. Je me contenterai de rapporter un dernier trait d'insensibilité dont parle le Ch. Desmarchais, & qui terminera cette courte liste des cruautés humaines, que nous venons de parcourir. » Rien ne marque mieux, dit ce Voyageur (1), la barbarie des Nègres de Juda, qui sont les plus civilisés de toute la côte, que l'abandon où ils laissent les personnes qui doivent leur être les plus cheres, quand elles sont malades. C'est un usage établi parmi eux de ne leur pas donner le moindre secours. Les femmes abandonnent leurs maris, les enfans leurs peres, à moins qu'ils n'ayent des esclaves pour se faire servir, ou de quoi payer ceux de qui ils exigent quelques secours. Cela est tellement d'usage parmi eux, qu'ils ne s'en formalisent pas. Le hasard, leur forte complexion, ou les simples qu'on employe, ne les ont pas plutôt guéris, qu'ils

(1) Voyage du Chevalier Desmarchais en Guinée, *tom. II, page 132.*

vivent de la même maniere avec ceux qui les avoient abandonnés, comme s'ils en avoient été secourus avec la plus tendre affection «.

Le portrait que fait ici M. Desmarchais, convient également aux Sauvages, aux Chinois, à presque tous les peuples de l'Inde, & malheureusement à beaucoup d'Européens, qui ne valent pax mieux. Un vif amour de soi-même & une profonde indifférence pour tout le reste, est le signe caractéristique de l'homme brut.

On croit en général les Sauvages fort curieux, c'est encore une erreur. N'aimant qu'eux, & ne devinant pas l'utilité de nos différentes inventions, ils ne regardent & ne desirent rien que ce qu'ils connoissent. De tant de choses extraordinaires & nouvelles qui se rencontroient sur les vaisseaux du Capitaine Coock, lorsqu'il passa le détroit de Magellan, la nourriture & un bon feu dont il régala les pauvres Patagons qui vinrent à son bord, furent les seuls objets qui fixerent leur attention.

C'est donc à notre industrie, aux sciences & aux arts, que nous devons le développement de notre esprit; & ce développement lui-même, est la source unique de toutes nos vertus. Sans doute l'homme

porte en lui l'aptitude à se perfectionner; mais cela ne suffit pas s'il n'est placé dans des circonstances favorables. Des milliers d'années pourroient s'écouler infructueusement.

M. Rousseau a dit que les hommes naissoient tous bons. S'il a attaché à ces mots le sens, qu'aucune de leurs actions ne pouvoit les rendre coupables envers eux-mêmes, il a eu raison; mais s'il a entendu par là qu'ils étoient naturellement doux & pacifiques, ne prenant aucun plaisir à voir ou à faire souffrir d'autres créatures vivantes, je crois qu'il s'est trompé. La pitié, la bienfaisance, la générosité & la tendresse filiale, sont toutes des qualités acquises par la civilisation; elle a seule développé notre sensibilité & dirigé à l'avantage de l'humanité l'amour de soi-même, ce même principe d'égoïsme, qui, resté sans contre-poids chez le Sauvage, est devenu l'origine de tous ses vices. J'en vais donner quelques exemples.

LA PITIÉ.

LA pitié est l'effet d'un retour sur nous-mêmes, qui en nous rappellant vivement ce que nous avons quelquefois souffert

nous fait craindre de souffrir encore, & nous oblige à nous mettre à la place de celui qui a des peines & de la douleur.

Deux choses opposées contribuent à diminuer la pitié. La premiere, c'est de n'avoir jamais souffert; l'adversité étant la grande école des ames, l'homme trop heureux se met difficilement à la place de l'infortuné. La seconde, c'est d'avoir trop souffert : alors le souvenir de nos malheurs passés, en se retraçant à notre esprit, nous fait trouver ceux des autres beaucoup plus légers, & cette comparaison éteint nécessairement la pitié. Les Sauvages ont trop peu d'imagination, & mènent une vie trop dure pour se mettre à la place de personne. Uniquement occupés de leurs besoins, le moment présent est tout pour eux, l'avenir rien; la paresse & l'insouciance sont leurs goûts favoris; l'amour de la vengeance & l'ivrognerie, leurs seules passions.

Les gens de la campagne qui, chez les nations civilisées, sont ceux qui se rapprochent le plus de l'état sauvage, sont aussi d'autant moins sensibles à la pitié, qu'ils sont plus pauvres & plus stupides.

leur vieilleſſe par les pauvres, ont donné à l'amour paternel une bien autre intenſité.

Nous ſommes heureux dans ces ſeconds nous-mêmes; nous ſouffrons dans eux. Prêts à deſcendre dans la tombe, l'Univers nous intéreſſe encore; & quand tout nous quitte, nous tenons encore à tout par eux.

O Sentiment délicieux & ſouvent trop cruel, que de plaiſirs & de peines vous procurez! Combien nous devons tour-à-tour vous aimer & vous haïr! Et cependant, malgré cet alternatif incertain, quel mortel n'eſt pas tenté de le goûter, quand il réfléchit à la ſolitude affreuſe où ſe trouve un célibataire à la fin de ſes jours; lorſqu'environné d'héritiers avides, ou d'amis indifférens, chaque inſtant de repit que la nature lui laiſſe, eſt pour eux un ſupplice! Ne tenant à rien, & ne laiſſant rien après lui, il a déjà commencé à mourir long-temps avant que de ceſſer de vivre; & le moment où il ferme les yeux à la lumiere, eſt plutôt la fin de ſes ennuis, que celle de ſon exiſtence.

LA TENDRESSE FILIÀLE.

LA tendreſſe filiale eſt bien moins vive que l'amour paternel; nulle égalité entre

ces deux ſentimens. En voici la raiſon.

Chez les Sauvages, la reconnoiſſance des enfans finit avec le beſoin qu'ils ont de leurs parens; les événemens paſſés ne laiſſant que de légères traces dans leur eſprit, le ſouvenir des biens qu'ils en ont reçus s'efface auſſitôt qu'ils peuvent pourvoir par eux-mêmes à leur ſubſiſtance.

Chez les peuples policés, l'uſage & plus ſouvent l'abus que les peres font de leur autorité, éteint l'attachement des enfans. L'un veut toujours commander, les autres ſe laſſent d'obéir. Si on ajoute à cela les beſoins ſans nombre que le luxe, le libertinage, la vanité & la corruption de nos mœurs ont introduits, on ne ſera pas ſurpris de voir bientôt un fils s'ennuyer de la trop longue vie d'un pere. Preſſé de jouir d'une fortune qu'il regarde d'avance comme la ſienne, impatient de ne le pouvoir pas, c'eſt beaucoup s'il s'abſtient de haïr celui qu'il regarde comme un obſtacle à ſon bonheur.

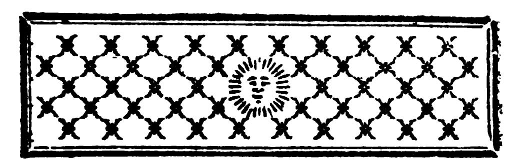
De meilleurs procédés rendent quelquefois les enfans plus tendres & plus ſenſibles; mais jamais il n'y eut, ni il n'y aura de comparaiſon entre la vivacité & la nature des ſentimens qu'ils s'inſpirent réciproquement.

Il eſt fâcheux, après ce que nous venons de rapporter, d'être obligé de conclure que l'homme de la nature, le Sauvage de tous les pays, eſt eſſentiellement dur & cruel. Il reſſemble au Manioc, qui leur ſert quelquefois en Amérique d'aliment. Sans préparation, cette plante eſt un poiſon dangereux; dépouillée de ſes principes mal-faiſans, elle devient une nourriture douce & ſaine. Plaignons donc, ſans les haïr, & ſans leur nuire, ces créatures abruties que l'ignorance rend méchantes, quoiqu'elles renferment, auſſi-bien que nous, le germe de toutes les vertus : mais ayons la plus vive horreur de ces Européens, lâches & féroces, qui après avoir reçu toutes les inſtructions qui peuvent contribuer à les rendre bons & humains, ont abjuré les précieux ſentimens qu'ils avoient acquis par la civiliſation, pour redeſcendre (comme de vrais cannibales) à l'état infâme de bourreaux de leurs freres. Je dirai donc avec vérité aux indignes Colons de George-Town, & à tous ceux qui ſeroient capables d'actions auſſi atroces :

Hommes dégradés! Tigres impitoyables! C'eſt donc ainſi que vous traitez vos ſemblables! Quoi! parce que les Africains ſont noirs, & que vous êtes blancs, parce qu'ils

ſont foibles, crédules & ignorans, & que vous l'êtes un peu moins, vous oſez exercer ſur eux des ſupplices auſſi révoltans! n'avez-vous pas honte de ne vous ſervir de tous vos avantages que pour les réduire à la condition des plus vils animaux? Et qui! vos freres. Ah! ſcélérats, vous méritez bien tous les malheurs & toutes les injuſtices que la nature & les hommes pourront un jour accumuler ſur vos têtes. Puiſſiez-vous en être cent fois les victimes, & apprendre à l'école de l'adverſité, à vous repentir, & ſurtout à devenir meilleurs!





DEUXIÈME DISCOURS.

DE LA LOI DU PLUS FORT.

Elle régit tous les êtres vivans. L'homme, dans l'état de nature, est nécessairement chasseur ou pêcheur.

LA Nature ne s'intéresse qu'à la conservation des espèces, & non au bonheur particulier de chaque individu. Les Anciens appelloient la roideur inflexible des événemens *Fas* ou nécessité; quelques modernes ont voulu lui donner le nom de hazard, comme s'il pouvoit y avoir des effets sans cause! comme si ces causes n'existoient pas, parce qu'il n'étoit point donné à nos esprits bornés de les connoître!

Cette indifférence si marquée de la Nature, quand il s'agit du bonheur des indi-

vidus, eſt démontrée d'une maniere inconteſtable par la loi du plus fort, que Dieu a établie pour ſervir de règle aux créatures vivantes; il a en conſéquence de cette dure loi, diviſé toutes les eſpèces en deux claſſes, l'une deſtinée à vivre de chair, l'autre à ſervir de pâture à la premiere. La fécondité des germes répare ce brigandage apparent, & la deſtruction devient ſans ceſſe le principe d'une nouvelle vie. C'eſt ainſi que la plupart des êtres ſenſibles diſparoiſſent de la ſurface de la terre avant d'y avoir vieilli, & font place à de nouvelles générations, qui diſparoiſſent à leur tour. La nature eſt par là toujours jeune, & la proportion des conſommateurs & des conſommations toujours la même.

Avant d'aller plus en avant, il nous paroît indiſpenſable de rechercher dans quelle claſſe l'homme doit être rangé, & de diſcuter à ce ſujet l'opinion que M. Rouſſeau a voulu établir dans ſon diſcours ſur l'inégalité des conditions.

Après avoir rapporté les raiſons qui l'engagent à croire l'homme frugivore, il dit 1°. qu'en admettant cette hypothèſe, comme la proie eſt preſque l'unique ſujet de combat entre les animaux carnaciers, (les frugivores vivant entr'eux dans une paix per-

pétuelle) il eſt évident que l'eſpèce humaine a plus de facilité à ſubſiſter dans l'état de nature, & beaucoup moins de raiſon & de beſoin d'en ſortir.

2°. Il convient que toutes les créatures vivantes ſont rangées en deux claſſes, les carnacieres & les frugivores.

3°. Il prétend que l'homme eſt de la derniere de ces claſſes, & c'eſt ſans doute en partant de ce principe, qu'il en conclut qu'il eſt naturellement bon (1).

Nous ſuivrons dans nos réponſes le même ordre que nous venons d'établir dans les objections, & nous eſpérons qu'il ne ſera pas impoſſible d'en démontrer la fauſſeté.

1°. Il s'en faut bien, que la terre livrée à elle-même, ſoit auſſi fertile que M. Rouſſeau veut ſe le perſuader; j'oſe croire que s'il avoit parcouru le Journal de M. de la Condamine à ſon retour par la riviere des Amazones, la deſcription de la Louiſiane par M. le Page du Pratz, &c. il ſe ſeroit détrompé de cette erreur, & auroit vu que dans les climats les plus favoriſés, la main de l'homme étoit néceſſaire pour fertiliſer la terre. Combien d'eaux ſtagnantes qu'une

(1) Collection complète des Œuvres de Jean-Jacques Rouſſeau. t. 1er. page 199 & 200.

pente légère ou quelques lianes coupées; transformeroient en rivieres navigables? combien de marais peſtilentiels & de terreins inondés, que des rigoles bien ménagées changeroient en champs fertiles? Partout dans ces pays déſerts le ſol eſt couvert d'épaiſſes forêts, dont l'air peſant & humide, eſt mortel à la plupart des hommes; on y trouve peu de racines & de bons fruits, mais en revanche beaucoup de plantes vénéneuſes & mal ſaines. Les Indigènes de l'Amérique méridionale, d'après le rapport unanime de tous les Voyageurs, ſont enfin chaſſeurs & pêcheurs, auſſi-bien que ceux des climats moins chauds de ce continent; & à l'exception des habitans des isles de la Société, de celles des Amis, des nouvelles Hebrides, &c. dans la mer du Sud, qu'on a trouvés agriculteurs, & qu'on ne doit par conſéquent plus mettre dans la claſſe des Sauvages, il n'en eſt point ſur notre globe qui vivent autrement que de la chaſſe ou de la pêche. M. Rouſſeau en donne lui-même une preuve en citant le Voyageur Kolben, qui peint les Sauvages Hottentots, comme un peuple chaſſeur & pêcheur.

La paix perpétuelle, qui doit, ſuivant cet Auteur, être le partage des animaux frugivores,

frugivores, n'eſt pas une vérité mieux démontrée; il oublie donc les haines & les diſcordes que l'attrait du plaiſir excite entr'eux comme entre les carnaciers : que penſer des combats du cerf dans le temps du rut? de ceux des chevaux entiers dans les déſerts de l'Uckraine; des biſons, des bœufs ſauvages, des coqs de nos baſſes-cours, &c?

Je ſuis entiérement de l'avis de M. Rouſſeau ſur la grande diviſion que Dieu a faite de tous les animaux en carnivores & frugivores, & penſe de plus que les appétits dont il les a doués en conſéquence de cette diviſion, forment entre les eſpèces une ligne certaine de démarcation, d'après laquelle il ſera facile de juger du caractere, des paſſions & des goûts de chaque individu, du moment où on l'aura rangé dans une de ces deux claſſes.

3°. Voici les raiſons qui déterminent M. Rouſſeau à croire l'homme frugivore.

» Parmi les quadrupèdes, dit-il, les deux diſtinctions les plus univerſelles des eſpèces voraces, ſe tirent l'une de la figure des dents, & l'autre de la conformation des inteſtins. Les animaux qui ne vivent que de végétaux, ont tous les dents plates, comme le cheval, le bœuf, le mouton, le

déserts, il lui seroit alors physiqueme impossible de vivre d'une autre manie qu'en chassant ou en pêchant, les secou qui seroient la suite de la vie pastorale de l'invention de l'agriculture, n'exista pas encore pour lui.

L'induction qu'il veut tirer de la forn des dents (1) & des intestins, quand mên elle seroit fondée, est bien foible si l'oppose à la nécessité où est l'homme dai l'état sauvage de ne vivre que de gibi ou de poisson. Que pourroient de pareill conjectures contre un fait positif? qu pourroient nos vaines opinions contre l vœu de la nature, qui se manifeste che le Sauvage d'une maniere aussi marquée Inutilement M. Rousseau veut-il s'appuye de l'exemple des Orang-outangs, qu'il re

(1) Les seuls animaux herbivores ont vraiment leur dents conformées de la maniere que M. Rousseai veut le faire entendre : quant aux singes, ils ont ainsi que l'homme, beaucoup de ressemblance à ce égard avec les animaux carnassiers, puisqu'ils son également pourvus de dents incisives, qui sont mêm plus longues & plus marquées dans les singes, qui n vivent jamais de chair, que dans l'homme, qui en fait la baze de sa nourriture. Histoire naturelle de M. de Buffon, Edit. *in-12*. tome XXVIII, page 148.

garde comme des hommes ſauvages & qui ne vivent que de fruits, pour en conclure que ſi l'homme prend aujourd'hui d'autres alimens, c'eſt qu'il s'eſt éloigné de ſon état primitif, dans lequel ceux-ci ſont reſtés; je lui répondrai, qu'une preuve bien certaine que les Orang-outangs ne ſont pas des hommes, c'eſt que:

1°. Ils n'ont pas la faculté de parler; c'eſt un fait avéré aux yeux de tout Paris, Madame Dupleix ayant amené un Orang-outang, qu'elle a gardé deux ans, & à qui on ne put jamais apprendre à prononcer un ſeul mot.

2°. Les Orang-outangs, auſſi-bien que tous les vrais ſinges, ne ſe trouvent qu'en Afrique & dans les grandes Indes ſous la zone torride, tandis que les hommes s'acclimatent par-tout, ſe conſervent & ſe multiplient au milieu des frimats des pôles, & des feux dévorans du Midi. Tantôt, comme les Eskimaux, les Groënlandois & les malheureux habitans de la Terre de Feu, ils ſe nourriſſent de poiſſon; tantôt, comme les Sauvages de l'Amérique, les Hottentots, &c. de gibier; il ſemble enfin que chez l'homme la ſupériorité de ſon intelligence maîtriſe juſqu'à ſes organes phyſiques, en le rendant ſuſceptible de vivre

avec des alimens aussi différens, ou que Dieu ayant voulu qu'il pût habiter toutes les parties de nôtre globe, son estomac a en conséquence été pourvu de forces suffisantes pour digérer les substances les plus opposées.

3°. Quoiqu'en général la viande & le poisson soient des alimens malsains dans les pays chauds, & que d'après cela les Européens en fassent peu d'usage dans les Indes, l'Afrique & l'Amérique méridionale, il est remarquable que sous le même parallele, les nations sauvages en font la baze de leur nourriture.

M. Rousseau assure dans un autre endroit que les animaux frugivores font des portées beaucoup moins fécondes que les carnassiers. Il avoit sans doute oublié en avançant ce fait, la prodigieuse multiplication des lapins, des lièvres, des cochons-d'inde, des hamsters, &c. (1) Le nombre des mamelles est un signe non moins incertain de la fécondité des femelles, puisque les vaches en ont quatre & non pas

(1) Histoire naturelle de M. de Buffon, *Edit. in-12.* tome XIII, page 2, 83 & 105, tome XVI, p. 1ere & *suivantes*, tome XXVI, p. 151 & *suivantes*.

feulement deux, comme le prétend M. Rouffeau (1); & que cependant elles ont rarement plus d'un veau, tandis que le lapin qui a dix mamelons fait fouvent fept & huit petits. C'eft encore par une fuite de cette fingularité que M. Rouffeau affectoit dans toutes fes opinions, qu'il avance que les animaux voraces font plus féconds parce qu'ils peuvent fe repaître avec plus de vîteffe que les frugivores. Certainement la chaffe eft une maniere de vivre beaucoup moins sûre & qui demande une perte de temps plus confidérable, que les fertiles pâturages d'un pays inhabité, où les petits peuvent fuivre leurs meres pendant qu'elles paiffent, comme le font les poulains & les veaux, tandis qu'il feroit phyfiquement impoffible à des jeunes tigres d'accompagner les leurs à la chaffe. Et qu'on ne dife pas que l'homme eft une efpèce anomale, parce que dans l'état de civilifation, il vit également de chair & de végétaux; car alors il faudroit en dire autant du chien, qui très affurément eft carnaffier, quoique, ré-

---

(1) Œuvres de M. Rouffeau, tome 1er, p. 204. Hiftoire naturelle de M. de Buffon, tome VIII, p. 175.

duit à l'état de domesticité, il se nourrisse aussi-bien que l'homme de chair & de végétaux.

» Le premier sentiment de l'homme dans l'état de nature, continue M. Rousseau, fut celui du besoin; son premier soin, celui de sa conservation; il vit avec une femme, sans en conserver aucun souvenir: quand ses desirs sont satisfaits, les deux sexes ne se reconnoissent plus, & l'enfant oublie sa mere aussi-tôt qu'il peut se passer d'elle (1).«

Avant de répondre à ces assertions, nous croyons nécessaire d'examiner quels sont les différens moyens que l'homme peut employer pour pourvoir à sa subsistance: or, après les plus mûres réflexions, nous sommes obligés de convenir que nous n'en connoissons que trois: la chasse & la pêche; le produit de ses troupeaux; & les fruits de la terre, quand il l'a cultivée. Ces trois manieres de vivre forment la division naturelle des trois degrés de civilisation par lesquels il peut passer, quand son intelligence est vivement sollicitée par ses besoins.

---

(1) Œuvres completes de M. Rousseau, tome I, page 121 & *suiv.*

M. Rousseau en suppose un quatrième dont il veut faire précéder tous les autres; mais son existence paroît difficile à démontrer, si on veut avoir égard à l'impossibilité physique où est tout homme, au premier degré de civilisation, de se nourrir d'une autre maniere qu'en chassant ou en pêchant. Du moment donc où ce fait est prouvé, il est évident qu'une femme sauvage abandonnée de son mari, seroit dans l'impuissance absolue de nourrir & d'élever ses enfans; car, quant à la chasse, rien de plus incertain que cette ressource, même dans les déserts de l'Amérique : les Sauvages sont obligés à faire des courses immenses pour se procurer du gibier; & souvent quand les chasses ne sont pas heureuses, ils meurent de faim ou sont réduits aux dernieres extrémités. Je ne pense pas qu'on veuille supposer qu'une femme grosse ou qui allaite, puisse vivre & faire vivre ses enfans par un pareil moyen; le fait au moins dépose contre cette supposition, & je défie qu'on en puisse citer un seul exemple, même chez les peuples les moins civilisés. La pêche dans les mêmes circonstances, ne seroit pas une meilleure ressource; nous croyons inutile d'en donner les raisons. La conservation & la multipli-

cation de notre espèce ne pouvant donc pas s'effectuer dans ce premier état, qu'il a plu à M. Rousseau de supposer, il faut nécessairement le rejetter & en conclure que l'homme est fait pour vivre en société; sa longue enfance, pendant laquelle il a un si pressant besoin de la protection de son pere & des secours de sa mere, étant l'empreinte de la volonté divine, qui est immuable comme sa propre essence.

D'ailleurs, M. Rousseau a sans doute entendu placer son homme dans le premier état de nature, ou sous l'Equateur, ou dans la zone tempérée, ou vers les pôles: or, dans ces trois suppositions, s'il ne veut admettre aucune société durable entre lui, sa femme & ses enfans, aucune autre industrie que celle de se nourrir des fruits spontanés de la terre, je crois pouvoir lui assurer qu'il étoit impossible que l'espèce humaine se conservât, les animaux carnassiers, dont elle eût été environnée, ayant seuls suffi pour la détruire & l'exterminer à jamais. Personne n'ignore que leur multiplication est en raison inverse de celle de l'homme, & que les pays les plus abondans en monstres féroces & sanguinaires, sont positivement ces belles contrées de l'Asie, où un Ciel toujours pur, un So-

leil toujours ardent entretiennent une végétation continuelle dans toutes les plantes, & un desir inépuisable de se reproduire parmi tous les êtres vivans. C'est-là qu'à côté de la timide Gazelle, on trouve le Tigre royal, le Lion, la Panthère, le Chacal, l'Once, l'Hyæne; c'est-là que ces cruels animaux font encore quelquefois trembler, malgré l'invention des armes à feu, les fiers descendans des Tamerlan & des Gengiskan: envain supposeroit-on que la terre auroit pu dans ces régions fortunées, fournir sans aucun travail à la nourriture de l'homme; il seroit bientôt devenu, par sa foiblesse corporelle & le défaut d'industrie, la proie de tant d'ennemis redoutables.

Dans la zone tempérée, les Loups & les Ours lui auroient fait courir les mêmes dangers, & la terre moins féconde lui auroit présenté moins de ressource; sous le pôle, il étoit impossible qu'il vécût, s'il n'étoit chasseur ou pêcheur, la nature y produisant uniquement du gibier ou du poisson. C'est donc par la supériorité de son intelligence, par sa réunion avec ses semblables, que l'homme a triomphé de tous ces dangers. Organisé pour vivre de chair, & dépouillé des armes naturelles

qui pouvoient lui en procurer, il fut forcé à faire uſage de ſa raiſon, pour y ſuppléer par des moyens factices. Condamné à mourir, s'il ne tuoit, s'il ne devenoit le tyran de toutes les créatures vivantes, la néceſſité le porta à la premiere place, parce que dans toute autre il eût péri infailliblement.

Cet état de pure nature eſt donc une vraie chimère ; les deux ou trois exemples d'une créature abandonnée dans un bois, dont M. Rouſſeau s'appuye, ne peuvent pas détruire ce que nous venons d'avancer, puiſque ces êtres infortunés n'auroient jamais pu ſe multiplier ou du moins conſerver le fruit de leurs amours. Que penſer actuellement de la population immenſe qui devoit être la ſuite de cette bienheureuſe maniere de vivre (1) ? Comment excuſer dans M. Rouſſeau un paradoxe auſſi incroyable ? Mais continuons : » l'homme, dit-il, eſt naturellement bon dans ſon état primitif (2),

---

[1] Œuvres complètes de M. Rouſſeau, tome 1er, page 259.

[2] Les habitans de l'isle de Tanna, une des nouvelles Hébrides, dit M. Forſter, mangent de la chair humaine : ceux, ajoute-t-il, qui prétendent que les hommes ne deviennent antropophages que dans la plus

lorſque placé par la nature à des diſtances égales de la ſtupidité des brutes & des lumieres funeſtes de l'homme civil, & borné également par l'inſtinct & par la raiſon à ſe garantir du mal qui le menace, il eſt retenu par la pitié naturelle de faire lui-même du mal à perſonne, ſans y être porté par rien, même après en avoir reçu (1) «. J'ai peine à comprendre la diſtance qu'il y auroit entre l'animal le plus ſtupide & l'homme dans l'état primitif dont parle M. Rouſſeau (2); il me ſemble au contraire que les abeilles & les caſtors auroient ſur lui un avantage prodigieux, puiſqu'ils ſe connoiſſent, s'aiment, ſe ſecourent, ſe défendent, ſe conſervent & ſe multiplient, tandis que toutes ces choſes deviendroient phyſiquement impoſſibles à l'homme de M. Rouſſeau. Je comprends en-

---

cruelle néceſſité, auront peine à imaginer pourquoi une nation qui vit dans un pays fertile, qui a une grande abondance de nourritures animales, & qui eſt bien pourvue d'animaux domeſtiques, eſt cannibale. *Voyage du Capitaine Cook*, tome IV, page 274 & 275.

[1] Œuvres complètes de M. Rouſſeau, tome 1er, page 136 & 137.

[2] *Idem*, page 198.

core moins comment notre espèce pourroit être naturellement bonne, si ce premier état ne subsiste pas; car alors toutes les brillantes illusions de M. Rousseau tombent de son propre aveu (1).

Est-il possible en effet de penser que des créatures forcées à se nourrir de chair & de poissons, à dévorer les entrailles palpitantes des innocentes victimes que le destin amène sur leurs pas, à ne vivre enfin qu'en portant autour d'elles la mort & le carnage, soient naturellement bonnes & compatissantes! Où la pitié n'est qu'un être de raison, ou elle est, comme nous l'avons dit ailleurs, l'effet d'un retour sur nous-mêmes, qui en nous rappellant vivement ce que nous avons quelquefois souffert, nous fait craindre de souffrir encore, & nous oblige à nous mettre à la place de celui qui a des peines ou de la douleur. Or, je demande si l'opération de l'esprit qui fait éclore cette réflexion, est bien le premier mouvement que doit éprouver un Sauvage lorsqu'il est pressé par la faim; si l'habitude qu'il a de tremper ses mains dans le sang, lui permet de se mettre à la place

[1] *Idem*, tome 1er, page 206.

de ſa proie ; ſi enfin la préſence de l'animal dont il eſpère ſe repaître, loin de faire naître chez lui le regret de le tuer, ne lui fait pas éprouver au contraire un vif ſentiment de plaiſir. Cette queſtion, je ne la faits pas ſeulement au Sauvage, je la faits à l'homme policé qui chaſſe pour ſon amuſement, & qui tue de ſang-froid ſans y être contraint par la néceſſité : je ne répéterai pas ici ce que j'ai déjà dit de la cruauté réfléchie des peuples ſauvages & ſouvent des nations policées ; mais je conclurai que la vraie pitié, ainſi que toutes nos vertus, ne ſont & ne peuvent être que le produit de la civiliſation, qui tourne à l'avantage de la ſociété ce même principe d'égoïſme qui dans l'homme ſauvage lui fait tout ſacrifier à ſon bonheur particulier, ſans égard pour celui des autres (1). On n'en ſera

---

[1] M. Krantz aſſure que tout eſt dicté chez les Groënlandois par l'amour excluſif d'eux-mêmes : s'ils exercent l'hoſpitalité, c'eſt pour la retrouver chez les autres ; s'ils prennent une fille orpheline, c'eſt pour en faire une ſervante ; ils n'ont guere de compaſſion pour un homme qui meurt de froid & de faim. Quand les Groënlandois voyent en mer un *Kaiak* [eſpèce de nacelle fort légère] rouler dans les flots avec le pilote qui s'y attache & ſe débat contre la

pas surpris, si l'on considère que nos vertus ne sont que les effets nécessaires des rapports multipliés qui se sont établis parmi les hommes, lorsqu'ils ont été rassemblés en corps de nation, & de l'avantage que chacun a alors trouvé à ménager son voisin, afin que son voisin le ménageât. La

---

mort, à moins que cet homme ne soit de leur famille ou de leur petite flotte, ils le laisseront noyer plutôt que de se déranger de leur pêche pour le secourir. Si dans la pêche même, les femmes ou les enfans les troubloient de leurs cris, ils les jetteroient dans la mer. Les enfans n'ont point de pitié pour les oiseaux, ni les hommes pour les femmes. Au Groënland enfin, un enfant à la mamelle, qui ne peut encore digérer que le lait, ni trouver une nourrice, est enterré vif avec sa mere morte; il en est de même d'une veuve qui est vieille, affligée & malade, sans enfans ni parens qui soient en état de la soutenir. *Histoire générale des Voyages de M. de la Harpe*, tome XVIII, page 338 & 391.

On se trompe enfin lorsqu'on attribue au sentiment de la pitié l'usage barbare où sont tous les Sauvages de l'Amérique, depuis la baie d'Hudson jusqu'à la riviere de la Plata, d'ôter la vie à leurs parens devenus vieux ou infirmes; leur unique but dans cette circonstance, est d'être délivrés de l'obligation de les nourrir & de les soigner. Cassani, *Hist. de N. Reyno de Gran. p. 300. Piso. p. 6. Ellis, voy. 161. Gumilla 1, 333.*

cause

cause devoit exister avant l'effet ; il falloit que les hommes eussent besoin les uns des autres, avant qu'ils songeassent à se rendre des services réciproques. La nécessité fut un guide fidèle, qui ne les abandonna dans aucun temps. Jamais ils n'eurent de vertus que celles qu'enfanta le besoin (1) ; jamais de vices que ceux qui étoient la suite nécessaire de l'indifférence qu'a tout homme au sort de son semblable, lorsque le sien n'y est pas lié. Le Sauvage eut donc les qualités qui lui étoient les plus utiles, la patience, la ruse (partage de la foiblesse), une sorte de résignation à sa destinée, quand il se voyoit sans ressource comme sans espérance, un grand amour pour l'indépendance, une vive tendresse pour ses enfans, tant qu'ils avoient besoin de secours ; beaucoup de fierté & peu de ménagement pour sa femme, qui étoit la plus foible (2) ; une profonde in-

---

(1) Je ne considère ici & dans tout le cours de cet ouvrage, les vertus & les vices qu'humainement parlant, & non dans le rapport qu'ils ont avec la religion.

(2) M. Forster le fils en rapporte un singulier exemple, dont son pere fut témoin pendant la relâche que le Capitaine Cook fit dans la nouvelle

différence pour tout ce qu'il ne connoissoit pas.

Le peuple pasteur joignit à toutes ces

Zélande. Un petit garçon d'environ 6 ou 7 ans, demanda un morceau de pinguin grillé, que sa mere tenoit à la main; comme elle ne le lui accorda pas tout de suite, il prit une grosse pierre, qu'il lui jetta à la tête. La femme se mit en colère & courut pour le châtier; mais dès qu'elle lui eut donné le premier coup, son mari s'avança, la battit impitoyablement, la renversa à terre & la foula aux pieds, parce qu'elle avoit voulu punir un enfant dénaturé.

Ceux de nos gens, continue M. Forster, qui remplissoient les futailles, dirent à mon pere qu'ils voyoient souvent de pareils exemples de cruauté, & surtout des fils qui frappoient leur mere, tandis que les peres la guettoient pour la battre eux-mêmes, si elle entreprenoit de se défendre ou de châtier son enfant. Le sexe le plus foible est mal traité chez toutes les nations sauvages, & on n'y connoît d'autre loi que celle du plus fort. Les femmes sont des serviteurs ou des esclaves qui font tous les travaux, & sur lesquelles se déploye toute la sévérité du mari. Il semble que les Zélandois portent cette sévérité à l'excès : on apprend aux garçons dès leur bas âge à mépriser leur mere. *Voyage du Capitaine Cook dans l'hémisphère austral, &c.* fait pendant les années 1772, 1773, 1774 & 1775, tome II, p. 483 & 484. Si l'on considère que la générosité peut seule engager à secourir ou ménager les foibles; que ce sentiment est nécessairement composé d'orgueil & de pitié; que les Sauvages étant impitoyables ne

qualités une bravoure plus réfléchie; moins de patience que le Sauvage parce qu'il se sentoit plus fort; de la bonne-foi, de la générosité, de la grandeur d'ame, & mille autres vertus qui doivent faire regarder cet état comme étant peut-être le plus propre à faire le bonheur des hommes.

Les peuples agriculteurs porterent sous les bons gouvernemens, l'héroïsme des vertus au plus haut degré : instruits par les Sciences & les Arts, ils développerent toutes les ressources du génie & multiplierent à l'infini les jouissances & les commodités de la vie. Malheureusement à côté des plus sublimes vertus se trouverent les vices les plus odieux. L'ambition, entre autres, inconnue des peuples sauvages, étant venue à la suite des grandes qualités que les hommes avoient acquises en s'éclairant, ne tarda pas à corrompre la plupart des gouvernemens, & par contre-coup les peuples qui y étoient soumis; le souffle empoisonné du despotisme répandit son venin des-

---

peuvent pas le connoître; il sera aisé d'expliquer ce que dit ici M. Forster. Les femmes en effet n'ont jamais eu d'empire que sur les hommes généreux, & c'est leur foiblesse même qui fait leur force.

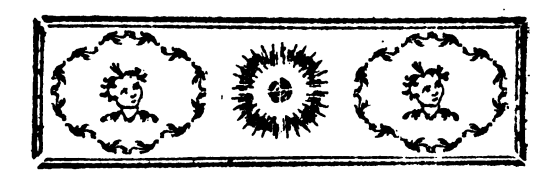
tructeur sur les moyens que la nature libérale avoit donnés à l'homme perfectionné pour arriver à la félicité, & l'obligea souvent à regretter l'ignorance & la grossièreté des peuples pasteurs. Tant que les hommes ne formerent que de foibles peuplades, éparses sur une immense superficie de terrein, ils vécurent donc de la chasse ou de la pêche; c'est-là le vrai état de nature, le seul qu'on puisse raisonnablement admettre : lorsqu'ils se furent trop multipliés, & que le gibier commença à leur manquer, ils furent obligés, à l'exemple des Arabes, à se réunir en plus grand nombre, & à devenir pasteurs; quand enfin la fertilité du pays qu'ils habitoient eut encore accru davantage leur population, & que les pâturages, aussi-bien que les troupeaux, furent insuffisans, ils devinrent agriculteurs; & c'est le plus haut point de perfection où la civilisation puisse atteindre.

J'ajouterai à cela, que quoique les hommes fussent cruels dans l'état de nature, ils devinrent pitoyables aussi-tôt que leur imagination se fut développée par la civilisation; durs ou indifférens tant qu'ils n'attendirent leur bonheur que d'eux-mêmes, ils devinrent sensibles quand ils eurent besoin que d'autres y contribuassent. Leur

indifférence enfin ne détruisît jamais l'union de leur famille, ni même les foibles relations qu'ils avoient contractées avec les autres individus de la même peuplade. Toujours l'homme fut sociable du plus au moins; & c'est la condition rigoureuse que Dieu a mise à son existence, à sa multiplication & à sa conservation.

En établissant, comme nous venons de le faire, que la loi du plus fort avoit été donnée à toutes les créatures vivantes pour les gouverner : que cette dure loi étoit une suite nécessaire de la division générale des êtres animés, en frugivores & en carnivores; que par là Dieu avoit manifesté sa volonté de la maniere la plus positive, puisqu'il avoit obligé les espèces foibles à devenir la proie des fortes, qui sans elles auroient péri de faim; il s'ensuit que l'oppression est d'une date aussi ancienne que celle du monde.





TROISIEME DISCOURS.

DE L'ANTROPOPHAGIE.

Il n'eſt point de nation ſur la terre dont le berceau n'ait été baigné de ſang humain. Les Grecs, les Romains, tous les peuples de l'ancien & du nouveau continent, furent antropophages auſſi long-temps que des beſoins mutuels ne les eurent pas rapprochés & forcés d'embraſſer la vie paſtorale ou celle d'agriculteurs. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que dès l'origine de la civiliſation, les hommes conſacrerent par des fêtes & des myſtères ce grand événement. Les commencemens d'une vie plus heureuſe dûrent laiſſer de longs ſouvenirs parmi des infortunés que leur trop grande multiplication

avoit mis dans l'impuissance de continuer à subsister de la chasse ou de la pêche ; & quoique la reconnoissance s'oublie aisément, pour cette fois elle passa à la postérité. M. Court de Gebelin a prouvé dans son monde primitif, d'une maniere non équivoque, que les travaux d'Hercule, les mystères de Cerès Eleusine, & toutes les fêtes ordonnées par le Calendrier des Egyptiens, des Grecs & des Romains, n'étoient que des commémorations relatives aux travaux de l'agriculture.

Mais quelle a été l'origine de ce goût détestable pour la chair humaine, qui sollicitoit si vivement nos ancêtres, & qui est encore aujourd'hui l'objet des plus ardens desirs de presque tous les Sauvages du nouveau continent ?

Avant que de discuter cette question, il est bon d'observer que la nature ne multiplie pas ses agens sans nécessité : tout remonte à une même cause ; & si nous en supposons quelquefois plusieurs, c'est qu'il nous manque des chaînons intermédiaires pour arriver à la premiere.

L'Univers est mû par deux forces combinées, qui agissent en sens contraire. L'une attire puissamment les corps vers leur centre ; l'autre les repousse à la circonférence ;

ce ; la ligne moyenne qu'ils décrivent en vertu de ces deux impulſions, devient le chemin que tant de milliers de globes parcourent dans l'immenſité de l'eſpace.

Une loi pareille ſemble agir ſur les hommes : par l'amour d'eux-mêmes ils s'iſolent, ils ne voyent & n'aiment qu'eux. Centre unique de toutes leurs affections, ſi comme le Sauvage ils n'avoient que ce ſeul mobile, il leur ſeroit à jamais impoſſible d'éprouver le plus léger penchant pour tout ce qui ne ſeroit pas eux.

Par la puiſſance au contraire de ſe modifier, comme les êtres environnans, qu'ils ſont ſuſceptibles d'acquérir au moyen de la civiliſation, ils s'élancent au dehors, ils portent toute leur tendreſſe ſur des créatures qui leur ſont étrangères, & qui n'ont de titre pour les intéreſſer que le ſentiment de la pitié, qu'elles ont fait éclore en eux, & qui dès ce moment devient la ſource de toutes les vertus.

Quoique cette opinion ſemble peut-être un paradoxe, nous ne la croyons pas moins fondée, & nous penſons qu'il ſeroit impoſſible, ſi on refuſe de l'admettre, de rendre raiſon de l'inſenſibilité des vieillards & de l'inſouciance des Sauvages. La preuve en eſt que les vieillards ne s'aiment pas moins

tendrement à la fin de leur carriere que durant leur jeunesse ; & que cependant ils ne sont plus susceptibles de contracter aucun attachement. D'où vient cette différence dans le même individu, sinon du pouvoir de se modifier comme les êtres environnans, qui est usé par un trop fréquent usage, ou qui a cessé d'exister quand l'imagination au déclin de la vie a perdu son énergie. L'amour de soi-même, qui reste alors sans contre-poids, devient d'autant plus vif, & ne finit qu'avec l'existence.

Dans la jeunesse, on éprouve deux mouvemens à l'aspect d'un malheureux. Le premier, produit de la sensibilité, porte à le secourir ; le second, effet de l'amour de soi-même, à résister au premier, par la vue des dangers à courir ou des sacrifices à faire pour le sauver.

Le vieillard ne connoît que le second qui enfante la dureté ; au bord du tombeau il n'est plus de premiers mouvemens ; tout est réfléchi, tout est froidement calculé sur l'échelle de l'intérêt personnel.

La puissance de se modifier comme les êtres environnans, est presque nulle chez le Sauvage par une autre raison. Le manque des choses de premiere nécessité, l'o-

bligation de ſe ſuffire à lui-même, l'excès de ſa misère, abſorbent trop ſes facultés pour que dans de pareilles circonſtances, ſon imagination lui permette de ſe mettre à la place de ceux qui ſouffrent : ainſi abandonné de tout le monde, il ne s'intéreſſe à perſonne; ſeul dans l'univers, tout ce qui n'eſt pas lui ou ne lui tient pas immédiatement lui eſt indifférent. Il eſt rare de rencontrer des guerriers qui, au milieu d'une bataille, s'oublient eux-mêmes pour ne s'occuper que du ſort qui menace leurs voiſins. Or, la vie du Sauvage eſt un combat perpétuel; il eſt toujours aux priſes avec la faim, la ſoif, les monſtres, les élémens, & ſouvent avec les hommes, qui ne ſont pas les moins dangereux de ſes ennemis. On ne peut donc ſe diſſimuler que les deux impulſions oppoſées dont nous venons de parler, ne reſſemblent parfaitement, quant au moral, à celles qui font mouvoir le monde phyſique, ou plutôt qu'elles ſont la même loi éternelle différemment modifiée dans le rapport qu'elle a avec les êtres vivans : la ſociabilité, qui naît de ces deux ſentimens contradictoires, & ſans laquelle notre eſpèce ne peut avoir qu'une exiſtence miſérable, étant la ligne moyenne qu'elle nous oblige de ſuivre,

quand notre raiſon a été perfectionnée par les Sciences & par les Arts. Mais entrons en matiere.

Nul doute que la chaſſe étant la principale reſſource des peuples barbares, ils ne ſoient très ſouvent obligés de parcourir des forêts immenſes, ſans autre ſecours que celui de leur arc & de leurs flèches. Quoique l'abondance du gibier, dont ces vaſtes ſolitudes fourmillent, leur procure une ſubſiſtance pour ainſi dire aſſurée, il a cependant pû arriver quelquefois qu'ils étoient moins heureux, & alors ils dûrent ſe trouver dans la plus affreuſe détreſſe. Sans ſecours, ſans eſpérance, leurs enfans furent les premieres victimes qu'ils immolerent à la faim; leurs femmes furent enſuite ſacrifiées, & quand cette derniere reſſource leur manqua, ils n'eurent plus qu'à mourir, après être devenus le tombeau vivant de tout ce qu'ils avoient eu de plus cher.

Suppoſons actuellement qu'un Sauvage qui s'étoit trouvé dans cette horrible ſituation, ſoit échappé au danger par le moyen que nous venons d'indiquer: la chair humaine lui ayant peut-être paru ſupérieure à celle des autres animaux, il dût conſerver un goût très vif pour cet aliment.

Plus ſon cœur étoit inſenſible, plus les paſſions qui réſultoient de ſes appétits avoient d'empire ſur ſon ame. S'aimant uniquement, n'étant retenu par aucune conſidération, le voilà devenu antropophage; car deſirer pour un Sauvage, c'eſt jouir; il ne met entre ces deux ſenſations que l'intervalle que lui preſcrit la néceſſité.

Quelque court que paroiſſe le chemin qui a pu conduire le premier homme à cet excès d'atrocité, on en ſera peu ſurpris ſi l'on a égard à ce que dans l'état de nature il n'exiſte ni vertu ni vice. Lors de la découverte de l'Amérique, le P. du Tertre aſſure que les Caraïbes n'avoient dans leur langue aucun terme d'injure, de vertu ni de vice. La vertu, diſent les Kamſchadales, eſt ce qui ſatisfait les deſirs & les beſoins; le mal, ce qui peut nuire. Delà ils concluent, que monter ſur les volcans étant s'expoſer à une perte certaine, c'eſt commettre un crime que le Ciel doit venger. Sauver un homme qui ſe noye étant s'expoſer à être noyé, c'eſt auſſi commettre une faute, &c. &c. Un pareil code de morale ne fait pas des héros généreux, & l'on ſe tromperoit fort ſi on eſpéroit trouver des Décius ſous la hutte d'un Sauvage.

La raison non perfectionnée devint donc ainsi un instrument perfide entre les mains de ces hommes grossiers. Supérieurs aux animaux par l'intelligence, mais inférieurs à eux par l'instinct, ils se crurent toujours obligés de préférer les inspirations de la premiere, parce qu'ils avoient souvent éprouvé que c'étoit à elle seule qu'ils devoient leur conservation, aussi-bien que l'invention des armes qui servoient à leur procurer le nécessaire. Trop peu éclairés pour distinguer les bornes où ils auroient dû s'arrêter, ils se crurent permis tout ce qu'ils avoient pu quelquefois oser impunément ; & tombant bientôt dans des excès incroyables, ils eurent souvent à se repentir de la trop grande confiance qu'ils avoient donnée à cette belle faculté. On verra par les détails suivans les cruelles erreurs où elle les entraîna, & combien il a fallu de temps & de maux pour améliorer leur sort. Abandonnés à eux-mêmes durant un grand nombre de siècles, la nature regarda long-temps avec la plus froide indifférence tant de générations infortunées naître, vivre & mourir misérablement ; la nécessité fut le seul maître qu'elle leur donna pour les conduire à de meilleures

deſtinées, & ce maître impitoyable ne ſe hâta pas toujours de les inſtruire.

Rapportons d'après Léry, voyageur très véridique, qui vivoit ſous le règne de Henri II, & qui eſt cité par M. de la Harpe (1), la maniere dont ſe font au Breſil les funeſtes repas de chair humaine : les cérémonies qui s'obſervent dans cette occaſion, étant à-peu-près les mêmes chez tous les Sauvages du nouveau monde, on pourra s'en former quelqu'idée.

Après la deſcription d'un combat, où les Topinamboux furent vainqueurs, » les pri- » ſonniers ayant été mis au milieu de la » troupe victorieuſe, dit ce voyageur, liés » & garottés pour s'en aſſurer mieux, » nous retournâmes à notre riviere de » Janéiro, aux environs de laquelle ces » Sauvages habitoient. Comme nous étions » allés à douze ou quinze lieues de loin, » ne demandez pas ſi, en paſſant les villa- » ges de nos alliés, ils venoient au devant » de nous, danſant, ſautant & claquant des » mains, pour nous careſſer & nous ap-

(1) Hiſtoire générale des Voyages, *tome XIII, page 359 & ſuiv.*

» plaudir. Il falloit que les pauvres pri-
» ſonniers, ſuivant leur coûtume entr'eux,
» étant près des maiſons, chantaſſent &
» diſent aux femmes : *voici la viande que vous*
» *aimez tant qui approche de vous* «. On aſſure, continue M. de la Harpe toujours d'après Léry, que la plupart des Braſiliens engraiſſent leurs priſonniers, pour rendre leur chair de meilleur goût, & que pendant le temps qu'ils les laiſſent vivre, ils donnent des femmes aux hommes, mais qu'ils ne donnent point d'hommes aux femmes. Le maître d'un priſonnier ne fait pas difficulté, dit-on, de lui abandonner ſa fille ou ſa ſœur. Cette femme lui rend d'ailleurs toutes ſortes de ſervices juſqu'au jour qu'il doit être maſſacré & mangé. Dans l'intervalle, il paſſe le temps à la chaſſe & à la pêche. Le jour de la mort n'eſt jamais déterminé, il dépend de l'embonpoint du captif. Lorſqu'il eſt venu, tous les Américains de l'Aldée ſont invités à la fête. Ils paſſent alors quelques heures à boire & à danſer; & non-ſeulement le priſonnier eſt au nombre des convives, mais, quoiqu'il n'ignore point que ſa mort approche, il affecte de ſe diſtinguer par ſa gaieté. Après la danſe, deux hommes robuſtes ſe ſaiſiſſent de lui, ſans qu'il faſſe de réſiſtance, ou

qu'il laiſſe voir la moindre frayeur. Ils le lient d'une groſſe corde au milieu du corps; mais il lui laiſſent les mains libres; & dans cet état, ils le mènent comme en triomphe dans les Aldées voiſines. Loin d'en paroître abattu, il regarde d'un air fier ceux qui ſe préſentent ſur ſon paſſage; il leur raconte hardiment ſes exploits, ſurtout la maniere dont il a ſouvent lié les ennemis de ſa nation, & dont il les a rôtis & mangés, & leur prédit que ſa mort ne demeurera pas ſans vengeance, & qu'ils ſeront un jour mangés comme lui. Lorſqu'il a ſervi quelque temps de ſpectacle, & reçu les injures qu'on lui rend, ſes deux gardes reculent, l'un à droite & l'autre à gauche, à la diſtance de huit ou dix pieds, tirant à meſure égale la corde dont ils le tiennent lié; de ſorte qu'il ne peut faire un pas au milieu d'eux. On apporte à ſes pieds un tas de pierres, & les gardes ſe couvrant de leurs boucliers, lui déclarent qu'avant ſa mort on lui laiſſe le pouvoir de ſa venger. Alors, entrant en fureur, il prend des pierres & les jette contre ceux qui l'environnent. Avec quelque ſoin qu'ils ſe retirent, il y en a toujours un grand nombre de bleſſés.

Auſſitôt qu'il a jetté toutes ſes pierres,

celui dont il doit recevoir la mort, & qui ne s'eſt pas montré pendant toute cette ſcène, s'avance, la tacape (eſpèce de maſſue) à la main, paré de ſes plus belles plumes. Il tient quelques diſcours au captif, & ce court entretien renferme l'accuſation & la ſentence. Il lui demande s'il n'eſt pas vrai qu'il a tué & mangé pluſieurs de ſes compagnons; l'autre ſe fait gloire d'un prompt aveu, & défie même ſon bourreau par une formule énergique dans les langues du pays : » *rends-moi la liberté, lui dit-il, & je te mangerai, toi & les tiens. Hé bien!... réplique le bourreau, nous te préviendrons. Je vais t'aſſommer, & tu ſeras mangé ce jour même* «.

Le coup ſuit auſſitôt la menace. La femme qui a vécû avec le mort ſe hâte d'accourir & ſe jette ſur ſon corps, pour y pleurer un moment : c'eſt une grimace qui ne l'empêche pas de manger ſa part du malheureux qu'elle a pris ſoin d'engraiſſer. Enſuite d'autres femmes apportent de l'eau chaude, dont elles lavent le corps. D'autres viennent, le coupent en pièces avec une extrême promptitude, & frottent les enfans de ſon ſang, pour les accoutumer de bonne heure à la cruauté. Avant l'arrivée des Européens, les corps étoient découpés avec des pierres tranchantes.

Aujourd'hui les Brafiliens ont des coûteaux en grand nombre. Il ne refte qu'à rôtir les pièces du corps & les entrailles, qui font fort foigneufement nettoyées ; c'eft l'office des vieilles femmes, comme celui des vieillards, en mangeant ce déteftable mets, eft d'exhorter les jeunes gens à devenir bons guerriers pour l'honneur de leur nation, & pour fe procurer fouvent le même feftin. Enfin, s'il arrive que les captifs ayent eu quelques enfans des femmes qui ont pris foin de les engraiffer, ces malheureux fruits font dévorés, foit en naiffant, foit après avoir acquis un peu de force. Un jour, dit encore Léry, les Topinamboux, alliés des François, las d'une trop grande tranquillité, qui leur faifoit perdre le goût de la chair humaine, fe fouvinrent qu'ils avoient dans leur voifinage une habitation de Margajas, qui s'étoient rendus à leur nation depuis vingt ans, & qu'ils avoient laiffés vivre en paix; mais fous prétexte qu'ils étoient iffus de leurs plus mortels ennemis, ils prirent la réfolution de les détruire. La nuit fut prife pour cette expédition. Ils firent un tel carnage, que les cris des mourans fe firent entendre fort loin : plufieurs François, qui en furent informés vers minuit, partirent, bien armés,

dans une grande barque, pour ſe rendre à ce village, qui n'étoit pas éloigné du fort. Mais avant qu'ils puſſent arriver, les furieux Topinamboux avoient mis le feu aux maiſons, & fait main-baſſe ſur les habitans qui en étoient ſortis. Léry n'étoit pas du détachement François; mais il apprit des autres, qu'ils avoient vu quantité d'hommes & de femmes en piéces ſur les boucans, & des enfans rôtis tout entiers.

On eſt ſurpris après de pareils faits d'entendre Léry aſſurer que la vengeance eſt le ſeul motif qui engage ces peuples à ſe porter à de tels excès. Quel rapport y a-t-il entre la haine qu'on reſſent pour ſon ennemi, & le plaiſir qu'on trouve à le dévorer? Comment le palais peut-il être flatté en favourant la chair d'un homme pour lequel on avoit la plus mortelle averſion? Ou je me trompe, ou ce dernier ſentiment repouſſe plus qu'il n'attire; il eſt donc phiſiquement impoſſible que l'antropophagie ſoit une ſuite de l'amour de la vengeance. Le formulaire dont ſe ſervent les priſonniers quand ils paſſent dans les villages de leurs vainqueurs: *voici la viande que vous aimez tant, qui approche de vous*, y répugne entiérement, & prouve bien plus leur goût pour un pareil repas, que leur

haine pour un ennemi vaincu. J'obſerverai à ce ſujet trois choſes.

La premiere, c'eſt que le ſacrifice qu'on fait des enfans qui ſont le fruit de l'habitation des priſonniers avec les filles ou les ſœurs des vainqueurs, juſtifie parfaitement ce que je viens d'avancer, attendu qu'il ſuffit chez-eux, pour éviter la mort & devenir membre d'une peuplade, d'être adopté par le pere ou la femme d'un guerrier tué dans le combat. Or, l'adoption tacite qui ſemble attachée au mêlange des deux ſangs, ne devroit-elle pas produire le même effet & éteindre le reſſentiment, ſi ces peuples n'étoient conduits que par l'amour de la vengeance ?

La ſeconde, c'eſt l'exemple de ces malheureux *Margajas*, adoptés par les Topinamboux, & enſuite ſacrifiés ſans rime ni raiſon, au ſeul deſir de manger de la chair humaine. On croit entendre la fable du loup & de l'agneau.

La troiſiéme, c'eſt que pluſieurs hordes Sauvages mangent auſſi leurs parens, quand ils ſont devenus trop vieux pour pouvoir les ſuivre à la chaſſe ; ils alléguent pour prétexte, qu'il vaut mieux que leur eſtomac ſerve de tombeau aux auteurs de leurs

mangent encore diverſes ſortes de lézards & de ſerpens, ainſi que des gros crapauds avec la peau & les inteſtins.

C'eſt d'ailleurs un peuple nomade, dont rien ne peut fixer l'humeur inconſtante & légère : le ſeul deſir de changer de place ſuffit pour lui faire quitter ſon habitation ; & n'ayant point de propriétés, l'agriculture & la civiliſation y ont fait peu de progrès ; on obſervera enfin que le ſoin cruel avec lequel les Braſiliens engraiſſent les victimes qu'ils deſtinent à être immolées, eſt une nouvelle preuve du raffinement qu'ils portent dans leur goût pour l'antropophagie, & du peu de fondement qu'a l'opinion de ceux qui ne veulent l'attribuer qu'à l'amour de la vengeance.

DE L'ORIGINE DE LA PITIÉ.

APRÈS avoir établi que l'homme dans l'état de nature étoit cruel, il nous reſte à faire voir comment la civiliſation, en développant ſon imagination & ſes autres facultés, produit la pitié.

Nul doute que les premieres ſenſations, que nous éprouvons auſſi-bien que toutes les créatures vivantes, ne ſoient celles du plaiſir & de la douleur. Elles deviennent

la

la ſource du deſir & de l'averſion, dont découle l'idée du bien & du mal. Juſque là point de différence entre l'homme & les animaux; pourvus des mêmes organes, également guidés par l'amour de leur conſervation, les uns & les autres reſteroient à jamais indifférens au ſort de leurs ſemblables, ſi l'imagination ne venoit modifier dans l'homme ſon égoïſme, & en le forçant pour ainſi dire malgré lui à s'identifier avec les êtres ſenſibles, donner naiſſance à la pitié.

Ce ſentiment en effet paroît être une modification de l'amour de ſoi, trompé par les illuſions de l'imagination; & afin de ne laiſſer aucune incertitude ſur la juſteſſe de cette définition, j'examinerai d'abord quelles ſont les impreſſions que doivent recevoir à la vue des êtres ſouffrans les hommes dans l'état de nature, c'eſt-à-dire lorſqu'ils n'ont encore pour mobile de leurs actions que la ſenſibilité phiſique & l'amour de leur conſervation; enſuite je rechercherai l'altération qu'éprouvent ces deux cauſes puiſſantes, quand l'eſprit humain a été perfectionné par la culture des ſciences & des arts.

L'amour de nous-mêmes ſeul, loin d'ex-

citer une ſenſation déſagréable à l'aſpect d'un malheureux, nous procure au contraire une jouiſſance très vive. Le bonheur conſiſtant dans la ſatisfaction des beſoins & l'abſence de la douleur, il s'accroît d'autant plus à la vue d'un infortuné, que nous nous ſentons à l'abri des tourmens qu'il endure. Le mal étant hors de nous & le bien-être en nous, la comparaiſon eſt entiérement à notre avantage, & c'eſt ce qui nous découvre le motif du plaiſir que les Sauvages ont à tourmenter leurs priſonniers; n'ayant que peu ou point d'imagination, & manquant par conſéquent de prévoyance (1), il leur eſt impoſſible de ſe modifier comme ceux qu'ils font ſouffrir. Le menu peuple de tous les pays, les enfans, chez qui cette faculté n'eſt pas développée (2), & les vieillards qui l'ont perdue, ſe trouvent à-peu-près dans le même cas.

---

(1) La prévoyance eſt la ſeule choſe qui nous empêche de borner au moment préſent notre exiſtence future : prévoir en effet c'eſt lire dans l'avenir; c'eſt ſuppoſer des événemens qui ne ſont pas encore arrivés, & qui n'arriveront peut-être jamais : c'eſt enfin imaginer.

(2) M. Rouſſeau convient que l'enfant eſt indifférent à tout, hors à lui-même. *Émile*, *tome II*, page 167.

Etant donc forcés à n'aimer que nous au monde, aussi long-temps que notre imagination reste dans l'inertie, la pitié ne peut éclore qu'en donnant le change à l'amour de soi, & en le transportant par une espèce de supercherie sur des êtres étrangers à nous. Or, de toutes les facultés de l'ame, l'imagination semble être la seule capable de produire des effets aussi surprenans. Foyer unique de nos passions, elle ne connoît point de frein; capable de conduire à la découverte des vérités les plus sublimes, ou de jeter dans les erreurs les plus absurdes, rien ne résiste à sa puissance. Toutes les chimères se réalisent dès qu'elle le veut; les distances se rapprochent, les siècles disparoissent, & le voile qui couvre l'avenir semble quelquefois tomber un instant pour lui en laisser sonder les profondeurs. Nous décrirons son action sur l'amour de nous-mêmes, & nous montrerons par quels moyens il arrive que cette singuliere faculté le transforme en pitié.

Tandis qu'un sauvage, à la vue d'une blessure, se félicite d'en être exempt, l'homme dont l'imagination est exercée, prévoit qu'il seroit possible qu'il en reçût

une pareille. Cette ſuppoſition faite, il ne tarde pas à ſe croire percé du même trait; ce n'eſt plus le ſang d'un étranger qui coule, c'eſt le ſien; les anxiétés, les angoiſſes du bleſſé viennent en foule déchirer ſon ame, & y exciter la terreur; craignant pour lui, il croit déjà reſſentir les plus cruelles douleurs; & l'agitation qu'il éprouve eſt bien réellement ce qu'on appelle *la pitié.*

L'imagination eſt donc la vraie ſource de cette précieuſe qualité, ſans laquelle nous ne connoîtrions aucun des ſentimens conſolateurs qui adouciſſent parmi les peuples policés les miſères de la vie; & pour confirmer encore davantage ce que nous venons d'avancer, nous obſerverons que l'homme perfectionné eſt la ſeule créature vivante qui ſoit ſuſceptible de pitié. Quoique né dans la claſſe des animaux carnaſſiers, & par conſéquent naturellement cruel, ſon cœur s'adoucit à meſure que ſon eſprit s'éclaire; & pendant que le reſte des êtres animés, livrés à l'égoïſme le plus abſolu, rampent à jamais iſolés ſur la terre, la pitié, en l'intéreſſant au ſort de ſes ſemblables, l'éléve à la pratique des vertus les plus ſublimes. Devenu le protecteur des foibles, le ſoutien

des malheureux, il exerce durant ſa courte durée une des plus auguſtes fonctions de la Divinité; ſon exiſtence enfin s'étend en proportion de ſes bienfaits, & des jouiſſances ſans nombre deviennent la récompenſe des peines qu'il a priſes pour faire, en s'oubliant lui-même, le bonheur des autres.

On m'objectera peut-être que l'imagination ne joue pas un auſſi grand rôle que je le prétends, dans la compoſition de la pitié, puiſqu'on n'éprouve jamais ce ſentiment avec plus de force que quand on eſt préſent à une cataſtrophe funeſte : d'où l'on pourroit induire que l'illuſion ceſſant où commence la réalité, la pitié ne naît point de l'action de l'imagination ſur l'amour de ſoi. Mais je réponds à cela, qu'imaginer, dans le ſens où je l'entends, c'eſt former de nouvelles combinaiſons & appercevoir de nouveaux rapports entre nous & les différens objets qui frappent nos ſens, ou dont notre mémoire nous retrace l'image; or, les impreſſions réelles, telles que celles qu'on reçoit directement, étant toujours plus fortes que celles qui ne ſont que le fruit de nos ſouvenirs, il eſt évident qu'on doit être plus ému quand on eſt témoin d'un malheur, que lorſqu'on

nous en fait le récit. La mémoire n'eſt jamais aſſez fidelle pour rendre avec une parfaite exactitude toutes les circonſtances d'un événement, & les petites altérations qu'elle y apporte ſuffiſent pour en diminuer l'impreſſion ; inconvénient que n'a pas la réalité.

Deux choſes ſont donc eſſentiellement néceſſaires pour donner naiſſance à la pitié : 1°. Un événement malheureux qui ſe paſſe ſous nos yeux, ou dont le ſouvenir ſe retrace dans notre penſée : 2°. L'action de notre imagination ſur l'amour de nous-mêmes, qui, en nous montrant dans l'avenir le moment où nous pourrions être auſſi infortunés que la perſonne que nous voyons ou croyons voir ſouffrir, nous met à ſa place, & nous fait trembler pour nous, en tremblant pour elle. Dans le premier inſtant nous voyons ou nous nous rappellons ; dans le ſecond, nous imaginons, nous nous trompons ; nous craignons pour nous, & nous devenons ſenſibles pour les autres. D'où il ſuit que, ſans imagination, ſoit que les objets ſoient préſens ou abſens, il ſeroit impoſſible à l'homme de connoître la pitié, attendu que reſtant toujours lui, il ne pourroit, dans aucune circonſtance, ſe croire un

être étranger à lui; & que sans l'amour de soi, sa propre existence lui étant indifférente, il ne pourroit également jamais s'intéresser à personne.

On m'objectera peut-être encore, que puisqu'on ne peut avoir pitié d'un malheureux, qu'autant qu'il l'est plus que nous, il paroît que ce sentiment naît plutôt de l'amour de l'égalité rompue en notre faveur, que de la cause que j'ai voulu lui attribuer. Mais deux raisons m'engagent à rejetter cette opinion. La premiere, c'est que l'amour de l'égalité ne pouvant subsister qu'avec le défaut de propriétés, les Sauvages, dans cette hypothèse, devroient être les plus pitoyables des hommes; & cependant le fait dépose contre cette assertion.

La seconde, c'est que tous les maux étant susceptibles de différens degrés d'accroissement, quoiqu'on souffre beaucoup, on peut encore craindre de souffrir davantage; & c'est cette crainte imaginaire, cet excédent de nos propres douleurs, qui nous rend alors sensibles à celles des personnes que nous estimons être plus infortunées que nous.

On sera donc toujours plus ou moins pitoyable, suivant le plus ou moins de force

& de mobilité de ſon imagination; & loin qu'un amour extrême de ſoi puiſſe nuire au développement de ce ſentiment, il en augmentera au contraire l'intenſité, puiſque plus on s'aimera, plus on en aimera un autre, quand par les illuſions de l'imagination on croira être devenu lui. On en voit un exemple frappant dans les femmes, qui ſont en général beaucoup plus pitoyables que les hommes (1).

---

(1) Depuis que ce morceau eſt écrit, on m'a fait une nouvelle objection que je ne dois pas négliger de réſoudre : la voici, on prétend que nous ne devons éprouver aucun ſentiment de pitié lorſque nous aſſiſtons au ſupplice d'un criminel qui a commis une action atroce; d'où l'on induit, que puiſqu'il y a des circonſtances où l'imagination ceſſe de nous mettre à la place d'un être ſouffrant, ce n'eſt point ſon action ſur l'amour de nous mêmes qui produit la pitié.

Mais je réponds à cela, qu'on ſe trompe fort ſi l'on penſe, quels que ſoient les crimes d'un homme, qu'on puiſſe le voir ſupplicier ſans reſſentir pour lui de la compaſſion. Une ſenſation foible étant néceſſairement détruite par une ſenſation plus forte, la vue d'un coupable qui va périr ſur l'échaffaut nous touche conſtamment davantage que le ſouvenir de la cataſtrophe qui l'y a conduit. Delà, je conclus, que quoique, lorſqu'on nous fait le récit d'un parricide, notre imagination nous mette dans le premier moment à la place du pere infortuné qui a été la victime

DE

DE L'ÉGOISME.

L'Egoïſme eſt un amour de ſoi-même concentré, qui nous rend tellement indifférens au bonheur des autres, que nous ne les regardons plus que comme des êtres deſtinés à contribuer à nos plaiſirs, & dont nous devons nous éloigner avec empreſſement auſſitôt qu'ils ceſſent d'y être utiles.

---

de la barbarie de ſon fils, & nous faſſe par conſéquent déteſter celui-ci; ſi cependant nous aſſiſtons à ſon exécution, la vue des ſouffrances qu'il endure, nous oblige bientôt à oublier ſon crime & à partager ſes peines. Forcés alors par notre imagination à nous identifier avec le coupable, chaque coup qu'il reçoit, chaque atteinte qu'on lui porte, rempliſſent notre ame de terreur; & la pitié ne tarde pas à ſuccéder à l'horreur qu'il nous avoit d'abord inſpirée. Un Chirurgien célèbre m'a aſſuré avoir délivré une femme, qui ayant été voir rouer un homme, étoit accouchée d'un enfant dont les membres étoient rompus dans les mêmes endroits que ceux du criminel. La populace enfin n'aſſiſte aux exécutions que pour être remuée; & certes il n'eſt pas rare d'y voir couler des larmes, quoiqu'un inſtant auparavant les ſpectateurs fuſſent dans des diſpoſitions bien différentes. Ce que j'avance ici n'eſt pas une affaire de raiſonnement, c'eſt un fait; & j'en appelle à tous ceux qui, ayant été les témoins de ces triſtes ſcènes, ont prêté dans ce moment quelqu'attention à ce qui ſe paſſoit en eux.

L'Egoïste ainsi que le Sauvage est impitoyable, mais il cache son défaut de sensibilité avec soin, de crainte qu'on ne le fuie. S'il a de l'esprit, vous ne connoîtrez sa véritable façon de penser que lorsqu'il n'aura plus besoin de vous, & que vous aurez besoin de lui.

Deux causes peuvent conduire l'homme civilisé à l'égoïsme : 1°. Le défaut d'imagination : 2°. L'abus des plaisirs, qui en détruisant de bonne heure sa sensibilité, lui donne, avant l'âge prescrit par la nature, la dureté & l'insouciance des vieillards. Comme la pitié ne naît que de l'action de l'imagination sur l'amour de soi, dans le premier cas il est aisé de voir qu'un homme privé de cette faculté, ou qui ne la possède qu'à un degré inférieur, doit être peu sensible; dans le second, celui qui s'est dépêché à jouir de la vie, qui a accumulé sur un petit nombre d'années tous les plaisirs qui étoient destinés à embellir une longue carriere, en épuisant prématurément ses facultés, a également perdu la puissance de se modifier.

L'Egoïsme, cette funeste maladie de l'ame, qui rompt les plus doux liens de la société, est constamment le précurseur de la chûte des Empires & la compagne ordi-

naire de l'autorité, des grandes richeſſes, des progrès du luxe, de la dépravation des mœurs (1). Les malheureux, hélas! ne ſont pas égoïſtes, le beſoin continuel qu'ils ont de ſecours les rend ordinairement ſecourables; c'eſt dans la bonne fortune qu'on devient dur & indifférent. C'eſt alors, dis-je, qu'enivré de mille plaiſirs, que ſans ceſſe adoré par de vils flatteurs, on trouve à peine le temps de former un ſouhait; nos organes affoiblis par des jouiſſances trop multipliées, perdent bientôt leur reſſort, & notre imagination entiérement détendue & flétrie, ne nous permet plus d'éprouver que les maux réels que nous endurons.

Loin donc que l'égoïſte puiſſe être ſenſible aux peines d'un infortuné, il en détourne la vue avec dégoût; ou s'il l'arrête un inſtant ſur lui, c'eſt pour ſe féli-

(1) On en voit un exemple mémorable chez les Romains. Pauvres & libres, ils aimoient leur patrie plus qu'eux-mêmes, & ils furent heureux, riches & puiſſans, ils s'aimerent mieux que leur patrie, & ils devinrent la proie des tyrans les plus cruels; conquis enfin & dépouillés par des peuples barbares, leurs deſcendans retrouverent dans la pauvreté une partie des vertus qui avoient autrefois fait le bonheur de leurs ancêtres.

citer de jouir d'une meilleure destinée; il a enfin continuellement à la bouche cette maxime dure & tyrannique : *qu'il vaut mieux faire envie que pitié*, ce qui signifie dans le sens où l'entendent les ambitieux, qu'il vaut mieux être haï puissant, qu'aimé foible.

Rien sans doute ne prouve mieux les progrès de l'Egoïsme dans le siècle où nous vivons, que ce mot aujourd'hui si généralement répandu ; cependant le bonheur qu'on se promet en l'adoptant pour base de sa conduite, n'est pas toujours aussi pur qu'on l'avoit d'abord espéré. La bienveillance des hommes étant le prix de celle que nous leur portons, il est certain que l'égoïste une fois démasqué ne peut plus y prétendre; or, je laisse à décider aux gens de bien, si la perte qu'il fait dans cette occasion n'est pas mille fois plus grande que l'avantage injuste qu'il a acquis par la pratique de cette indigne maxime.

Mais, me dira-t-on, si la pitié n'est qu'un effet de la crainte qu'on éprouve pour soi, pourquoi l'égoïste qui ne s'aime pas moins tendrement que l'homme sensible, ne ressent-il pas également de la pitié? voici ma réponse. L'égoïste en perdant

prématurément, par l'abus des jouiſſances, la faculté de ſe modifier comme les êtres environnans[1], ou en étant privé par un défaut naturel d'imagination, ne peut pas devenir un autre, & reſte toujours lui. Les maux qui ne le touchent pas perſonnellement lui étant donc étrangers, il eſt impoſſible qu'ils faſſent naître chez lui le ſentiment de la pitié. L'homme ſenſible au contraire ſe trouvant forcé par les illuſions de ſon imagination à ſe mettre à la place d'un malheureux, il s'effraye, il tremble pour ſon propre compte, en ſongeant aux douleurs auxquelles l'autre eſt en proie; & devenu lui pour quelques inſtans, il croit bien réellement en le ſecourant ſe ſecourir lui-même.

Si on réfléchit à ce que nous venons de dire, il ſera facile de découvrir la raiſon qui nous porte à aimer l'homme ſenſible & à fuir l'égoïſte. Comme la pitié eſt la ſource de la plupart de nos vertus, il eſt évident que le premier eſt néceſſairement vertueux, pendant que le ſecond, qui cherche à profiter de la bienveillance de ſes ſemblables ſans leur rendre aucun équivalent, fait un véritable vol à la ſociété, & doit par conſéquent en être re-

jetté avec le plus profond mépris (1).

RÉFLEXIONS,

SUR l'émulation, l'envie & la haine.

L'ÉMULATION eſt le deſir de ſurpaſſer ſes égaux. Ce n'eſt pas un ſentiment vil, car loin de porter à mépriſer les grands talens, il engage au contraire à les ſoutenir & à les prôner. L'eſpérance qu'on a de partager un jour l'admiration publique, fait qu'on rend avec plaiſir des hommages que l'on croit bientôt mériter ſoi-même. C'eſt un engagement ſecret que nous ſommes bien-aiſes de faire contracter d'avance à la multitude, afin d'être plus univerſellement loués lorſque notre tour en ſera venu.

Si après de vains efforts nous ne parvenons pas à égaler nos maîtres, & que le découragement ſuccède à la confiance que nous avions en notre mérite, alors l'émulation ſe change en envie, qui eſt

---

(1) Je dis mépris, car c'eſt le ſeul ſentiment que peut inſpirer un être aſſez dégradé pour avoir perdu ſans retour le plus précieux attribut de l'eſpèce humaine, la pitié.

le desir de rabaisser les autres jusqu'à soi: cette dernière passion donne naissance à la haine. Quand cependant la haine n'est produite que par l'envie, elle s'éteint aussitôt que celui qu'on jalouse perd les avantages qui nous le faisoient hair. La pitié qu'il nous inspire dans cette occasion devient même quelquefois plus vive que celle que nous éprouverions pour un de nos égaux. Cette singularité paroît fondée sur ce que retrouvant alors la faculté de nous modifier comme celui qui souffre, & considérant la grandeur de sa chûte, nous sentons plus vivement l'inconstance de la fortune que si le même accident étoit arrivé à un homme qui en auroit déjà été la victime.

Aimer & hair ne sont au reste que pouvoir ou ne pouvoir pas se mettre à la place de quelqu'un. Dans le premier cas, les illusions de notre imagination nous persuadent que nous sommes devenus un autre que nous-mêmes, & alors nous l'aimons; dans le second cas, l'imagination se tait, on se compare, on est mécontent & l'on hait.

Pour développer encore davantage mes idées sur cette matiere, je crois devoir observer : 1°. Que la crainte & l'espé-

rance font les deux plus puiſſans mobiles qui puiſſent mettre en mouvement notre imagination.

2°. Que l'imagination eſt la ſource unique de la puiſſance que nous avons de nous modifier comme les êtres environnans (1).

3°. Que la crainte fait naître les modifications déſagréables, & l'eſpérance celles qui ſont agréables.

Ces principes poſés, voici comme je raiſonne : l'homme en qualité d'être ſenſible a toujours la faculté de ſouffrir ; ſi donc le ſouvenir du paſſé & la prévoyance de l'avenir viennent, à l'aſpect d'un malheureux, allumer ſon imagination, & lui montrer l'inſtant où il pourroit éprouver le même ſort, cette idée ne l'aura pas plutôt frappé, qu'oubliant que c'eſt un autre qui ſouffre, il croira que c'eſt lui-même ; il tremblera, il s'agitera, & la modification ſera complète.

Ce que j'avance ici paroît d'autant plus certain, que tant qu'on ſe compare on ne

---

(1) Je crois devoir prévenir mes lecteurs, que toutes les fois que je me ſers ici du mot modifier, j'entends toujours par-là ſe mettre à la place de quelqu'un.

se modifie pas comme un autre, & que dès qu'on se modifie on cesse de se comparer. Or, l'imagination étant la seule cause du pouvoir que nous avons de nous mettre à la place d'un individu souffrant, elle le devient nécessairement de la pitié.

Si au contraire nous sommes témoins du bonheur d'un de nos semblables, comme ce n'est pas ici la crainte qui peut nous modifier, mais seulement l'espérance de devenir aussi heureux que lui, il faut alors, pour que nous puissions prendre part à ses succès, qu'ils soient en quelque sorte les avant-coureurs de ceux que nous nous promettons; sans quoi, après nous être comparés au lieu de nous mettre à la place de celui qui jouit, nous restons à la nôtre; nous regardons son bonheur comme une injustice que nous fait la fortune, & nous le haissons.

Il suit de-là que la crainte agissant sur l'homme d'une maniere constante, il lui est toujours facile, lorsque son imagination est développée, de se mettre à la place d'un être souffrant, & d'éprouver par conséquent le sentiment de la pitié, tandis que l'espérance de devenir aussi heureux qu'un autre, pouvant seule le modifier comme celui-ci quand elle vient à

lui manquer, il eſt forcé par l'amour de lui-même à envier ſon ſort & à le haïr. Cela explique enfin le motif qui nous contraint à nous aſſocier plus ſouvent à l'individu ſouffrant qu'à celui qui jouit. On ne peut en effet ſe mettre à la place de l'homme qu'on hait, car alors on ſe haïroit ſoi-même, ce qui eſt impoſſible; mais on ſe met aiſément à la place de l'infortuné, parce qu'on craint ſans ceſſe de le devenir, & qu'alors on s'aime dans lui.

L'impuiſſance de ſe modifier comme l'homme heureux eſt donc ce qui conſtitue promptement l'envie, dont dérive la haine; & la puiſſance de ſe modifier comme le malheureux, conſtitue proprement la pitié, dont dérive l'attachement.

J'ai dit qu'afin de pouvoir ſe réjouir des ſuccès de quelqu'un, il falloit que l'idée de ſon bonheur fît naître l'eſpérance de devenir un jour auſſi heureux que lui. Quoique cette propoſition ſoit généralement vraie, j'en excepte toutefois les deux cas ſuivans. Quand on a été modifié par la pitié en faveur d'une perſonne & que ſon ſort vient à s'améliorer, on n'a plus alors beſoin de l'eſpérance de devenir ſoi-même auſſi heureux qu'elle pour y prendre part; comme en ſe mettant en ſa

place on a cessé de se comparer & qu'on s'est pour ainsi dire identifié avec elle, on a alors acquis aux dépens de son propre repos le droit de jouir des plaisirs de l'individu souffrant, & après avoir partagé sa mauvaise fortune on partage également la bonne.

C'est ainsi qu'un riche voluptueux ennuyé de tout, peut encore rentrer dans le chemin du bonheur, en unissant son sort avec celui d'un malheureux, & en lui faisant du bien; l'image de la joie qu'il aura répandue dans un cœur où régnoit auparavant le désespoir & la mort, rendra à l'imagination flétrie du Sibarite sa premiere fraicheur; & avec des sens émoussés la crainte de souffrir dans un autre, c'est-à-dire la pitié, lui fera retrouver l'usage de mille jouissances, qui sans cet infortuné étoient à jamais perdues pour lui. On voit par là que celui qui nous a une fois inspiré de la compassion & à qui nous avons rendu service, doit conserver longtemps des droits à notre attachement; ils sont fondés sur la reconnoissance.

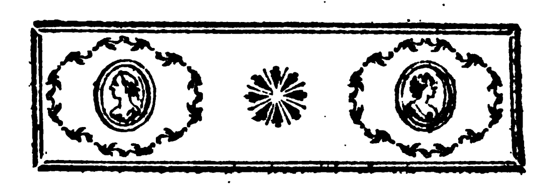
L'amitié enfin forme une derniere exception à la régle générale, car ce sentiment prenant sa source dans la conformité de nos goûts & de nos penchans avec

ceux d'un autre, il eſt évident que dès ce moment on croit être devenu celui qu'on regarde comme ſa plus parfaite image. Notre exiſtence ſe double donc alors par la magie des illuſions; & le moi, qui juſques là étoit reſté purement individuel, devient par cette aſſociation commun à deux êtres entiérement diſtincts & ſéparés. Auſſi ne crains-je pas d'aſſurer que l'amitié pure & ſans reſerve, ce trait de flamme qui pénétre deux cœurs pour les unir à jamais, ne peut naître que chez des perſonnes douées d'une imagination très ardente. C'eſt au foyer de cette brillante faculté que l'ame s'exalte & devient capable des plus grands ſacrifices. Là on prend les forces néceſſaires pour ſe dévouer au ſalut de ſon ami; là on ſe détermine à vivre & à mourir pour lui : cet abandon raviſſant de ſoi-même en faveur d'un autre, cette ivreſſe céleſte que les hommes à imagination forte ſont ſeuls capables de reſſentir, eſt ſans doute le plus noble préſent que nous ait fait la divinité.

On éprouve ſouvent l'envie ſans avoir connu l'émulation. C'eſt le propre des eſprits bornés ou pareſſeux, qui ſe découragent avant même d'avoir eſſayé leurs forces. Cette paſſion baſſe acquiert une nou-

velle énergie quand il s'agit du bonheur d'un de nos égaux. Témoins de ſa fortune & comptant ſur les circonſtances, nous nous flattons durant quelque temps de le voir retomber dans ſa premiere miſère, & c'eſt cette eſpérance qui ſoutient & alimente notre haine. Mais les diſtances deviennent-elles trop grandes, on ſe décourage & l'on s'habitue inſenſiblement à penſer que ce qui arrive eſt l'effet d'une néceſſité impérieuſe, à laquelle tout eſt obligé de cèder. C'eſt pourquoi un payſan eſt rarement jaloux de ſon Seigneur, quoiqu'il le ſoit preſque toujours de ſon voiſin s'il ſe trouve plus riche que lui.





QUATRIEME DISCOURS.

Sur l'origine de l'amour de la liberté, de l'égalité & de la justice.

Le besoin seul pouvant établir la dépendance, & Dieu ayant renfermé le principe de notre vie dans nous-mêmes & non dans un moteur étranger; il est évident que tous les êtres vivans naissent libres. Cette loi éternelle est profondément gravée dans les cœurs, elle se renouvelle à chaque génération; &, aussi ancienne que la nature animée, elle durera autant qu'elle.

On ne peut en effet disconvenir que respirant sans le secours de personne, pourvus des organes nécessaires à notre conser-

vation, environnés des alimens qui nous ſont propres, ſi rien ne s'oppoſe à l'uſage que nous en voulons faire, notre indépendance eſt auſſi entiere qu'elle peut l'être. L'amour de la liberté ſe confond alors avec l'amour de la vie, parce que dans cette poſition la perte de l'une entraîneroit infailliblement la perte de l'autre.

L'amour de l'égalité paroît dériver immédiatement de l'amour de la liberté, ou pour mieux dire n'en être qu'un développement; les hommes ne pouvant être pleinement libres qu'auſſi long-temps qu'ils ſe croyent tous égaux. Mais avant d'aller plus loin dans l'examen de cette queſtion, il me ſemble à propos de rechercher quelles ſont les bornes que la nature a miſes au pouvoir qu'elle nous a accordé de faire ce qui nous plaît.

Nous ne connoiſſons chez les créatures vivantes que deux eſpèces de dépendance: celle des choſes & celle des perſonnes. La premiere ne gêne en rien la liberté, parce que toutes les fois que la néceſſité ſeule impoſe des loix, on s'y ſoumet ſans peine. Les choſes inanimées n'ayant point de volonté, elles ne peuvent pas contrarier les nôtres, & l'impoſſibilité d'obtenir éteint bientôt le deſir de poſſéder.

Il

Il n'en eſt pas de même lorſque ce dont nous avons beſoin eſt paſſé dans la main d'un autre, & que pour en jouir nous ſommes obligés d'avoir ſon conſentement. Alors la dépendance des choſes établit celle des perſonnes, & nous ceſſons d'être libres en perdant la puiſſance de faire, ſans l'agrément d'un tiers, ce que la néceſſité ne nous a pas interdit. Tant que les hommes reſtent dans l'état de nature, l'inégalité phyſique ne détruit pas leur liberté : car celle-là ne ſe faiſant ſentir que quand deux individus, doués de différens degrés de force, ſe diſputent la même proie, elle ceſſe d'avoir lieu auſſitôt que l'un des deux la cède à ſon vainqueur. Comme le deſſein des combattans n'étoit pas d'attenter à leur liberté, mais d'en jouir par préférence à tout autre, en ſe procurant la poſſeſſion de ce qu'ils ſouhaitoient, l'obligation où eſt le plus foible d'abandonner au plus fort ce dont il vouloit s'emparer, n'établit entr'eux aucune ſervitude : c'eſt ſeulement un obſtacle phyſique & momentané qui rentre dans la dépendance des choſes, à laquelle tous les êtres vivans ſont ſoumis. Ceci explique comment les animaux frugivores peuvent conſerver leur liberté malgré la guerre cruelle que

leur font les animaux carnassiers ; ces derniers cherchent bien à les dévorer, mais non à les asservir. La même chose arrive parmi les animaux d'une même espèce: quoique le plus fort s'empare de ce qui lui convient, si le plus foible ne lui oppose aucune résistance, il n'en reçoit point d'insulte.

Après avoir établi qu'il existe deux espèces de dépendance, nous montrerons qu'il y a trois sortes d'égalité: savoir, l'égalité physique qui ne se rencontre presque nulle part, pas même entre les individus d'une même espèce; l'égalité naturelle qui est une suite nécessaire de la liberté, & l'égalité conventionnelle.

Tous les animaux d'une même espèce, ainsi que l'homme tant qu'il ne sort pas de l'état de nature, jouissent de la seconde; ils sont tous égaux entr'eux, parce qu'aucun n'ayant accordé vonlontairement la supériorité à son semblable, l'inégalité physique ne produit alors qu'une dépendance des choses & non des personnes (1). La

(1) Il n'est pas question ici de savoir si l'on est véritablement l'égal d'un autre; mais si l'on se croit tel. Or, tant qu'on jouit d'une liberté indéfinie, il est impossible de soupçonner son infériorité.

troisieme est une suite de la civilisation, & ne peut par conséquent avoir lieu que chez les êtres intelligens.

Quand on réfléchit à cette égalité conventionnelle qui faisoit la base de la plupart des législations anciennes, on est surpris de voir que les hommes ayent pu croire aussi long-temps à une pareille chimère; car si on excepte la République de Sparte, où tous les biens étoient restés en commun, il est clair que les Grecs & les Romains étoient bien éloignés d'être égaux (1).

Du moment en effet où l'on a eu permis le partage des terres, l'inégalité de talens & d'industrie a dû amener l'inégalité de fortune, & celle-ci par une suite inévitable a dû faire tomber les pauvres dans la dépendance des riches, en les réduisant à ne plus subsister que des salaires ou des bienfaits qu'ils en recevoient.

Inutilement après cela les pauvres ont-ils voulu quelquefois rompre leurs chaînes & se prévaloir de la loi pour ramener l'égalité; que peut une institution hu-

---

(1) Comment d'ailleurs supposer que des peuples chez lesquels l'esclavage étoit établi, ayent beaucoup aimé l'égalité?

maine contre l'empire de la néceſſité ? des beſoins toujours renaiſſans étouffoient bientôt ces convulſions paſſagères d'un amour-propre humilié, & le deſir de vivre, plus preſſant que le deſir d'être libres, les forçoit à rentrer ſous le joug auquel ils avoient voulu un inſtant ſe ſouſtraire (1).

Les diſſentions ſuſcitées par les Gracques ſont un exemple mémorable de cette lutte inutile des pauvres contre les riches. Voici comme s'exprimoit à cette occaſion Tibérius Gracchus en prenant la défenſe des premiers. » Les bêtes farouches ont des tannieres ou des cavernes, & pluſieurs de nos braves & vertueux citoyens qui ont expoſé leurs jours au ſervice de la patrie, n'ont point de demeures où ils puiſſent ſe mettre à couvert de l'injure des ſaiſons.

---

(1) Ce feroit un problême curieux à réſoudre que de déterminer en quoi conſiſtoit, dans les anciennes Républiques, la liberté & l'égalité d'un citoyen qui, manquant de pain, ne pouvoit en obtenir que des riches. On avoit ſi bien ſenti à Rome l'influence que donnoit la fortune, que, pour rendre aux citoyens la liberté des ſuffrages, on fut obligé d'établir le ſcrutin. Mais ce remède, loin de retarder la chûte de la république, fut au contraire ce qui l'accéléra, attendu que le ſecret du ſcrutin favoriſoit admirablement la vente des magiſtratures.

Ils errent ça & là avec leurs femmes & leurs enfans, & ils ne possèdent rien, si ce n'est l'air & la lumiere. C'est les outrager que de leur dire de défendre les tombeaux de leurs ayeux, & les autels de leurs Dieux domestiques; leurs Dieux n'ont point d'autels, & leurs ayeux n'ont point de monumens. Ils combattent & ils meurent pour accroître les domaines & & pour nourrir le luxe d'un petit nombre de citoyens fastueux qui ont envahi toutes les richesses de la République. En qualité de citoyens de Rome, ils portent le titre de maîtres du monde, mais ils ne possèdent pas un pied de terrein (1) «.

Quelque plausible que paroisse au premier coup d'œil la déclamation que nous venons de rapporter, qui ne sent pas que les reproches de ce Tribun séditieux étoient entiérement déplacés, vu la situation où se trouvoient les Romains à cette époque? Pour flatter une populace effrenée, il vouloit ramener tout à l'égalité primitive, qui ne peut plus être le partage de l'homme, quand une fois la terre a été divisée.

---

(1) Histoire des progrès & de la chûte de la République Romaine, par M. Fergusson, *tome II*, page 90 & 91.

Vainement donc il s'appuyoit sur la loi qui établissoit l'égalité conventionnelle entre les citoyens : cette loi n'étant fondée que sur une erreur, tous les raisonnemens qui en étoient la suite devenoient des sophismes impossibles à réaliser ; & quoiqu'il eût ébranlé pour un moment le pouvoir des Patriciens, ceux-ci ne tarderent pas à reprendre une autorité qu'ils tenoient de la nature même des choses, & dont Tibérius Gracchus, aussi bien que son frere Caïus, furent quelque temps après les victimes (1).

---

(1) Ce que je dis ici de l'inégalité de puissance, qui est la suite nécessaire de l'inégalité de fortune, se faisoit déjà remarquer dès les commencemens de la République Romaine, comme du temps des Grecs ; de-là ces disputes éternelles au sujet des loix agraires & de l'abolition des dettes, auxquelles s'opposoient toujours les riches. Ils sentoient très bien, que leur fortune étant le plus ferme appui de leur autorité, ils perdroient bientôt l'une s'ils venoient à perdre l'autre. D'ailleurs, les loix Romaines, en condamnant à une espèce d'esclavage les débiteurs qui ne pouvoient pas s'acquitter, avoient en quelque sorte accordé par là l'Empire aux riches, puisqu'il étoit indubitable, que tôt ou tard la misère forceroit les pauvres à avoir recours à ceux-ci ; & que par conséquent ils tomberoient dans leur dépendance. On peut juger de la situation affreuse de ces malheu-

» Les richesses inégalement réparties à Rome, dit M. l'Abbé de Condillac, sont une cause d'oppression. Les opprimés ne sont pas libres, & les oppresseurs n'ont qu'une liberté mal assurée, parce que leur puissance est mal assurée elle-même. Il n'y a entre les deux ordres, les Patriciens & les Plébéiens, qu'une jalousie de domination qu'on prend pour amour de la liberté (1) «.

Il est certain que les hommes ne peuvent jamais desirer que ce qu'ils connoissent.

---

reux débiteurs, par le discours que Denys d'Halicarnasse met dans la bouche de Sicinnius, qui parloit en leur nom. » Nous nous sommes vus, disoit-il, » réduits à la dure nécessité de cultiver nos propres » terres au profit de ces tyrans insatiables, de bêcher, de planter, de labourer, de garder les » troupeaux; devenus les compagnons des esclaves » que nous avions acquis par les armes, traités en tout » comme eux, les uns les mains liées, les autres les » fers aux pieds & le carcan au cou, comme les » bêtes les plus féroces, sans parler des outrages, » des insultes ameres, de l'insolence & de la cruauté » de ces barbares, qui a été souvent jusqu'à nous » déchirer le corps à coups de verges. « *Dionys.* IV, 432. Histoire Romaine de Rollin, *tome II*, pag. 67, 500, 501, 542, 543, 553, *tome III*, pag. 3 *& suivantes*.

(1) Cours d'éducation du Prince de Parme, *tome VII*, pag. 109.

Or, en donnant à cet axiome tout le développement dont il est susceptible, relativement à la matiere que nous traitons, on en verra découler deux choses très opposées: savoir, l'amour de la liberté chez le Sauvage, & l'amour de la domination chez l'homme civilisé.

Le manque de propriété ne laissant au premier que son industrie, afin de pourvoir à ses besoins, il est loin d'avoir un superflu qu'il puisse partager avec d'autres, & dont il puisse se prévaloir pour acquérir sur eux quelque autorité: ne voyant autour de lui que des hommes réduits aux mêmes expédiens, indifférent à leur sort comme ils le sont au sien, ce qu'il doit souhaiter c'est de conserver toujours l'indépendance qui lui a procuré jusques-là les seuls moyens qu'il connoisse de subsister. Toute atteinte portée à sa liberté lui deviendroit sans doute odieuse, parce que dans cet état des choses personne n'ayant intérêt à le secourir, la perte de la liberté seroit nécessairement accompagnée de la perte de la vie. D'où il suit qu'il ne peut pas desirer sur ses semblables une supériorité impossible à obtenir aussi long-temps que les besoins & les moyens de les satisfaire sont égaux entre tous, & qu'il ne doit

doit pas avoir plus d'idée de la domination que de la ſervitude.

Chez les peuples civiliſés on voit au contraire éclore un autre ordre de choſes. La diviſion de la terre ayant donné lieu à l'inégale répartition des richeſſes, les uns ont eu trop, les autres trop peu. Le nombre des premiers ayant été très petit pendant que celui des ſeconds étoit très grand, les pauvres ont été réduits à mourir de faim, s'ils ne ſe ſoumettoient aux riches, & c'eſt ici la véritable ſource de l'inégalité. L'amour de l'égalité s'eſt alors changé en ambition; & chaque individu ayant ſenti que s'il ne commandoit il ſeroit forcé d'obéir, tout le monde a voulu commander. Tour-à-tour eſclaves ou tyrans, les hommes ont inſenſiblement perdu l'amour de la liberté & de l'égalité, parce que ces ſentimens n'étoient pas compatibles avec l'exiſtence des propriétés.

Nous conclurons donc de ce que nous venons de dire : 1°. Que la dépendance ne peut naître que des beſoins qu'on eſt dans l'impuiſſance de ſatisfaire ſans avoir recours à un tiers: 2°. Que la diviſion de la terre a ſeule pu établir une inégalité perſonnelle entre les hommes, puiſqu'elle ſeule pouvoit donner en ſuperflu à l'un ce qui

manquoit en néceſſaire à l'autre: 3°. Qu'où la miſère eſt univerſelle, la ſupériorité eſt impoſſible: 4°. Que les Sauvages étant dans ce dernier cas ils doivent être conſidérés commes les plus libres & les plus égaux des hommes, leur poſition ne leur permettant pas même de former le deſir d'aſſervir un de leurs ſemblables: 5°. Que du moment où les propriétés ont été établies, ce premier ordre de choſes a dû être interverti. Les hommes preſſés entre la néceſſité de commander ou d'obéir, ont été forcés de renoncer à l'amour de la liberté & de l'égalité, pour ſe livrer entiérement à l'émulation, à l'ambition, à l'envie de dominer. Les pauvres manquant d'union & étant par conſéquent trop foibles pour obliger les riches à remettre en commun leurs vaſtes poſſeſſions, en ont alors perdu juſqu'au deſir. Journellement témoins d'une foule de jouiſſances dont ils ſont privés, & qui eſt le partage des riches, ils y ont attaché d'autant plus de prix qu'ils ont imaginé que le bonheur de ceux qui les poſſédoient étoit proportionné à la grandeur de leur fortune, & ils ont auſſi voulu devenir riches pour devenir plus heureux. Toujours guidés par l'amour de nous-mêmes, ce qui nous paroît le plus

avantageux entraîne néceſſairement notre ſuffrage, & les pauvres en ſe comparant dans les Etats policés avec les riches n'ont plus été les maîtres de ne pas ſouhaiter de le devenir; tandis que parmi les Sauvages le ſort de chaque individu étant à-peu-près le même, perſonne ne peut ambitionner celui de ſon voiſin.

L'amour de la liberté & de l'égalité que les peuples civiliſés ont perdu a été remplacé par l'amour de la juſtice. Quand ils n'ont plus pu faire tout ce qu'ils vouloient, ils ont ſenti qu'il étoit de leur intérêt de reſtraindre dans la même proportion la liberté des autres. Le beſoin, en obligeant les hommes à ſe réunir en ſociété, dut néceſſairement développer leur intelligence, & leur faire comprendre qu'ayant tous un même droit à la vie, ils ne pouvoient exiger des égards les uns des autres, qu'autant qu'ils feroient réciproques. Cette conſidération les ayant donc engagés à ſe ménager, les avantages qu'ils en retirerent leur firent découvrir la maxime fondamentale de toute juſtice : *ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrois pas qu'on te fît*, & c'eſt de ce précepte unique que ſont enſuite découlées les loix ſans nombre plus ou moins bien combinées.

qui ont toujours servi de régle aux nations policées.

Si la perte de la liberté a donné lieu parmi les peuples civilisés à l'amour de la justice, la liberté indéfinie dont jouissent les sauvages est d'un autre côté ce qui les en éloigne. Ne connoissant de maître que la nécessité, n'existant que pour eux seuls, livrés sans contrainte aux passions les plus violentes, leur volonté qui n'est jamais déterminée que par leurs desirs les rend nécessairement injustes. Toujours juges & parties, nul autre motif que la force ne peut les engager à sacrifier ce qui leur plaît à ce qui convient à un autre.

La nature a donc dit à l'homme en le plaçant un instant sur la terre : vis d'abord libre, vis heureux, je t'en ai donné les moyens. Aussi long-temps que ton espèce ne sera pas assez multipliée pour te forcer à abandonner la chasse & la pêche; aussi long-temps que tu ignoreras le tien & le mien; tu seras à la vérité dépendant des choses, mais jamais des personnes. Tu meneras une vie dure, mais elle ne te paroîtra pas telle, parce que tu ignoreras qu'il peut en exister une plus douce. Privé d'imagination, & par conséquent de prévoyance, quand tes besoins seront sa-

tisfaits tu ne t'inquiéteras pas de l'avenir & tu jouiras tranquillement du présent. Tu supporteras avec patience les maux sans craindre de les voir augmenter; & la mort elle-même ne t'inspirera point de terreur, parce que ne voyant rien au-delà & n'aimant que toi, la vie cessera de t'être chere lorsque tu cesseras de pouvoir goûter les plaisirs qui te la faisoient aimer. Tu seras impitoyable, injuste; tu ne connoîtras ni les doux épanchemens du cœur ni l'amitié généreuse; mais tu ignoreras aussi & les regrets & les déchiremens des ames sensibles quand elles sont témoins ou qu'elles se rappellent les peines de leurs semblables. On ne t'aimera point, mais tu n'aimeras personne; & libre depuis le moment de ta naissance jusqu'à celui de ta fin, tu auras vécu sans crainte & mourras sans remords.

Si au contraire ton espèce se multiplie trop pour que tu puisses continuer à subsister de la chasse & de la pêche, la nécessité, en développant ton intelligence, t'apprendra à cultiver la terre, & bientôt à la partager. Ce qui étoit à tous n'appartiendra plus qu'à quelques-uns; il y aura des riches, il y aura des pauvres. Les premiers ne voudront jamais descendre, & les

feconds voudront toujours s'élever. Si par malheur la fortune te place dans la claffe de ces derniers, tu dépendras alors non feulement des chofes, mais encore des perfonnes; & ce nouvel état renverfera tellement tes anciennes idées, que loin de defirer encore le rétabliffement de la liberté & de l'égalité qui t'étoient autrefois fi cheres, tu ne pourras plus fouhaiter que de devenir puiffant. Efclave, tu ne voudras pas redevenir libre, tu voudras commander. L'ambition, l'avarice & mille autres paffions que tu ne connoiffois point, viendront affaillir ton ame & empoifonner ta vie; tandis que d'un autre côté la religion, la pitié confolatrice, la générofité, l'amitié que tu ne connoiffois pas mieux viendront à leur tour adoucir tes misères & t'aider à les fupporter. L'établiffement des propriétés, fuite néceffaire de la civilifation, en détruifant l'amour de la liberté & de l'égalité, donnera naiffance à l'amour de la juftice. Alors pour jouir fans obftacle de ce qui t'appartient, tu appprendras à refpecter les droits des autres; & lorfque tu ne pourras plus comme autrefois t'emparer à volonté de ce qui te convient, tu feras bien aife au moins de pouvoir réclamer la force publique, afin

de conſerver ce que tu as. Mille nouveaux maux & mille jouiſſances nouvelles feront le fruit des progrès qu'aura fait ton intelligence. Tu ſauras qu'il exiſte un Etre tout-puiſſant, dont tu dépends, tu connoîtras des vertus & des vices, choſes dont tu n'avois auparavant aucune idée. Tu aimeras enfin & tu haïras davantage la vie, parce que ton imagination t'exagerera également les plaiſirs & les peines qui y ſont attachées; & ſi la mort te paroît plus cruelle parce que tu la prévoiras, l'eſpérance d'une félicité éternelle qui doit être la récompenſe de l'homme vertueux te conſolera. Tu te diras : Dieu m'attend, il m'appelle, il veut bien me regarder comme ſon enfant. Ah! volons à lui, quittons ſans regrets cette dépouille mortelle qui m'a acquis le droit de devenir à jamais heureux. Le bonheur, le bonheur inaltérable ne commence pour moi qu'où finit la vie.

RECHERCHES

SUR l'origine de l'amour de la vengeance.

LA vengeance eſt le reſſentiment qu'on témoigne à une perſonne qui nous a offenſés, ou bien c'eſt une juſtice qu'on croit ſe faire à ſoi-même.

Il eſt aiſé de voir par cette définition: 1°. Combien la vengeance doit être chere aux Sauvages, puiſque ne pouvant pas connoître la juſtice qui répugne à la liberté pleine & entiere dont ils jouiſſent, elle leur en tient lieu : 2°. qu'étant conſtamment paſſionnés lorſqu'ils ſe vengent, n'ayant d'autres juges & d'autres miniſtres de leurs reſſentimens qu'eux-mêmes, ils ne peuvent mettre aucune proportion entre la peine & le délit, & doivent par conſéquent toujours être injuſtes. Le Sauvage eſt donc forcé par les circonſtances où il ſe trouve, à ſe porter aux excès les plus terribles contre ſes ennemis, & nous allons tâcher de développer ici les motifs de ſa conduite.

Deux cauſes puiſſantes paroiſſent agir conſtamment ſur lui; le défaut de pitié & un amour-propre très exalté. La premiere le rend dur & cruel; la ſeconde lui fait concevoir le plus profond reſſentiment pour la plus légere inſulte. Comme il s'aime uniquement & qu'il ne reconnoît point d'autorité ſupérieure à la ſienne, ſon amour-propre ſemblable à celui d'un deſpote, pour peu qu'il ſoit humilié, ne peut pas manquer de lui exagerer la grandeur d'une injure; & c'eſt ainſi que l'amour-propre humilié devient

la ſource de la vengeance, tandis qu'un mal bien plus grand qu'on nous fait ſans deſſein n'offenſe point, dès qu'on peut l'attribuer à un accident produit par la néceſſité.

Si nous conſidérons à préſent qu'on ne peut humilier quelqu'un qu'en ſe donnant un avantage ſur lui, & que toute eſpèce d'avantage durable qu'un homme acquiert ſur un autre, établit la dépendance & détruit l'égalité naturelle, nous reconnoîtrons clairement que l'amour de la vengeance dérive immédiatement de l'amour de la liberté : d'où il ſuit que le Sauvage en ſe vengeant ſe défend plutôt qu'il n'attaque, & que lorſqu'il maſſacre ſon ennemi il croit bien réellement tuer un tyran.

Dans cette occaſion toutefois bien différent de l'homme civiliſé, il ne s'expoſe que le moins qu'il lui eſt poſſible : toujours guidé par l'amour de ſa conſervation, dépouillé des préjugés qui nous font ſi ſouvent braver la mort ſans y être contraints par la néceſſité, il cherche à prendre ſes ſûretés & n'eſtime jamais plus une victoire que quand il l'a obtenue ſans danger; conſéquent en un mot dans ſes principes, lorſqu'il employe la ſurpriſe,

la ruse pour triompher d'un ennemi, c'est que l'amour de lui-même étant ce qui lui fait aimer l'égalité dont dépend sa liberté, il ne doit pas, en s'efforçant de la rétablir, en se vengeant, risquer de perdre le fruit de ses travaux, c'est-à-dire la vie.

Deux motifs ont contribué à affoiblir l'amour de la vengeance chez les nations policées : 1°. La perte de l'amour de la liberté, qui a cessé de nous être chère depuis que notre existence n'a plus été uniquement attachée à sa conservation, comme dans l'état de nature : 2°. L'établissement des loix & de la force publique, qui en punissant la plupart des offenses dispensent l'offensé de se faire justice à lui-même. C'est donc dans les Etats d'Europe où le Gouvernement est modéré qu'on doit le moins ressentir les fureurs de la vengeance, tandis que la corruption des Juges sous des Gouvernermens despotiques, & l'abus que les Grands y font de leur pouvoir pour jouir constamment de l'impunité, portent les peuples de l'Orient à s'abandonner sans mesure à cette funeste passion. Ils rentrent à cet égard dans l'état de nature ; & puisque la vengeance est la seule justice des Sauvages, le seul moyen qu'ils puissent employer

avec succès pour conserver leur liberté, sans laquelle il leur seroit impossible de vivre (1), elle doit aussi redevenir la justice des peuples civilisés, quand ils n'en ont plus d'autre à attendre du Souverain & des loix. L'amour de la liberté & de l'égalité est alors remplacé par la rage & le désespoir, qui ne connoissent point de frein.

Après avoir dit que les Sauvages se servoient ordinairement de la trahison pour se venger d'un ennemi ; il convient d'examiner pourquoi les Européens dans des circonstances semblables tiennent une conduite si opposée.

Il est certain que le préjugé qui veut qu'on attaque son ennemi en face & qu'on s'expose au même danger qu'on lui fait courir, nous est venu des Celtes, & doit en partie son origine à la religion d'Odin. Quelque peu desirables que paroissent aujourd'hui les récompenses qu'elle promettoit à ses Sectateurs, elles suffirent à ces ames fortes & grossieres pour développer jusqu'au délire le fanatisme du cou-

(1) Voyez le discours sur l'origine de l'amour de la liberté, de l'égalité & de la justice.

rage. Voici comme s'exprime à ce ſujet l'Edda. » Les Héros qui ſont reçus dans le palais d'*Odin*, ont tous les jours le plaiſir de s'armer, de paſſer en revue, de ſe ranger en ordre de bataille, & de ſe tailler en pièces les uns les autres; mais dès que l'heure du repas approche ils retournent à cheval tous ſains & ſaufs dans la ſalle d'*Odin*, & ſe mettent à boire & à manger; quoiqu'il y en ait un nombre infini, la chair d'un ſanglier leur ſuffit à tous; chaque jour on le ſert & chaque jour il redevient entier; leur boiſſon eſt la biere & l'hydromel; une chèvre ſeule dont le lait eſt de l'excellent hydromel fournit aſſez pour énivrer tous les héros: leurs verres ſont les crânes des ennemis qu'ils ont tués. *Odin* ſeul aſſis à une table particuliere boit du vin pour toute nourriture. Une foule de vierges ſervent les héros à table & rempliſſent leurs coupes à meſure qu'elles ſe vuident (1) «.

C'étoit l'eſpérance de jouir de ces plaiſirs délicieux qui inſpira au Roi *Regner Lodbrog*, tout couvert de bleſſures & prêt

(1) Edda island. myth. 32, 33, 34, 35, cité dans l'Hiſtoire de Danemarck de M. Mallet. *tome Ier.* pag. 105 & 106.

à rendre le dernier ſoupir les vers ſuivans : » Nous nous ſommes détruits à grands coups d'épée ; mais je ſuis plein d'allégreſſe en penſant au feſtin qui ſe prépare dans le palais d'*Odin*. Bientôt, bientôt aſſis dans la brillante demeure d'*Odin*, nous boirons de la biere dans le crâne de nos ennemis. Un homme brave ne redoute pas la mort. Je ne prononcerai point des paroles d'effroi en entrant dans la ſalle d'*Odin* (1) «.

Saxon rapporte enfin une loi de Frothon, Roi de Dannemarck, qui avoit réglé de la maniere ſuivante la conduite qu'étoit obligé de tenir un guerrier qui prétendoit à un poſte élevé dans l'armée : » Il devoit en toute occaſion attaquer un ennemi, faire face à deux, ne reculer que d'un pas ſi trois ſe préſentoient, & ne prendre la fuite que quand ils feroient au nombre de quatre (2) «.

L'amour de la gloire étant la paſſion favorite des Scandinaves, ils firent du courage la premiere des vertus, & le mépris

(1) Ol. Worm. Litterat. Runic. --- Hiſt. du Danemarck, page 106 & 107.

(2) *Idem* p. 182.

des dangers devint ainsi parmi eux le seul chemin qui conduisoit aux honneurs & à la considération. Cependant les louanges qu'on recevoit devant nécessairement être proportionnées à la grandeur du péril auquel on s'exposoit pour les obtenir, ce motif donna lieu aux combats singuliers, aux duels, à l'usage où étoit quelquefois un chef de mettre à part les vaisseaux de sa flotte, qui excédoient le nombre de ceux de son adversaire, afin qu'on ne pût pas attribuer à l'inégalité de leurs forces la victoire qu'il espéroit de remporter; par la même raison la ruse, la fausseté, la trahison annonçant la crainte & la foiblesse, dûrent être en horreur à ces peuples guerriers. Or, comme l'Europe a été plusieurs fois inondée par les Celtes, il est facile de voir que nous avons, entre autres coutumes, retenu d'eux leurs opinions sur les duels.

Il me reste à examiner pourquoi chez les nations civilisées les gens courageux sont en général moins vindicatifs que les lâches.

Le courage étant ce qui donne l'assurance & la sécurité, il est évident qu'un homme intrépide doit être d'autant moins blessé d'une offense, qu'il se sent plus en

état de la repouffer. Ou il méprife un ennemi qu'il croit indigne de fon courroux, ou il eftime dans un brave homme qu'il a vaincu, un adverfaire qui a ofé lui réfifter. Dans l'une & l'autre fuppofition, il lui en coûte peu de pardonner. Le premier n'avoit pas pu l'offenfer, & l'avantage qu'il a remporté fur le fecond en calmant fa colère & en développant la pitié dans fon cœur, flatte trop fon amour-propre pour qu'il puiffe encore le haïr après en avoir triomphé. Il devient donc alors généreux, parce qu'en fecourant fon ennemi & en lui faifant du bien, non feulement il foulage fa fenfibilité, mais il conferve en même temps une preuve toujours exiftante de fon courage & de fa gloire.

Le lâche éprouve des fentimens bien différens. Forcé par la crainte & l'impuiffance à fouffrir long-temps fans ofer le témoigner, l'injure qu'il a reçue fe renouvelle fans ceffe & change bientôt fa haine en fureur. Comme les moyens qu'il employe pour fe faire juftice à lui-même, font toujours bas & honteux, ils ne peuvent jamais rétablir pleinement l'égalité (1)

(1) Je ne parle pas ici de l'égalité naturelle, mais uniquement de cette égalité limitée & conven-

que par la mort de l'agreſſeur: d'où il ſuit que loin de pardonner il doit au contraire chercher à éteindre ſans pitié dans le ſang de ſon ennemi, & la honte de l'offenſe, & la connoiſſance du crime qui a ſervi à le venger.

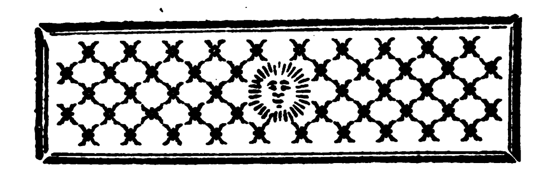
On voit par ce que nous venons de dire que le pardon des injures naiſſant de la générosité, qui eſt une vertu composée de pitié, d'orgueil & de vanité; les Sauvages qui ſont impitoyables ne peuvent pas la connoître, & doivent par conſéquent être auſſi implacables que les lâches dans leurs vengeances.

---

tionnelle qui dérive des opinions que nous avons ſur l'honneur.



CINQUIEME



CINQUIÈME DISCOURS.

DU COURAGE.

En jettant un coup d'œil ſur la variété qui ſe rencontre dans les formes, la force, les inclinations, les habitudes & l'intelligence des êtres animés, il eſt difficile de ne pas faire deux réflexions qui ſe préſentent naturellement à l'eſprit. La premiere, c'eſt que Dieu ayant donné à chaque eſpèce la portion d'induſtrie qui lui étoit néceſſaire pour vivre & multiplier, ſon intention a été qu'aucune d'elles ne s'en écartât; l'amour de ſoi-même qu'il a inſpiré aux créatures vivantes, & l'impoſſibilité de ſubſiſter d'une autre maniere, aſſurent l'exécution de cet ordre immuable, qui ſe renouvelle & ſe renouvellera ſans

cesse jusqu'à la fin des temps, parce que les organes des êtres animés, restant toujours les mêmes, la nature de leurs besoins ne peut jamais changer. La deuxiéme, c'est que les espèces vivantes ayant été divisées en deux grandes classes ; celle qui se nourrit de chair, & celle qui vit des fruits de la terre ; Dieu a dû nécessairement accorder le courage à la premiere, cette qualité étant un attribut essentiel à sa destination, qui est de toujours combattre, de vaincre ou de mourir ; tandis que la crainte a par la même raison dû être le partage de la seconde, qui n'avoit rien à gagner par la victoire, & tout à perdre si elle venoit à succomber. C'est en partant de-là que nous croyons pouvoir induire avec quelque assurance, que l'homme étant carnassier dans l'état de nature il doit nécessairement être courageux.

La nécessité de se nourrir de chair est donc le premier principe qui constitue le courage chez les animaux carnivores. Mais la satisfaction des besoins étant le seul motif qui les anime, ils évitent autant qu'ils peuvent de s'exposer à des périls inutiles ; cette précaution est une suite naturelle de l'amour de la conservation, qui en les obligeant à attaquer pour vivre

leur conseille cependant de prendre tous leurs avantages, & de ne mesurer leurs forces qu'avec des adversaires plus foibles qu'eux. Les Sauvages paroissent se conduire d'après le même principe. Leurs guerres ne sont qu'une véritable chasse, & ce n'est qu'à la derniere extrêmité qu'ils se déterminent à attaquer l'ennemi en face. L'antropophagie qui est le goût dominant de tous les hommes non civilisés augmente encore cette ressemblance, & M. Cook ne craint pas d'assurer que le courage des Zélandois tient en grande partie à l'extrême passion qu'ils ont pour la chair humaine (1): ils font le plus grand éloge de ce mêts détestable (2), & la profonde indifférence qu'ont en général les Sauvages pour les maux de leurs semblables n'est que trop propre à faire croire que le sentiment de la pitié leur est absolument étranger. On en pourra juger par le trait suivant, que je tire du Journal de M. Héarme, Gouverneur du fort du Prince de Galle, qui avoit pénétré très avant dans l'Amérique Septentrionale, & qui est

(1) 3me Voyage de Cook, *tome I*, page 209.
(2) Idem, *tome II*, page 441.

cité dans le troisiéme voyage de M. Cook.

» Le 11 Janvier 1772, dit M. Héarme, mes Sauvages chasserent, quelques-uns d'entr'eux apperçurent des traces sur la neige : les ayant suivies long-temps ils arriverent à une petite cabane où ils trouverent une jeune femme, ils l'amenerent à nos tentes, & après l'avoir interrogée ils surent qu'elle étoit de la race des Indiens de l'Ouest, surnommés *Dog-Ribbed* (côte de chien) ; qu'elle avoit été faite prisonniere par les *Aratha-Pescow*, durant l'été de 1770 ; que lorsque ses vainqueurs arriverent près de cet endroit pendant l'été de 1771, elle se sauva avec le projet de retourner dans sa patrie ; mais comme elle en étoit fort éloignée, & qu'on l'avoit amenée ici, en Pirogue, sur des rivières & des lacs d'une direction tortueuse, elle avoit oublié le chemin, & elle avoit vécu dans sa petite cabane depuis le commencement des neiges. D'après son compte des lunes qui s'étoient écoulées il paroît qu'elle avoit quitté les *Aratha-Pescow* depuis le mois de Juillet, & qu'elle n'avoit pas vu une figure humaine depuis ce temps-là. Elle avoit pourvu à sa subsistance en prenant dans des filets des lapins, des perdrix &

des écureuils ; elle ſe portoit alors fort bien; elle n'étoit pas maigre, & je ne crois pas avoir vu de plus belle Indienne dans aucune partie de l'Amérique Septentrionale; elle avoit été réduite à convertir en filets les nerfs des jambes & les pied des lapins, & la fourrure de ces quadrupédes lui avoit procuré des vêtemens très chauds pour l'hiver. Quand elle prit la fuite elle n'emporta autre choſe qu'environ cinq pouces d'un cercle de fer, dont elle vouloit faire un couteau, une pierre à aiguiſer, quelques pierres à fuſil, des ſubſtances propres à allumer du feu, telle qu'une eſpèce d'amadou, & environ un pouce & demi de la pointe d'un dard de fer, dont elle forma une alène. Elle fut à peine dans nos tentes qu'une dixaine de mes Sauvages ſe battirent à coup de poings pour ſavoir qui l'obtiendroit pour femme. Elle raconta que les *Aratha-Peſcow* s'étoient gliſſés, durant la nuit, dans les terres de ſa tribu, au moment où chacun de ſes compatriotes ſe trouvoit endormi, & qu'ils avoient maſſacré tout le monde excepté elle & trois jeunes femmes; ſon pere, ſa mere & ſon mari qui étoient dans la même tente qu'elle furent tués. Elle enveloppa ſon enfant dans un paquet d'é-

toffe, la nuit, & fans être apperçue, elle l'emporta avec elle ; mais lorfqu'elle fut arrivée à l'endroit où les *Aratha-Pefcow* avoient laiffé leurs femmes, endroit qui ne fe trouva pas éloigné, le jour commençoit à luire, & les femmes découvrirent l'enfant qu'elles lui enleverent & qu'elles mirent à mort. La relation de cet événement affreux ne produifit fur mes Sauvages d'autre impreffion que celle du rire. (1) «.

Deux caufes peuvent déterminer à faire une action courageufe : 1°. La néceffité de vaincre ou de mourir quand on n'a plus d'autre reffource : 2°. Les liqueurs fortes ou une paffion violente qui nous enivre & nous fait braver le péril.

C'eft fur-tout dans le premier de ces deux cas que fe manifefte d'une maniere éclatante le caractere de férocité, que l'Eternel moteur des chofes a imprimé aux animaux carnivores ; car tandis que la brebis foible & timide fuit ou tend le cou au boucher qui va l'égorger, l'homme le plus lâche, réduit au défefpoir, devient furieux & intrépide ; l'une fe fou-

(1) 3me Voyage du Capitaine Cook, *tome I*, p. 33 & 34.

met ſans réſiſtance à la néceſſité; l'autre avant de périr veut ſe baigner dans le ſang de ſon ennemi; la mort a pour lui des charmes, ſi en la recevant il peut la donner.

Nous parlerons plus bas du ſecond motif du courage : pour le moment il eſt temps de le définir, & nous croyons ne pas nous écarter de la vérité en diſant que c'eſt la confiance qu'on a en ſes forces, joint au mépris qu'on fait de celles des autres. Si en effet on conſidere que la lâcheté naît de la crainte du danger que produit le ſentiment de ſa foibleſſe, il ſera aiſé de concevoir que le courage doit être la ſuite du mépris des dangers produit par le ſentiment de ſes forces.

Mais puiſque le courage prend ſa ſource dans l'opinion où nous ſommes de la foibleſſe ou de l'abſence du péril, tout homme qui parviendra à un pareil réſultat ſera néceſſairement courageux, & il n'eſt plus queſtion que d'examiner d'où peut naître cette diſpoſition d'eſprit.

On ne peut pas douter, qu'en vertu de l'amour de ſa conſervation chaque individu ne ſe préfere à tout autre. Ce principe univerſel régne avec un empire abſolu ſur les êtres animés; il commence

avec leur vie, & ne finit qu'avec elle. Quoique parmi les peuples policés on cherche à le cacher avec des ſoins infinis, de crainte d'exciter la haine & l'animadverſion, il n'en conſerve pas moins toute ſa force dans l'intérieur des ames, & ſe déploye auſſitôt que les motifs qu'on avoit de le réprimer ceſſent de ſe faire ſentir. Les Sauvages en ſont une preuve évidente : comme ils vivent libres & indépendans, & qu'ils n'ont point par conſéquent les mêmes raiſons que nous de diſſimuler, ils ſont les plus vains & les plus orgueilleux des hommes. Tous les voiageurs ſont d'accord ſur ce point, & il eſt impoſſible d'attribuer l'excès de leur orgueil à une autre cauſe qu'à un amour-propre concentré qui n'eſt retenu par aucune conſidération. Quand on réfléchit donc que l'homme s'aime uniquement, on eſt obligé de convenir que s'il n'avoit jamais éprouvé aucune réſiſtance à ſes volontés, il ſe ſeroit cru tout poſſible, & auroit penſé que l'univers entier n'avoit été créé que pour lui. Mais les difficultés ſans nombre que lui oppoſe ce même ſentiment, qui eſt également gravé dans le cœur de ſes ſemblables, auſſi-bien que dans le ſien, ont fait naître chez lui la prudence, la crainte,
&

& tant d'autres motifs qui arrêtent à chaque instant le penchant qu'il auroit à tout sacrifier à l'accomplissement de ce qu'il souhaite. Quoique la raison soit une digue qu'il oppose quelquefois avec succès à son égoïsme, elle est trop fragile pour ne pas être souvent renversée; l'amour de lui-même reprend alors le dessus & finit par être seul écouté.

C'est la position où se trouve un homme ivre : ses facultés étant dans une effervescence extrême, il sent son existence dans toute sa plénitude & ne connoît plus d'obstacles. En perdant le pouvoir de se comparer aux autres, ses desirs étant immenses, il reste toujours lui-même & s'arroge un droit exclusif sur tout ce qu'il imagine propre à contribuer à son bonheur. Il devient, suivant la pente de son caractere, mari de toutes les femmes, maître de tous les trésors, ou roi du monde; rien ne pouvant, dans son opinion, résister à sa puissance, il a entiérement perdu la mesure de celle des autres; il ne connoît plus en un mot de dangers, parce que se sentant seul fort, & se préférant à tout, il ne peut supposer que foiblesse & soumission dans tout ce qui n'est pas lui.

Quels que soient les effets prodigieux de

l'ivresse sur les hommes, ceux que produisent les passions ne sont pas moins étonnans & durent plus long-temps.

Aussi-tôt qu'un besoin physique a fait naître le desir, il se transforme bientôt en passion si on tarde à le satisfaire ou qu'on éprouve quelques contradictions; car les passions n'étant que des desirs continués, elles acquièrent d'autant plus de violence que l'imagination, en exagérant les charmes de la chose qu'on brûle de posséder, la rend toujours présente à l'esprit, & ne la peint jamais que des plus belles couleurs. L'homme passionné n'envisage donc le bonheur que dans l'avenir; le temps s'écoule pour lui avec une effroyable lenteur; il voudroit retrancher de son existence tout l'intervalle qui le sépare de la possession de ce qu'il souhaite; &, à ce prix, il consentiroit à ne vivre qu'un instant. Il n'y a que la jouissance qui ait droit de le détromper de ses illusions mensongeres, & de l'obliger à former de nouveaux souhaits. C'est ainsi qu'il compte pour rien les soucis, les inquiétudes, les dangers, la perte même de la vie; & comment estimeroit-il cette derniere, si pour la conserver, il étoit obligé de renoncer à la seule chose qu'il croit pou-

voir la lui rendre agréable? Desirer de vivre, c'est desirer d'être heureux; au-delà de ce terme il n'y a plus pour lui que le désespoir & la mort.

Si, d'après cela, nous prenons en considération les erreurs grossières dans lesquelles un homme passionné doit tomber, les fausses combinaisons qui sont la suite presque inévitable du trouble de ses sens, l'aveuglement continuel où il est, aveuglement qui ne lui permet jamais d'examiner une affaire que sous les rapports qui lui sont favorables, il ne sera pas difficile de se convaincre que son ivresse est aussi complète & plus durable que celle qui est produite par l'usage des liqueurs fortes. Ne voyant dans la nature entiere que deux choses, lui & ce qu'il desire; l'espérance de réussir fait évanouir toutes les difficultés; & sa préocupation ne lui montre, au milieu des plus grands périls, que l'objet qu'il brûle d'acquérir. De-là, aucun danger ne l'effraye : comme l'homme ivre, il présume trop de ses forces pour craindre celles des autres; & jouissant d'avance de ce qu'il espère, chaque pas qu'il fait, chaque obstacle qu'il surmonte, sont autant d'échelons qui le rapprochent de la félicité. Tel qu'un fanal pendant une nuit obs-

cure, rassure les plus timides navigateurs; & les fait passer sans crainte entre les écueils & les rochers; tel le bonheur qu'on croit appercevoir au loin, luit au milieu des ténèbres de l'avenir à l'œil de l'homme passionné; il le fixe sans cesse, le poursuit avec ardeur, l'atteint ou périt.

Nul peuple ne porta à un plus haut degré l'héroïsme du courage que les Scandinaves. On en lira peut-être ici avec quelque intérêt un exemple, que nous tirons de l'excellente histoire du Danemarck de M. Mallet.

» *Larald*, à la dent bleue, Roi de Danemarck, qui vivoit dans le milieu du Xme siècle, avoit fondé sur la côte de la Poméranie, qui lui étoit soumise, une ville nommée Julin ou Jomsbourg; il y avoit envoyé une colonie de jeunes Danois, & il en avoit donné le gouvernement à un guerrier célèbre, nommé *Palnatoko*. Ce nouveau Licurgue avoit fait de sa ville une seconde Lacédemone, & tout y étoit uniquement dirigé vers le but de former des soldats. Il avoit défendu, dit l'Auteur de l'histoire de cette Colonie (1), d'y pro-

(1) Jamswikinga, ap. Barthol. de cau sis Cont. mort. liv. 1, cap. 5.

noncer ſeulement le nom de la peur, même dans les dangers les plus imminens. Jamais un citoyen de Julin ne devoit céder au nombre, quelque grand qu'il fût; mais ſe battre intrépidement ſans prendre la fuite, même devant une multitude très ſupérieure. La vue d'une mort préſente & inévitable n'eût pas même été une excuſe pour lui, s'il avoit formé quelques plaintes ou laiſſé entrevoir la plus légère appréhenſion. Il paroît que ce Légiſlateur réuſſit en effet à détruire, chez le plus grand nombre de ſes élèves, juſqu'au dernier reſte de ce ſentiment ſi profond & ſi univerſel, qui nous fait abhorrer notre deſtruction. Rien ne le prouve mieux qu'un trait de leur hiſtoire, qui mérite d'avoir place ici par ſa ſingularité. «

» Quelques-uns d'entr'eux ayant fait une irruption dans les Etats d'un puiſſant Seigneur Norvégien nommé *Haquin*, furent vaincus malgré toute l'opiniâtreté de leur réſiſtance; & les plus diſtingués ayant été faits priſonniers, les vainqueurs les condamnerent à la mort, conformément à l'uſage de ces temps. «

»Cette nouvelle, loin de les affliger, fut pour eux un ſujet de joie. Le premier qui fut mené au ſupplice ſe contenta de dire,

ſans changer de viſage & ſans donner le moindre ſigne d'effroi : *pourquoi ne m'arriveroit-il pas la même choſe qu'à mon pere ? Il eſt mort & je mourrai.* «

» Un guerrier nommé *Thorchill*, qui devoit trancher la tête au ſecond, lui ayant demandé ce qu'il penſoit à la vue de la mort, il répondit : » *qu'il ſe ſouvenoit trop bien des loix de Julin pour prononcer quelques paroles qui marquaſſent de la crainte* «.

» Le troiſiéme répliqua à la même queſtion, *qu'il ſe réjouiſſoit de mourir avec ſa gloire, & qu'il préféroit cette mort à une vie infâme comme celle de Thorchill.* «

Le quatriéme fit une réponſe plus longue & plus ſinguliere. *Je ſouffre la mort de bon cœur*, dit-il, *& cette heure m'eſt fort agréable. Je te prie ſeulement*, ajoute-t-il en s'adreſſant à Thorchill, *de me trancher la tête le plus promptement qu'il ſera poſſible ; car c'eſt une queſtion que nous avons ſouvent agitée à Julin, que de ſavoir ſi l'on conſerve quelque ſentiment après avoir été décapité ; c'eſt pourquoi je vais prendre ce couteau dans ma main ; ſi après avoir eu la tête tranchée je le porte contre toi, ce ſera une marque que je n'ai pas entiérement perdu le ſentiment ; ſi je le laiſſe tomber, ce ſera une preuve du contraire. Ainſi hâte-toi determiner ce differend !* «

Le cinquiéme montra la même tranquillité & mourut en raillant ses ennemis. Le sixiéme recommanda à *Thorchill* de le frapper au visage : » *je me tiendrai immobile*, ajouta-t-il, *& tu observeras si je donne quelques signes de frayeur, ou si je ferme seulement les yeux ; car nous sommes accoutumés à ne pas remuer, même quand on nous donne le coup de mort, & nous nous sommes exercés souvent à cela les uns les autres.* Il mourut en tenant sa promesse, en présence de tous les spectateurs. Le septiéme étoit, dit l'histoire, un jeune homme à la fleur de l'âge & d'une grande beauté. *Thorchill* lui ayant demandé ce qu'il pensoit de la mort ; *je la reçois volontiers*, dit-il, *puisque j'ai rempli le plus grand devoir de la vie, & que j'ai vu mourir tous ceux à qui je ne peux survivre* (1) «.

Il est évident que le courage de ces sept guerriers étoit uniquement fondé sur l'espérance que leurs noms deviendroient immortels. La gloire étoit leur but, la mort le chemin qui y menoit ; loin de la craindre ils devoient donc la rechercher.

---

(1) Histoire du Danemarck, par M. Mallet, *tome I*, page 184 & *suiv*.

La religion d'Odin favorisoit merveilleusement cette façon de penser, qui étoit générale parmi les peuples du Nord. Elle ne promettoit le Ciel qu'à ceux qui périssoient d'une maniere violente; les autres alloient habiter une espèce d'enfer où ils restoient jusqu'à la fin des temps.

L'espérance d'un bonheur sans fin, la crainte du mépris étoit bien plus qu'il ne falloit pour exalter au plus haut degré ces ames fieres & indépendantes. Aussi les suicides étoient-ils très fréquens; c'étoit la seule ressource qui restoit à ceux qui vouloient sortir glorieusement de la vie, & qui n'avoient pas pu trouver la mort dans les combats. » Il y a sur une montagne d'Islande, dit à ce sujet l'Auteur Islandois d'un ancien roman, un rocher si élevé que tout animal qui en tombe ne peut manquer de perdre la vie. C'est là qu'on se rend, quand on est affligé ou malheureux. Tous nos ancêtres même sans attendre les maladies partoient de là pour aller chez Odin; c'est pourquoi il est inutile de s'abandonner aux gémissemens & aux plaintes, ou même de faire de la dépense pour ses parens, puisque nous pouvons suivre l'exemple de nos ancêtres qui ont tous

pris la route de ce rocher (1) «. Tout homme ivre ou passionné est donc courageux; mais le courage du premier ne dure, comme chez les Malais, qu'aussi long-temps que l'action de l'opium (2), tandis que celui de l'homme passionné ne finit que quand il a obtenu l'objet de ses desirs.

Nous devons encore observer que le courage augmente à la vue du sang & du carnage; la férocité qui nous est naturelle se joint alors aux autres motifs qui nous animent & éteint entiérement dans nos cœurs le sentiment de la pitié.

M. de Lery donne la description d'un combat de Sauvages dont il fut le témoin, & qui vient parfaitement à l'appui de ce que j'avance ici; la scêne se passoit au Bresil.

» Un autre François & moi, dit ce voyageur, quoiqu'en danger, si nous eussions été pris ou tués, d'être mangés des *Margajas*, eûmes une fois la curiosité d'accompagner nos Sauvages, lors au nombre

---

(1) Hist. du Danemarck, *tome Ier*, p. 192.

(2) Hist. générale des Voyages de M. de la Harpe, *tome IV*, p. 272.

d'environ quatre mille, dans une escarmouche qui se fit sur le rivage de la mer, & nous vîmes ces barbares combattre de telle furie, que *gens forcenés & hors de sens ne pouvoient pis faire*. Premièrement quand les nôtres eurent apperçu l'ennemi d'environ demi quart de lieue, ils se prirent à hurler de telle façon que quand il eût tonné du Ciel nous ne l'eussions pas entendu. A mesure qu'ils approchoient, redoublant leurs cris, sonnant de leurs cornets, étendant les bras, se menaçant & montrant les uns aux autres les os des prisonniers qu'ils avoient mangés, & jusqu'aux dents enfilées, dont plusieurs avoient plus de deux brasses pendues à leur cou; c'étoit une horreur de voir leur contenance; mais ce fut bien pis lorsqu'ils vinrent à s'approcher; car étant à deux ou trois cens pas les uns des autres ils se saluerent d'abord à grands coups de flèches, & dès la premiere décharge vous en eussiez vu l'air tout chargé. Ceux qui en étoient atteints les arrachoient de leurs corps avec un merveilleux courage, les rompoient, les mordoient à belles dents, & ne laissoient pas de faire tête malgré leurs blessures; surquoi il faut observer que ces Américains sont si acharnés dans leurs

guerres, qu'auffi long-temps qu'ils peuvent remuer bras & jambes ils ne ceffent point de combattre fans reculer ni tourner le dos ; quand ils furent mêlés, ce fut à faire jouer des deux mains les maffues de bois & à fe charger fi furieufement que celui qui rencontroit la tête de fon ennemi, non feulement le renverfoit par terre, mais l'affommoit comme nos bouchers font les bœufs (1) «.

S'il faut en croire M. Anderfon, la maniere dont les Sauvages de la Nouvelle-Zélande fe font la guerre eft abfolument conforme à ce qu'on vient de lire.

» Avant de commencer l'action ils entonnent une chanfon guerriere, & ils obfervent la mefure la plus exacte ; leur colère arrive bientôt au dernier degré de la fureur & de la frenéfie ; ils font des contorfions horribles de l'œil, de la bouche & de la langue, afin d'infpirer de la terreur à leurs ennemis; on les prendroit pour des Démons plutôt que pour des hommes ; & cet affreux fpectacle glaceroit presque d'effroi d'intrépides guerriers qui n'y feroient pas accoutumés. Ils ont une autre habitude

(1) Hift. générale des Voyages de M. de la Harpe, *tome XIII*, p. 369 & 370.

plus horrible & plus déshonnorante pour la nature humaine; ils coupent en morceaux un ennemi vaincu lors même qu'il n'est pas encore mort, & après l'avoir rôti ils le mangent, non avec répugnance, mais avec une satisfaction extrême (1) «.

Le courage prend des nuances différentes dans les quatre âges de la vie. L'Enfant est hardi, il s'expose d'abord faute de connoître le danger & d'avoir assez comparé ses forces avec les difficultés. Mais à la plus légère résistance il devient timide & passe rapidement de l'excès de la confiance à l'excès du découragement. Après avoir éprouvé dans une occasion sa foiblesse, il croit qu'elle doit être la même dans toutes les autres, & il reste long-temps sans oser se livrer à de nouvelles tentatives.

L'adolescence jette dans l'extrêmité opposée. Un jeune homme rempli des passions les plus ardentes s'exagere l'étendue de ses forces & de ses moyens; son imagination exaltée va toujours au-delà du vrai & lui montre des succès par-tout où elle place l'objet de ses vœux. C'est l'âge

(1) 3me Voyage de Cook, *tome I*, p. 249 & 250.

de l'entousiasme, c'est le moment où l'on est propre aux plus grands sacrifices; la prévoyance est alors si foible, l'ivresse si complète qu'il n'est pas étonnant qu'on croye pouvoir exécuter tous les projets qu'on a osé former.

Parvenu à l'âge viril, l'enthousiasme diminue; l'expérience a appris aux hommes à se méfier d'eux-mêmes, & la prudence qui n'est autre chose qu'une crainte déguisée, vient se glisser insensiblement dans leurs ames. Les desirs ne sont plus aussi vifs; on a déjà éprouvé que la jouissance faisoit évanouir le bonheur, & que la possession de ce qu'on avoit le plus souhaité ne suffisoit pas pour fixer, d'une maniere durable, cet état charmant qui excite l'ambition de tous les mortels. On est moins disposé à faire de grands sacrifices, parce qu'on a moins d'espérance de les réaliser; le doute détruit la sécurité, & on finit par s'attacher davantage à la vie à mesure qu'on se détrompe des illusions qu'on croyoit pouvoir l'embellir. A cette époque le courage commence à décliner; mais comme il est encore soutenu par l'ambition, l'amour de la gloire, &c. qui n'expirent qu'un peu plus tard, sa chûte est inperceptible & elle ne devient

bien marquée qu'à l'instant où l'on entre dans la vieillesse.

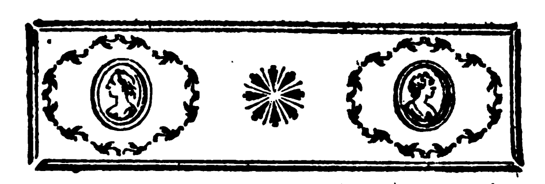
C'est alors que totalement abandonnés de nos passions, de ces agens puissans, de ces vents secourables qui nous faisoient voguer sur l'océan de la vie, nous nous trouvons arrêtés par une puissance à laquelle tout est obligé de céder. Sans desirs, sans forces, notre foiblesse s'accroît journellement & devient extrême; le passé n'est plus rien, l'avenir nous fait trembler; près du tombeau l'existence nous est encore chere, parce que c'est la seule chose qui nous reste; mais le courage, après avoir subi toutes ces vicissitudes, s'enfuit pour ne plus reparoître qu'avec des générations nouvelles & vigoureuses, qui éprouveront à leur tour la même destinée.

On conçoit, par ce que nous venons de dire, que la différence qui se rencontre entre l'homme courageux & le lâche, consiste en ce que l'un ne voit que les moyens de réussir, & l'autre les difficultés. Le premier ne craint pas tout ce qui est à craindre, l'autre craint trop; l'homme courageux, enivré par ses passions, est rempli de sa propre excellence & dédaigne les obstacles qui deviennent

un nouvel aiguillon pour ſes deſirs ; le lâche eſt froid & tranquille, calcule juſte & ſe paſſe de ce qu'il ne peut acquérir qu'au milieu des périls & aux dépens de ſa vie, la ſeule choſe qu'il eſtime. Il faut un motif aux actions humaines : l'homme paſſionné en a mille, le lâche n'en connoît qu'un, qui eſt ſa propre défenſe quand il n'a plus d'autres reſſources ; ce motif unique produit alors en lui le déſeſpoir, qui eſt encore plus redoutable que le courage.



SIXIÈME



SIXIÈME DISCOURS.

De différentes passions qui dérivent de la puissance que les hommes ont de se comparer.

La vie n'eût été qu'un préfent inutile que Dieu auroit fait aux hommes, s'il ne leur avoit en même temps infpiré le defir de la conferver. Sans ce defir tous les êtres animés euffent péri infailliblement, & la terre dépouillée d'habitans n'auroit plus été qu'une vafte folitude. L'amour de foi-même fut donc le puiffant moyen dont l'Eternel moteur des chofes fe fervit pour obliger les créatures vivan-

tes à pourvoir à leur conſervation, & ce penchant irréſiſtible commença à agir ſur elles depuis le moment de leur naiſſance juſqu'à celui de leur fin.

Parmi les différens ſoins qu'il impoſe, celui de connoître les gens avec leſquels on a des relations n'eſt pas le moins important. Inégaux en force comme en induſtrie, le bonheur des mortels dépendit toujours de la juſte idée qu'ils purent ſe former de celles des autres. Juger n'étant que comparer, ils furent contraints dès l'origne des ſociétés à ſe meſurer continuellement avec leurs ſemblables, & cette obligation fut pour eux d'une néceſſité ſi abſolue qu'il fallut ou s'y ſoumettre ou renoncer à la vie.

Si nous examinons actuellement le pouvoir que les hommes ont de ſe comparer, nous trouverons qu'il ſe réduit à trois réſultats poſſibles : égalité, ſupériorité, infériorité; d'où découlent les paſſions & modifications ſuivantes.

L'égalité d'avantages produit la modeſtie & l'émulation; la ſupériorité la vanité, l'amour de la gloire, l'orgueil, la fierté, l'indignation & la fureur; l'infériorité, l'envie, la baſſeſſe, & la haine. Nous trai-

ferons ces trois degrés de comparaison dans des paragraphes séparés.

§ I.

ÉGALITÉ D'AVANTAGES.

LA modestie est la justice impartiale qu'on rend à son mérite & à celui des autres. Ce n'est pas un sentiment pur, il est composé de vanité & d'humilité. Quand un homme compare les perfections qu'il a reçues de la nature avec celles qui manquent à son voisin, il est vain : quand au contraire il sent les avantages de celui-ci, à d'autres égards il est humble ; l'équilibre qui naît de ces deux sentimens contradictoires forme proprement la modestie. Mais comme notre ame ne peut pas rester long-temps dans le doute, cette incertitude se change bientôt en vanité ou en humilité.

Il est encore une autre sorte de modestie qu'on affecte dans le monde, qui n'est qu'une véritable hypocrisie. On s'en sert pour cacher ses prétentions & plaire davantage en n'offensant l'amour-propre de personne. L'émulation est le desir de surpasser ses égaux. Elle dérive de la modes-

tie, & ſe développe ſeulement quand l'eſpérance de réuſſir s'unit à la vanité.

§ 2.

SUPÉRIORITÉ D'AVANTAGES.

On peut définir la vanité en diſant que c'eſt le deſir d'obtenir des diſtinctions. Elle ne prend naiſſance que quand la ſociété a déjà fait quelques progrès. Il faut des rivaux & des admirateurs pour devenir vain; c'eſt une extenſion de l'amour de ſoi-même qui fait ſouhaiter d'obtenir des autres la préférence qu'on ſe donne ſur eux.

Quoiqu'on ne retrouve point cette paſſion chez les habitans de la Terre de Feu, ni chez les ſauvages dont l'exiſtence eſt encore trop miſérable pour que leur intelligence ſe ſoit étendue au-delà des beſoins de premiere néceſſité; elle eſt déjà très connue de la plupart des autres peuples de l'Amérique qui, habitant des contrées plus fortunées, ſe ſont rapprochés & ont perfectionné leur civiliſation. C'eſt par vanité que les Inſulaires de la mer du ſud, les Sauvages de la Virginie, de la Nouvelle-France, &c. ſe font tatouer; c'eſt à

la même caufe qu'on doit attribuer l'ufage où ils font de fe peindre le vifage de différentes couleurs, de fe graiffer les cheveux & de les faupoudrer de duvet de cygne ou d'autres oifeaux; de porter des anneaux au nez & aux oreilles; mais c'eft fur-tout à l'occafion de leurs danfes qu'ils s'abandonnent fans réferve à cette paffion. Ils racontent alors leurs exploits & reçoivent les applaudiffemens de toute la bourgade. Il eft vrai que fi dans ce récit ils altèrent la vérité, il eft permis aux autres de les en punir; & pour cela faire on leur noircit le vifage en leur difant: *c'eft pour cacher ta honte; la premiere fois que tu verras l'ennemi, ta paleur fera difparoître cette peinture* (1). » Rien ne coûte à la vanité quand il eft queftion de parvenir à fes fins; elle prend toutes les formes poffibles, & va fouvent jufqu'à fe facrifier à elle-même. Il n'eft point de baffeffes auxquelles un ambitieux, qui eft toujours un homme vain, ne fe livre pendant la moitié de fa vie afin d'acquérir le droit de fe faire adorer pendant l'autre. Caligula, pour plaire à Tibere, qu'il avoit accompagné

(1) Hiftoire générale des Voyages de M. de la Harpe. *tome XIV*, p. 525 & 526.

dans sa retraite, porta à un tel excès la lâcheté, que loin de verser une larme sur la condamnation de sa mere & l'exil de ses freres, il l'approuva, & s'incorpora, pour ainsi dire, en entier dans l'ame du tyran, en feignant d'adopter tous ses goûts & tous ses caprices. Ce vil abandon de lui-même donna lieu au mot célébre de l'Orateur Passiennus : *qu'il ne s'étoit jamais trouvé de meilleur esclave ni de pire maître* (1).

L'amour de la gloire n'est qu'une vanité exaltée qui porte à faire des actions d'éclat, en faveur desquelles on espere obtenir l'approbation d'un plus grand nombre. C'est à cette passion qu'on doit la plupart des Héros & des Grands hommes en tous genres qui ont illustré les différentes nations de la terre. Platon, Décius, Marc-Aurèle, Henri IV, Turenne, Newton, Montesquieu, Voltaire, J. J. Rousseau en étoient vivement animés. Ces génies immortels n'ont point borné leur ambition aux seuls suffrages de leurs contemporains, ils ont cherché à mériter ceux de la postérité. Et sans cette chimère sé-

(1) Annales de Tacite, traduction de d'Ablancourt, *tome I*, p. 371.

duifante, fans cet ardent defir de vivre éternellement dans la mémoire des hommes, qui auroit l'inutile courage de facrifier fon bonheur préfent à un avenir qui n'exiftera jamais pour lui? Homère, Michel Cervantes, Milton font morts dans la plus affreufe misère : ignorés pendant leur vie, ils n'ont commencé à jouir de leur gloire qu'après être defcendus dans la tombe; c'eft du fond de cet afyle paifible que leurs noms fe font élancés vers l'immortalité.

De la vanité fatisfaite naît l'orgueil qui doit être regardé comme un fentiment profond & fecret de ce qu'on croit valoir. Il fe divife en deux branches : Quand il eft tranquille, il produit le mépris, & le dédain qui eft la manifeftation du mépris. Quand au contraire il eft bleffé, il fe change en fierté & devient indignation ou fureur, fi l'offenfe eft continuée.

Nous effayerons de donner ici une échelle des altérations auxquelles l'orgueil eft foumis dans les différens degrés de civilifation par où les hommes peuvent paffer.

L'orgueil étant la fuite néceffaire de la comparaifon avantageufe qu'on fait de foi aux autres, il ne peut fe trouver chez au-

cun mortel dans un aussi haut degré de pureté que chez les despotes de l'Asie. Habitués à se voir sans cesse adorés, à faire recevoir leur volonté comme la suprême loi, ils n'éprouvent jamais la plus légère contradiction. S'ils sortent de leurs palais, c'est avec un appareil qui inspire la crainte & la terreur; des esclaves qui fuyent en tremblant ou qui rampent à leurs pieds, sont les seuls représentans de l'espèce humaine qu'ils connoissent; & je laisse à penser s'ils sont faits pour leur inspirer quelqu'estime. Leur pouvoir n'a enfin de bornes que l'impossibilité physique d'exécuter ce qu'ils commandent.

Chardin rapporte un singulier exemple de l'obéissance passive de ces peuples avilis. Un Roi de Perse avoit ordonné dans un moment d'ivresse qu'on mît le feu à la ville d'Ispahan. Ses Ministres très embarrassés du parti qu'ils avoient à prendre, allerent consulter la Reine mere, qui après de mûres réflexions ne trouva d'autre expédient pour sauver la capitale & ne pas contrevenir aux ordres de son fils, que de commencer par mettre le feu à de mauvaises baraques situées dans un quartier éloigné, lesquelles ayant brûlé lentement donnerent le temps au Roi de re-

venir

venir à lui-même & d'arrêter l'incendie.

On ne peut donc trouver l'orgueil pur que chez les Souverains de l'Orient. N'ayant ni ſupérieurs ni égaux, & cette paſſion étant unie dans leur perſonne à l'ignorance la plus profonde & à la toute-puiſſance, l'illuſion doit être complète. Dans tout le reſte de l'eſpèce humaine elle ſe dégrade inſenſiblement en proportion de ſon alliage avec la vanité & la baſſeſſe (1).

Xerxès paroît avoir cru de bonne foi à ſa divinité & à ſon pouvoir ſans bornes, lorſque pour punir la mer d'avoir rompu un pont de bâteaux ſur lequel il vouloit faire paſſer ſes troupes d'Aſie en Europe, il ordonna qu'on y jettât des chaînes & qu'on lui donnât 300 coups de fouet. Cette exécution fut accompagnée des paroles ſuivantes : » O amer & mal-» heureux élément, ton maître te punit » ainſi pour l'avoir outragé ſans raiſon. » Xerxès ſaura bien, ſoit que tu le veuil-» les ou non, paſſer à travers tes flots (2).

(1) J'excepte toutefois les cas où l'orgueil eſt uni aux lumieres & à la ſenſibilité ; car alors il devient le ſecond principe de la vertu, comme on le verra ci-après.

(2) Hiſtoire ancienne de M. Rollin, *tome III*, p. 204 & 205. Hérod. *lib. VII*, cap. 23 -- 36.

Nous placerons les citoyens des républiques ariſtocratiques au ſecond rang de notre échelle. Comme les Rois, ils ont des ſujets dont la dépendance & la foibleſſe ſont très propres à faire naître l'orgueil; mais comme citoyens, ils ont des égaux qu'ils ſont obligés de ménager. Leur orgueil ne peut donc pas être auſſi pur que celui des premiers, qui n'ayant, comme nous l'avons déjà dit, ni égaux ni ſupérieurs (au moins dans leurs états) doivent ſe croire des divinités terreſtres, auxquelles tout eſt obligé de céder.

On a long-temps regardé comme une contradiction que des peuples libres, tels que les Lacédémoniens, les Anglois, les Polonois, les Suiſſes, fuſſent jaloux de la liberté des autres, & que loin de la favoriſer ils cherchaſſent au contraire à la détruire dans tous les lieux qu'ils pouvoient ſoumettre à leur obéiſſance. Mais on n'a pas aſſez réfléchi que les hommes civiliſés n'aiment l'égalité qu'auſſi longtemps qu'ils ont des ſupérieurs; que dès qu'ils ſont diſpenſés d'obéir ils veulent bientôt commander. C'eſt une ſuite naturelle de l'amour-propre qui fait que non contens de nous préférer à tout, nous voudrions encore forcer tous les êtres vi-

vans à nous accorder la même préférence. Or, en appliquant ce principe au cas dont il eſt ici queſtion, n'eſt-il pas évident que ſi les Spartiates avoient réduit en ſervitude les Ilotes, c'eſt qu'indépendamment des avantages réels qu'ils en tiroient, leur abaiſſement flattoit délicieuſement leur orgueil. Entr'eux ils ne pouvoient être que vains; au milieu de ce troupeau d'eſclaves ils étoient Rois.

Moins l'autorité eſt partagée, plus on en eſt jaloux : auſſi voit-on les Républiques ariſtocratiques, telles que Veniſe, Gênes, Berne, accorder plus difficilement le droit de bourgeoiſie, que les Républiques démocratiques. Une prérogative commune à tous ceſſe pour ainſi dire de flatter; on n'y penſe plus.

Après les maîtres de la terre dont nous venons de parler, il n'eſt ſans doute pas d'êtres plus libres que ceux qui refuſent d'en reconnoître aucun; à ce titre nous placerons les peuples Sauvages au troiſième rang de notre échelle. Car ſi d'un côté l'indépendance dont ils jouiſſent leur inſpire un caractère de fierté, qui leur fait repouſſer avec hauteur la plus légère offenſe; d'un autre côté le ſentiment de l'égalité dans laquelle ils vivent détruit ce

même orgueil & les ramène à la vanité. Leur ame ainsi partagée entre deux passions différentes s'abandonne tantôt à l'une, tantôt à l'autre, sans jamais s'arrêter, comme chez les Souverains, d'une maniere constante sur l'une des deux ; & c'est ce qui donne lieu au mêlange singulier de vanité puérile ou d'orgueil excessif qu'on rencontre tour à tour en eux.

Les citoyens des Républiques démocratiques ne peuvent occuper que la 4me place dans notre échelle graduelle de l'orgueil. Cette passion est arrêtée ici par un obstacle entiérement inconnu aux Souverains & aux Sauvages. J'entends parler de la loi. La dépendance où elle met, quelque juste qu'elle soit, réprime l'orgueil qui ne peut subsister qu'avec de nouvelles modifications, quand il est placé à côté de la crainte des punitions.

L'orgueil s'affoiblit encore davantage dans les monarchies, par le sacrifice continuel qu'on est obligé d'en faire au Souverain & à ses Ministres. Dans les républiques démocratiques le citoyen n'obéit qu'à la loi dont il est lui-même l'auteur; dans les monarchies tout pouvoir découlant du Prince, on obéit au Prince comme auteur de la Loi. Là on suit sa propre

volonté; ici on suit celle d'un autre. Ce n'est même que par l'exercice précaire d'une partie de l'autorité du Souverain qu'on peut encore, dans cette espèce de gouvernement, goûter les douceurs passageres de l'orgueil; mais cette passion cessant alors d'être fondée sur l'opinion exclusive de sa propre excellence, qui est sans cesse détruite par la subordination, l'ambitieux qui se trouve placé au milieu de la chaîne n'a plus qu'un orgueil relatif; il est à tous momens forcé de jouer un double rôle & de se diviser, pour ainsi dire, en deux personnes, dont l'une exige & reçoit souvent avec hauteur des respects que l'autre rend presque toujours avec bassesse. Comme toutefois l'honneur doit former la base des Gouvernemens monarchiques, & que ce sentiment est composé de vanité, d'amour de la gloire & d'orgueil, il a quelquefois produit des actions & des discours qui n'eussent pas été désavoués par les plus fiers républicains. *Monseigneur*, disoit M. de Montausier au Grand-Dauphin, fils de Louis XIV, en quittant ses fonctions de Gouverneur auprès de lui, *si vous êtes honnête-homme, vous m'aimerez; si vous ne l'êtes pas*

vous me hairez, & je m'en consolerai (1).

L'honneur qui est la seule chose indépendante de la volonté d'un Monarque, & qui donne à ses sujets une sorte d'énergie qui les rapproche à beaucoup d'égards des peuples libres, n'existe point dans les Gouvernemens despotiques. On ne doit pas espérer d'y rencontrer cette résistance noble & magnanime à des ordres injustes, dont le Vicomte d'Orthe & plusieurs autres ont donné l'exemple à la fatale époque de la St. Barthelemy. Il est plus aisé à un Sultan de tirer un esclave de la fange pour le placer à côté du trône, que de lui donner l'ame héroïque de ces généreux défenseurs de l'humanité. C'est pourquoi nous voyons toujours les lâches Ministres des despotes de l'Asie bas auprès du Prince, vains avec leurs égaux, orgueilleux & insolens avec les foibles. Ils s'empressent à rendre à ces derniers une partie des insultes qu'ils ont été obligés de souffrir pour acquérir le droit de leur en faire. Ayant perdu toute délicatesse ils s'efforcent à flétrir celle des autres.

(1) Lettres de Madame de Sévigné, *tome V*, page 20.

& se consolent par l'excès d'avilissement où ils les réduisent, de celui où ils sont eux-mêmes tombés. C'est en pratiquant constamment cette maxime de chaînon en chaînon, depuis le Prince jusqu'au dernier de ses sujets, qu'on est parvenu dans l'Orient à dégrader des nations entieres. Nous rapporterons, pour compléter notre échelle comparative, un exemple de l'arrogance extrême de ces favoris de la fortune; il est intéressant de montrer les différentes nuances que prend l'orgueil dans les différens Gouvernemens auxquels les peuples sont soumis. » M. de la Haye, Ambassadeur » de France à Constantinople, raconte » M. Ricaut, envoya dire un jour au » Grand Visir Kiuperli, que le Roi son » Maître avoit pris la ville d'Arras sur les » Espagnols, & gagné quelques batailles » en Flandre, pensant que ce Turc en té» moigneroit de la joie; mais il répondit » fierement à son Envoyé : *je me soucie bien* » *que le chien mange le pourceau ou que le* » *pourceau mange le chien, pourvu que les af*» *faires de mon Maître aillent bien* (1). «

Il résulte de ce que nous venons de dire,

(1) Histoire Ottomane. *tome I*, page 203.

que l'orgueil eſt une diſpoſition de l'ame conſtante & habituelle chez les Souverains; que cette paſſion ſe dégrade & ſe modifie plus ou moins par ſon alliage avec la vanité & la baſſeſſe ; & qu'arrivée enfin à ſon dernier terme dans les gouvernemens deſpotiques, elle fait contracter à ceux qui s'y livrent, tous les défauts des Rois & tous les vices des eſclaves.

Après avoir parlé des cauſes qui donnent naiſſance à l'orgueil, il convient d'examiner comment il ſe détruit & ſe change en humilité.

Une légère incommodité, une maladie, la perte d'une perſonne qui lui eſt chere, ſuffit quelquefois pour convaincre un grand Monarque de ſon néant & de ſa foibleſſe. Il ne peut pas toujours ſe diſſimuler que, tandis qu'un acte de ſa volonté fera précipiter des armées entieres dans les bras de la mort, ce même pouvoir devient nul, dès qu'il eſt ſeulement queſtion d'arrêter une douleur de dent. Quoi! il pourra détruire, mais il ne pourra ni créer ni conſerver! Les hommes ſeront ſubordonnés à ſes loix; mais la nature libre & indépendante le forcera lui-même à ſubir le joug qu'elle impoſe au dernier de ſes ſujets! Si indigné d'une pareille réſiſtance, il lève un

instant les yeux vers le Ciel, un nouvel ordre de choses vient encore confondre davantage ses idées. Des milliards de globes étincelans parsement la voûte azurée; ils nagent majestueusement dans l'immensité de l'espace en vertu des loix qui leur ont été prescrites par l'Eternel moteur des choses. La terre disparoît au milieu de ce magnifique spectacle : à peine occupe-t-elle un point dans le systême général de l'Univers. Mais si la terre est si peu de chose, qu'est-ce qu'un Empire? qu'est-ce qu'un Roi? Ici l'orgueil du Monarque est confondu, & son front altier forcé à s'humilier devant le grand, l'unique Maître de la nature & des hommes.

§ 3.

INFÉRIORITÉ D'AVANTAGES.

LA comparaison désavantageuse qu'on fait de soi aux autres, produit souvent la bassesse, qui est le mépris de soi-même. Il n'est aucun lieu au monde où ce sentiment soit mieux connu que dans les Cours de l'Asie. On y a perdu toute idée de la dignité de l'homme & de la liberté primitive, qui avoient été attachées à son être. On en ju-

gera par l'exemple qu'on va lire, & que je tire encore de Chardin.

» Le Roi de Perse, rapporte ce Voya-» geur, étoit à trois lieues de Casbin à une » grande chasse, qui devoit durer dix jours; » mais s'étant mis à boire le quatrième » jusqu'à n'en pouvoir plus, il dit à *Man-» sour-Can*, Général des Mousquetaires : *je » veux retourner à la ville, montons tout à » l'heure à cheval.* Sire, lui repondit ce Sei-» gneur : *il n'est qu'onze heures du soir. On n'at-» tend pas Votre Majesté dans la ville ; rien n'y » est préparé pour la recevoir, il ne sera pas de » votre dignité d'y entrer ainsi brusquement au » milieu de la nuit.* Le Roi indigné de cette » opposition, tire le sabre, & en lui disant : » *chien que tu es, as-tu bien l'insolence de ré-» pliquer à ton maître!* il lui déchargea un » coup, qui lui eût ouvert la tête en deux, » s'il ne l'eût paré de la main; mais le coup » étoit si rude, qu'il en eut une grande » taillade le long de la main, de laquelle » il sortit beaucoup de sang, & la moitié » du turban fut emportée. Le Général se » mit à dire : *Sire, je suis si ivre que je ne » sais ce que je dis; mais si pour cela ou pour » ce que j'ai osé répliquer à Votre Majesté, j'ai » été assez malheureux que de mériter son indi-» gnation, Elle n'a qu'à me commander de me*

» *tuer, sans salir ses mains sacrées du sang d'un* » *chien comme je suis : je me percerai moi-même* » *le cœur* (1) «.

La bassesse est si certainement le partage des esclaves, qu'on la voit toujours accompagner du plus au moins la perte de la liberté ; ses différentes périodes peuvent servir de mesure exacte aux différens degrés d'asservissement où les hommes sont tombés.

Dans les premieres années du règne de Tibère, peu de temps après la destruction de la République, on commença à demander des pensions. Ce Prince qui vouloit couper court à des sollicitations secrettes & importunes, imagina d'ordonner qu'avant de les obtenir on seroit obligé d'en justifier les motifs au Sénat, espérant que la difficulté de tromper un corps nombreux & éclairé, jointe à l'humiliation qui résulteroit de la demande publique d'une espèce de charité, écarteroit ces nouvelles sangsues de l'Etat. Il réussit en effet pour quelque temps dans son dessein. Il restoit encore aux Romains quelque souvenir de leur grandeur passée ; & ces ames,

---

[1] Voyages de Chardin, *tome X*, page 5 & 6.

autrefois si fieres, ne purent pas tout d'un coup s'abaisser jusqu'à mettre publiquement un prix d'argent aux services, qu'eux ou leurs ancêtres avoient rendus à la patrie (1). Mais Tibère étant par la suite devenu un tyran, aussi-bien que plusieurs de ses successeurs, cette foible barriere fut bientôt renversée : on voit déjà sous Caligula, un Vitellius, Gouverneur de Syrie, après avoir vaincu les Parthes, venir se jetter aux pieds de ce Prince, qui avoit la manie de passer pour Dieu, & l'adorer. Ce fut par de semblables moyens qu'il gagna & conserva, durant toute la vie de l'Empereur, sa flétrissante & périlleuse amitié. Caligula vouloit aussi qu'on le crût mari de la Lune : ayant demandé un jour à Vitellius s'il ne les avoit pas vus ensemble, le Courtisan adroit lui répondit en baissant les yeux : » *Seigneur, vous-autres Dieux, vous n'êtes visibles qu'aux Dieux. Les regards des foibles mortels ne peuvent s'élever jusqu'à vous* (2). « Si de la comparaison habituellement désavantageuse qu'on fait de soi aux autres, dérivent l'envie & la bas-

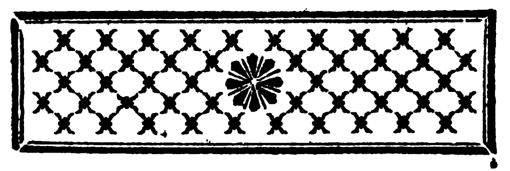
(1) Annales de Tacite, *tome I*, page 85.
[2] Histoire des Empereurs par M. Crevier. *tome III*, page 77 & 78.

ſeſſe ; la haine, doit à ſon toúr dériver de la comparaiſon humiliante que les autres témoignent faire d'eux à nous. D'où il ſuit que cette paſſion eſt bien véritablement le deſir du malheur de la perſonne qui a bleſſé notre amour-propre. Elle n'éclate nulle part auſſi vivement que dans l'ame des tyrans. Comme ils ont offenſé tous les hommes, ils redoutent la vengeance de tous : ſentant combien ils méritent d'en être haïs, ils les haiſſent à leur tour, & voudroient pouvoir anéantir l'eſpèce entiere, afin d'achever ſans crainte & ſans remords, leur déteſtable vie. De-là, naît cette ſoif ardente du ſang, dont ils ſont continuellement dévorés : auſſi long-temps qu'il reſte un être vivant, ils ſentent qu'ils ont un ennemi. C'eſt ce qui faiſoit dire à Caligula qu'il auroit voulu que le peuple Romain n'eût eu qu'une tête, afin de pouvoir l'abattre d'un ſeul coup (1).

---

(1) *Idem* page 82.





SEPTIÈME DISCOURS.

LA CURIOSITÉ ET L'ENNUI.

La curiosité doit être un sentiment bien vif, bien impétueux, puisque pour la satisfaire les peuples civilisés osent braver les plus grands périls, & souvent la mort même. Si cependant nous examinons de près quelle peut en être l'origine, nous n'en trouverons point d'autre que le desir d'être remué, de sortir de l'état de langueur & d'ennui où plonge un trop long usage des plaisirs connus; plaisirs qui par l'habitude perdent à nos yeux tous leurs charmes. La satiété est une suite nécessaire de la jouissance; elle l'avertit du danger qu'on court en se livrant à des excès. Mais cette barrière que la nature a mise sur les frontières de la douleur & du plai-

ſir n'eſt point inſurmontable; l'imagination déréglée des hommes policés la franchit aiſément.

Un bonheur conſtant n'eſt pas en effet le but qu'elle s'eſt propoſé de faire atteindre aux mortels; tout le démontre: indifférente au ſort des individus, elle ne s'intéreſſe qu'à la conſervation des eſpèces, & c'eſt pour y parvenir qu'elle a attaché le plaiſir, ce moteur puiſſant auquel toute créature vivante eſt obligée de céder, à l'uſage modéré des facultés dont elle les a douées. C'eſt par ſa voix qu'elle leur parle ſans ceſſe; & du moment où elle ſe fait entendre, nulle action, nulle démarche dont ce ſentiment ne devienne le principe.

Manger, boire, dormir, ſe reproduire, chaîne éternelle de nos vrais beſoins, vous fûtes, vous êtes & vous ſerez toujours l'objet où tendront nos vœux. Quoique la félicité que vous procurez ne ſoit que paſſagère, quoique la peine ou le dégoût ſuive quelquefois la jouiſſance; nous ne vous en aimerons pas moins. Un moment de bonheur fait tout oublier.

Tel un ruiſſeau qui durant quelque temps promène mollement ſes eaux limpides à travers

travers une prairie émaillée de fleurs, est tout à coup obligé de la quitter pour se précipiter sur des rochers escarpés, dont les pointes hérissées réduisent en écume son onde naguere si pure & si tranquille; tels les hommes continuellement balottés par des sensations opposées, sont forcés d'obéir à la voix impérieuse du plaisir, qui n'est autre chose que la satisfaction des besoins. Courant sans cesse après un bonheur durable, & ne l'appercevant jamais que dans l'avenir, l'espérance les abandonne rarement: elle les console des maux présens par la contemplation des biens futurs; & ce motif est d'autant mieux fondé que la vie n'étant qu'un changement continuel de scènes, il est indubitable que le plaisir doit constamment succéder à la douleur; car jouir & souffrir étant une suite nécessaire l'un de l'autre, nos fibres après une trop forte contraction tendent d'elles mêmes au repos, qui seul deviendroit alors un plaisir si on n'en éprouvoit point d'autre.

Personne ne connoît mieux cet état que le Sauvage. Fidèle à l'instinct qui le guide, il s'arrête où finit le besoin. L'imagination qui exagère tout, n'a pas encore assez d'empire sur son ame pour troubler par

ses prestiges trompeurs les jouissances réelles qu'il lui est permis de goûter. C'est à la raison développée, c'est aux perfections que notre entendement est susceptible d'acquérir par la civilisation, qu'il étoit réservé de nous faire connoître & l'excès des maux & l'excès des biens.

Indépendamment des plaisirs, qui chez l'homme policé sont la suite de sa sensibilité, il existe dans la nature deux autres espèces de jouissances; celles qui tiennent encore à la satisfaction d'un de nos cinq sens; & celles qui viennent des opérations de l'esprit. Les premieres sont communes à tous les êtres vivans; les secondes ne sont connues que des peuples policés. Le repos sans réflexion, est toujours le partage des unes; une inquiétude extrême suit les autres, parce que le desir d'un plaisir nouveau efface incontinent le souvenir de celui qui est passé. Les jouissances enfin de la premiere classe renaissent avec les besoins; celles de la seconde renaissent rarement pour le même objet quand une fois on les a goûtées.

La prodigieuse extension que la puissance de se modifier a acquise parmi les hommes, lorsque leur esprit a été plus cul-

tivé, & que leurs jouissances n'ont plus été bornées, comme chez le Sauvage, aux seuls plaisirs physiques, n'a pas tardé à devenir l'origine de l'ennui.

Les plaisirs simples de la nature ne suffisant plus à la fermentation continuelle où le besoin de sensation les jeta, ils trouverent les instans du bonheur trop courts, la durée du temps trop longue, quand chaque moment de l'existence n'étoit pas rempli par une modification nouvelle. Il fallut donner un autre aliment à à cette inquiétude sans bornes, dont ils étoient tourmentés, il fallut découvrir quelque chose qui remplaçât les jouissances physiques qui ne se reproduisent que par intervalle; la curiosité naquit donc, & avec elle ce qu'on appelle *amusemens*; plaisirs nouveaux qui tiennent lieu dans la société du repos qu'on ne connoît plus ou qu'on ne sait plus goûter.

Dans l'état de nature l'homme est privé de ce second principe d'activité. Entiérement occupé des besoins de premiere nécessité, il est heureux dès qu'il y a pourvu. Ayant peu de mémoire il oublie bientôt ses peines. Manquant de prévoyance il s'inquiéte peu de l'avenir. Le temps n'a point de succession pour lui; il ne

voit de sa vie entiere que le seul moment de son existence présente.

Le Pere Labat raconte à ce sujet, » qu'il acheta un jour trois perroquets d'un Caraïbe pour vingt-deux sols-marqués. C'est la seule monnoie que ces Barbares connoissent. Un louis d'or ne vaut pas pour eux deux sols marqués, parce qu'ils attachent moins de prix à la matiere qu'au nombre dans les comptes qu'on fait avec eux; on observe d'étendre les sols-marqués qu'on leur donne, & de les ranger les uns après les autres à quelque distance, sans jamais doubler les rangs, ni mettre une partie de l'un sur l'autre, comme les marchands font en Europe; cet ordre ne satisferoit pas assez leur vue & l'on ne concluroit rien. Mais lorsqu'ils voyent une longue suite de sols marqués, ils rient & se réjouissent comme des enfans. Une autre observation qui n'est pas moins nécessaire, c'est d'ôter de leur vue & d'enlever aussitôt ce qu'on achete d'eux, si l'on ne veut s'exposer à la fantaisie qui leur vient souvent de le reprendre sans vouloir rendre le prix qu'ils en ont reçu. S'ils redemandent leurs marchandises après qu'on les a serrées, on feint d'ignorer ce

qu'ils desirent « ; & ils n'y pensent plus (1).

Rien ne prouve mieux le peu de moralité de ces peuples grossiers que l'idée qu'ils se sont faite, suivant le Pere du Halde, du bonheur dont ils espèrent jouir éternellement dans le pays des ames. Cette félicité pure consiste à trouver une chasse & une pêche abondante, un printemps perpétuel, une grande abondance de vivres sans aucun travail, & tous les plaisirs des sens. Les Hurons & les Iroquois, dont parle ici le Pere du Halde, forment des nations assez considérables & vivant sous un climat tempéré : on ne doit pas être surpris de leur voir quelques notions d'une vie future, tandis qu'on n'en retrouve presqu'aucune trace chez les habitans de la terre de Feu, les Eskimeaux, les Groenlandois, les Kamchadales & les autres peuples errans de ces effroyables contrées.

Une existence agréable donne le desir de la conserver toujours ; mais une vie languissante & malheureuse empêche ce desir de naître.

---

(1) Histoire générale des Voyages de M. de la Harpe. *tome XV*, page 235 & 236.

Le Sauvage loin d'être curieux eſt indifférent & pareſſeux. L'amour de l'oiſiveté eſt un des principaux traits qui caractériſent l'homme brut dès qu'il a joui, à l'exemple des animaux, il repoſe : ſes combinaiſons, comme nous l'avons déjà dit, portant uniquement ſur ſes beſoins, auſſitôt que ceux-ci ſont ſatisfaits, il n'a plus aucun principe d'activité, il ne penſe plus. Les nations, dit M. Barrere, qui ſe trouvent dans la partie de la Guyanne, ſituée entre la rivière de Maroni & celle des Amazones, ſont extrêmement pareſſeuſes. On trouve toujours les hommes dans leurs hamacs. L'avenir ne leur cauſe jamais d'inquiétude, & il n'y a que le beſoin préſent qui les tire de leur indolence.

» Le vice favori des Hottentots, ainſi que de tous les Sauvages, eſt la pareſſe, dit d'un autre côté M. de la Harpe, d'après le voyageur Kolben ; cette paſſion domine également leur corps & leur eſprit. Le raiſonnement eſt pour eux un travail, & le travail leur paroît le plus grand des maux (1) «. En cela bien différens des peuples policés, chez leſquels

(1) Hiſtoire générale des Voyages de M. de la Harpe. *tome III*, page 420.

l'oisiveté produit l'ennui, le plus cruel de leurs ennemis.

On peut définir ce sentiment en disant que c'est l'impossibilité de s'amuser, d'éprouver ces plaisirs intellectuels & factices qu'engendre la curiosité & qui remplissent les longs momens de désœuvrement, dont les gens riches & les hommes puissans sont si souvent accablés.

C'est sur-tout dans les Cours de l'Asie, que l'ennui a établi son éternel séjour. C'est là qu'au milieu des délices d'un sérail voluptueux il règne despotiquement & sans partage : inutilement une foule d'eunuques, de femmes, de bas courtisans, d'ambitieux grands & petits, s'agitent & s'empressent autour d'un Sultan pour en obtenir les faveurs; inutilement ils cherchent, en variant la scène de ses plaisirs, à repousser la satiété qui l'assiége de toutes parts; plus ils entasseront de jouissances l'une sur l'autre, plus ils fatigueront les organes de ce Dieu mortel, plutôt i perdra sa sensibilité. Quelque puissant que soit un Roi de Perse, un Empereur Ottoman, la nature ne lui a pas donné plus de moyens d'être heureux, qu'au dernier de ses sujets. Son ame bientôt flétrie par des plaisirs qu'il n'a pas eu le temps de

desirer, dégoûtée de louanges qui deviennent insipides à force d'être prostituées, tombera dans la langueur & ne jouira plus de rien. Ce sera un grand bonheur pour ses peuples, si dépositaire du pouvoir suprême & maître absolu de leurs destinées, il ne cherche pas, à l'exemple de Tibère, à rappeller par des actions cruelles sa sensibilité, qui est éteinte pour le bien. S'il le veut, il n'a qu'un mot à dire pour être obéi de tous ceux qui l'entourent : c'est ici le pays des enchantemens. Les mêmes courtisans, qui lorsqu'il étoit bienfaisant affichoient la bonté, au premier signe de perversité qui lui échappera deviendront des tigres. Indifférens au bien comme au mal; n'ayant de caractere de volonté que ceux que leur imprime la main du despóte; ces lâches esclaves de la fortune sont toujours prêts à louer, à blâmer, à aimer, à haïr, à caresser ou à trahir, suivant les affections momentanées & variables auxquelles celui-ci est livré. Les mots de vertu & de vice n'ont dans les Cours de l'Orient aucune valeur déterminée; ils expriment seulement ce qui plaît ou déplaît au Roi.

Dans les sociétés privées de notre Europe, l'ennui ne fait pas moins sentir son influence,

influence. C'eſt là qu'on paſſe des journées entieres à recevoir ou rendre des viſites; à demander des nouvelles du temps; à s'informer de la ſanté de gens dont on ne ſe ſoucie pas; à jouer ſans intérêt; à faire des dîners inſipides; à dire des fadeurs à une femme qui ne ſent rien & qu'on n'aime pas; à courir des ſpectacles qui n'amuſent plus; à s'agiter en cent manieres différentes pour rencontrer le plaiſir, qui fuit comme une ombre légère devant celui qui le pourſuit.

Les femmes, encore plus que les hommes, ſont les victimes de ce fléau de la ſociété. L'extrême mobilité de leurs fibres, & le défaut de travail chez les riches, leur rendant l'oiſiveté inſupportable, elles dédaignent de s'occuper, & ne peuvent s'amuſer; curieuſes à l'excès, elles ne jouiſſent qu'un inſtant, parce que la plupart d'entr'elles ſont incapables de porter une attention ſuivie aux découvertes nouvelles qui les ont d'abord frappées. Ne s'arrêtant qu'aux effets, & remontant rarement aux cauſes, elles peuvent jouir & ſe dégoûter en peu d'heures de tout ce qui a été imaginé de plus ſublime pendant une longue ſuite de ſiècles. Leur imagination eſt un tableau magique, où les objets ſe peignent

& s'effacent avec une égale facilité & sans qu'il en reste, le moment d'après, la moindre trace. Une pareille disposition d'esprit est peu propre à les rendre heureuses; aussi sont-elles en général beaucoup plus ennuyées que les hommes, auxquels des devoirs d'état ou des occupations sérieuses font trouver la durée du temps moins longue. Je ne parle pas ici de ceux qui en méditant profondément sur les secrets de la nature, cherchent à soulever une partie du voile qui les couvre : nul doute que ces êtres privilégiés ne connoissent point l'ennui. L'occupation en est le vrai remède; si elle ne procure pas toujours du plaisir, elle fait au moins éviter une peine.

Il existe une maladie terrible qui doit son origine à l'ennui, & que les Anglois ont appellée *splen*. Ceux qui en sont attaqués finissent presque tous par se détruire. Il est remarquable que deux causes absolument contraires peuvent conduire au même but. L'impuissance d'éprouver des sensations, ou une sensation trop forte.

Dans le premier cas un épais nuage obscurcit le flambeau du bonheur, & ne laisse plus appercevoir dans l'Univers qu'une vaste solitude. Privé, pour avoir

trop joui, des ſenſations qui font aimer la vie, les hommes paroiſſent tous méchans ou indifférens; les femmes fauſſes & perfides; de grandes richeſſes accumulées ſur une tête, une injuſtice faite aux indigens; l'ambition, une ſottiſe; la gloire, une folie. Tous les liens qui attachoient à l'exiſtence ſont relachés; le bandeau charmant des illuſions que nous portons preſque tous juſqu'au tombeau, & ſur lequel ſont écrits en gros caracteres les mots : reconnoiſſance éternelle, amour ſans fin, attachement déſintéreſſé, tendreſſe filiale, &c. eſt déchiré pour jamais.

Celui qui ſe trouve dans cette funeſte poſition voit l'avenir du même œil que le moment préſent; dégoûté de tout, n'eſpérant plus rien, il deſire le repos, & le trouve avec un piſtolet ou du poiſon.

Dans le ſecond cas, un malheur inattendu, des pertes irréparables exaltent ſi prodigieuſement notre imagination que nous perdons pour toujours l'eſpérance d'un meilleur ſort. Loin de quitter la vie par indifférence pour elle, c'eſt au contraire l'extrême attachement que nous avions pour les plaiſirs qu'elle nous procuroit & qui nous ont été ravis, qui nous la rend inſupportable. Les ſouvenirs de-

viennent un ſupplice; le paſſé nous empêche de jouir du préſent & de prévoir un avenir plus heureux; l'excès de nos maux, la confuſion de nos idées, troublent tellement notre raiſon que l'exiſtence devient un tourment & la mort un bonheur.

Il eſt facile actuellement de comprendre comment il arrive que les Sauvages n'étant pas curieux ne s'amuſent point, & que ne s'amuſant point ils ne connoiſſent pas l'ennui. Quoique tous les voyageurs nous les repréſentent comme des hommes penſifs & mélancoliques, il ne faut pas s'y tromper. Ces dehors triſtes n'annoncent pas l'ennui, mais une diſette totale d'idées. Le Pere du Tertre eſt obligé d'en convenir en aſſurant qu'à l'exception de la jalouſie pour leurs femmes, de l'amour de la vengeance, de la gourmandiſe & de leur goût pour les liqueurs fortes, les Caraïbes n'ont aucune autre paſſion & ſont dans une apathie continuelle. Ce qu'il dit de ces peuples peut s'appliquer également aux Hottentots, aux Grëonlandois, aux Samoyedes & aux Sauvages de tous les pays.

Une ſeconde obſervation non moins importante, c'eſt que la paſſion pour l'eau-de-vie eſt générale chez tous les Sauva-

ges. Ils ne favent arriver à la félicité qu'en perdant la raifon.

Rien ne prouve mieux la vérité de ce que nous avons avancé plus haut fur la différence effentielle qui fe rencontre entre les plaifirs phyfiques & les plaifirs intellectuels & factices qu'on appelle amufemens. La raifon eft une faculté parfaitement inutile quand il eft queftion de jouir des premiers, & voilà pourquoi ils font communs à tous les mortels. L'ivreffe en eft un exemple frappant; en accélérant le mouvement du fang elle porte dans toutes les parties du corps une douce chaleur, un excès de vie qui ranime nos organes & leur donne une activité extraordinaire. Tous les defirs, toutes les paffions fe réveillent à la fois & viennent fe confondre enfemble dans ces momens enchanteurs. On fent trop vivement pour penfer encore; l'ame qui n'a plus que des demies conceptions ne diftingue rien; elle nage dans une mer de délices. On danfe, on faute, on chante, on rit fans fujet; les malheurs s'effacent pour un temps de la mémoire, & le bonheur femble devoir durer toujours (1).

(1) Je parle ici de l'ivreffe complète & non de cette demie ivreffe qui produit le courage.

Si on réfléchit au charme inexprimable qu'un pareil état doit avoir pour des hommes auxquels les jouiſſances preſque continuelles qu'éprouvent les peuples policés & qu'ils payent ſi cher, ſont abſolument inconnues, on ne ſera pas ſurpris de les voir le rechercher avec un auſſi vif empreſſement. Il n'y a en effet rien qu'un Sauvage ne donne pour une bouteille d'eau-de-vie ; & ceux qui ſont obligés de s'en paſſer tâchent d'y ſuppléer par des boiſſons enivrantes qu'ils compoſent, tantôt, comme les Américains, avec du maïs ou de la racine de manioc qu'ils laiſſent fermenter dans l'eau, après en avoir maché une certaine quantité pour ſervir de levain (1); tantôt, comme les Tartares, avec du lait aigri de jument; tantôt comme les Indiens, les Turcs & les Perſans, avec de l'opium; tantôt comme les Kamchadales, avec une eſpèce de champignon narcotique, qu'ils appellent mucho-more ou tue-mouche. Tous ces peuples ne boivent pas comme les Européens par ſenſualité, mais uniquement pour s'enivrer, pour ranimer, par un moyen factice, leurs eſprits ani-

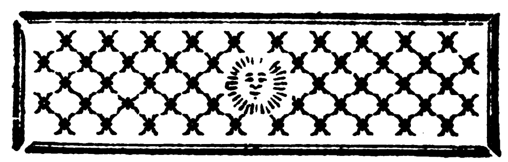
(1) Stadius, ap. de Bry, III.

maux, qui sans ce secours resteroient dans un état de stupeur & d'engourdissement perpétuel. La populace en Europe, dont l'intelligence n'est pas fort supérieure à celle des Sauvages, & dont la misère est peut-être plus grande, partage avec eux ce goût pour les liqueurs fortes, tant le besoin d'être remué ou d'oublier ses peines est universel chez les hommes.

Pour terminer enfin ce discours nous dirons que la civilisation a amené le partage des terres; la supériorité d'industrie, l'inégalité des fortunes; les richesses, le désœuvrement; le désœuvrement, l'ennui; & l'ennui la curiosité qui est devenue parmi les peuples policés, un second & puissant principe d'activité auquel ils doivent la plus grande partie des découvertes qu'ils ont faites dans tous les genres. Les Sauvages n'ayant au contraire aucune propriété, ne devant leur subsistance qu'à des travaux journaliers & toujours renaissans; le cercle de leurs idées est circonscrit par celui de leurs besoins, & ne s'étend jamais au-delà. Contens du repos qu'ils goûtent après avoir joui des plaisirs physiques, l'ennui ni la curiosité ne viennent point troubler leurs jours paisibles. S'ils sont privés du second principe d'acti-

vité qu'engendre la curiosité, ils ne sont pas non plus exposés aux inconvéniens qui en résultent. Ils naissent & meurent dans une sphère plus étroite, mais non moins heureuse peut-être que celle des peuples qui jouent un plus grand rôle qu'eux sur la surface de la terre.





HUITIÈME DISCOURS.

DE L'AMITIÉ.

Le besoin de s'amuser est dans l'enfance le premier lien de la sociabilité; dans le printemps de la vie comme dans l'âge mûr, l'ennui est chez les peuples civilisés le plus terrible fléau dont l'espèce humaine soit affligée.

Les ris, les jeux sont donc les motifs qui engagent les enfans à se rechercher; & la conformité des goûts, des caractères, des passions, la raison de préférence qu'ils se donnent entr'eux. Dans cet âge heureux on ne connoît pas encore les peines; le plaisir seul est l'ame de ces affections passagères qui n'acquierent de solidité que quand le cœur & l'esprit sont plus développés.

A l'âge de quinze ans commence un

autre ordre de choſes. La puberté en faiſant éclore un ſens nouveau porte dans tous nos organes une inquiétude, une fermentation extraordinaire; long-temps livré, ſi l'on n'eſt pas corrompu, aux ſentimens les plus oppoſés on eſt ſucceſſivement gai & triſte; on rit & on pleure ſans ſavoir pourquoi; un coloris charmant eſt répandu ſur la nature entiere, tout y eſt raviſſant, tout porte le trouble & l'ivreſſe dans nos ſens. Nayant jamais été trompés, ne voyant les choſes que ce qu'elles paroiſſent être, une douce confiance eſt la ſuite de cette ſéduiſante erreur, & nous rend mille fois plus néceſſaire la ſociété d'un ami dans le ſein duquel nous puiſſions épancher notre cœur. Toujours enſemble, toujours parlant de ſoi, éprouvant l'un & l'autre les mêmes beſoins, deſirant les mêmes plaiſirs, il eſt difficile de connoître l'ennui; & quand l'amour vient enfin joindre ſes illuſions à tant de raiſons de ſe rechercher on devient inſéparable.

Chacun étant le confident de l'autre, les jouiſſances ſe multiplient en ſe les racontant, & on prolonge ainſi pendant des journées entieres ces rapides momens de bonheur qui détruiroient bientôt notre machine ſi leur durée étoit réelle. C'eſt l'âge d'or des hommes, mais il dure peu: à

vingt-cinq ou trente ans la paſſion des femmes commence à s'amortir ; l'uſage ou l'abus des plaiſirs les rendant moins vifs, permet d'examiner de ſang froid les perſonnes auxquelles on s'eſt attaché ; on leur trouve des défauts, on ſe plaint de leurs perfidies ; elles avoient juré un amour éternel, & cependant elles ont ceſſé d'aimer. D'ailleurs l'habitude de vivre avec les hommes a appris combien peu on doit s'en rapporter aux apparences ; ſouvent trompé, on craint de l'être encore, on finit par devenir réſervé & méfiant. Notre cœur qui n'eſt plus auſſi rempli de la paſſion fougueuſe de l'amour, nous fait éprouver un vide qui eſt pénible. L'ambition commence à s'y gliſſer & remplace un ſentiment qui y avoit régné juques-là ſans partage.

C'eſt à-peu-près dans ce temps que notre caractere prend la forme qu'il doit conſerver le reſte de notre vie.

Généralement, parlant on peut diviſer les caracteres en deux eſpèces, les nobles & les vils. Tous les hommes qui ont le premier de ces deux caracteres peuvent devenir amis, quand bien même leurs goûts ſeroient différens ; mais jamais un caractere noble ne peut s'aſſocier avec un caractere vil ; c'eſt le feu & l'eau.

L'amitié des enfans, incertaine & momentanée comme les goûts qui l'ont fait naître, ne se prolonge dans l'âge mûr que chez ceux à qui un esprit cultivé, un cœur noble & généreux, une constance inébranlable ont fait connoître le prix inestimable d'un ami fidèle. Alors seulement se forment ces liaisons durables, ces liens sacrés que les peines & les plaisirs peuvent bien resserrer, mais que la mort seule peut rompre.

Cet engagement n'est plus, comme ceux de l'enfance & de la jeunesse, un effet du hasard qui lie souvent par la chaîne des plaisirs les gens les moins faits pour vivre ensemble : c'est l'effet d'un choix réfléchi, d'une connoissance profonde du caractere, des mœurs, de la probité de celui qu'on a associé à son sort & auquel on s'est donné tout entier; c'est le sentiment de la sociabilité perfectionné & porté au plus haut degré d'héroïsme, où une ame fiere & indépendante puisse monter.

On rencontroit bien plus souvent de ces sortes de liaisons du temps des républiques Grecques, & pendant les troubles qui ont autrefois agité l'Europe, que de nos jours : le besoin que les hommes avoient les uns des autres les rapprochoit davantage,

& les grands périls faisant éclore les grandes passions, & par conséquent formant les grandes ames, il n'étoit pas rare de trouver des amis tendres & généreux qu'aucune crainte, qu'aucun danger ne pouvoient ébranler. L'utilité ayant toujours été & devant toujours être la mesure des actions humaines, il ne faut pas être surpris si ces attachemens parfaits sont devenus plus rares de nos jours. Trois causes ont donné lieu à ce changement.

1°. La Grèce étoit divisée en une infinité de petites républiques démocratiques, Gouvernement orageux par sa nature, qui faisoit éprouver des convulsions continuelles & exposoit sans cesse les principaux citoyens à être exilés par la loi de l'ostracisme & à avoir leurs biens confisqués. Il étoit donc de la plus haute importance pour eux de former des liaisons assez étroites & assez solides avec des citoyens d'une autre république, pour qu'en cas d'accident ils trouvassent chez eux un asyle assuré qui les mît à l'abri de la misère & de la persécution : le titre d'hôte étoit en conséquence sacré ; & l'hospitalité une fois établie entre deux familles duroit jusqu'à l'entiere extinction de l'une d'elles.

L'intérêt le plus vif & le mieux entendu étoit dans ce moment la régle de leur conduite ; ils expoſoient la moitié de leur fortune pour conſerver sûrement l'autre ; ils faiſoient en tous temps & pour tout ce qu'ils poſſédoient ce que font aujourd'hui dans nos ports pour un temps limité les compagnies-d'aſſurance. La nature des Gouvernemens modernes ne laiſſant plus les mêmes craintes, cette raiſon ſi forte a ceſſé d'exiſter pour nous.

2°. Les guerres civiles, ces temps de troubles & de calamités, où la loi du plus fort étoit la ſeule qui fût reſpectée, avoient ramené pour un moment le régne de l'amitié ſur la terre. Un homme iſolé craignant ſans ceſſe de manquer du néceſſaire, d'être brûlé, trahi, abandonné ou livré à ſes ennemis, devoit ſentir vivement le prix d'un ſervice ; comment ne pas être reconnoiſſant quand à chaque inſtant on éprouvoit le beſoin d'un nouveau bienfait, & comment une reconnoiſſance vive & ardente n'eût-elle pas fait naître l'amitié ! Auſſi voit-on à ces époques les traits du dévouement le plus noble & le plus généreux : Guſtave Vaſa, fugitif en Dalecarlie, trouve parmi les payſans les plus groſſiers des ames compatiſſantes & inacceſ-

ſibles à la crainte; le malheureux Stuard éprouve le même accueil en Irlande lorſqu'il veut aller reprendre une couronne que ſes ancêtres n'avoient pas eu le courage de conſerver.

3°. l'extrême diſſipation dans laquelle vivent aujourd'hui preſque tous les peuples de l'Europe; le jeu, la fureur des ſpectacles; la facilité de s'amuſer, ou, comme on dit, de *tuer le temps* ſans former aucune ſociété particuliere, mais en fréquentant ſeulement les lieux publics ou les grands cercles, a pour ainſi-dire iſolé tous les hommes, toutes les familles. La fauſſeté a pris la place de la loyauté & de la franchiſe de nos bons ayeux; on eſt devenu poli parce qu'on a ceſſé d'être ſenſible; on veut par ton avoir l'air de s'intéreſſer à tout, & on a l'ame froide & indifférente; blaſé, uſé par la foule de jouiſſances qu'on accumule pour éviter l'ennui, on ne s'apperçoit pas que ces excès même en ſont la véritable ſource. On convient bien que l'eſtomac ne peut ſupporter qu'une certaine quantité d'alimens; mais on oublie que nos autres facultés étant également bornées, on eſt bientôt puni par la douleur ou par le dégoût, quand on en abuſe.

Toutes ces inconféquences, jointes aux autres raifons dont je viens de rendre compte, ont tellement dégradé & affoibli l'amitié dans le fiècle où nous vivons, qu'on croiroit qu'elle eft entiérement anéantie fi on ne la cherchoit qu'à la Cour ou dans les grands cercles.

Ce fentiment, en devenant plus rare, n'a cependant pas ceffé d'exifter, & c'eft dans le cœur de quelques gens de bien que loin du tumulte des paffions l'amitié a trouvé un afyle dont n'ofent pas approcher les intrigans, les ambitieux & généralement tous ceux dont l'ame n'eft ni affez pure ni affez élevée pour goûter ce fentiment divin.

La véritable amitié éteint l'envie, la jaloufie, l'amour-propre & même l'orgueil. On ne peut pas envier le bonheur d'une perfonne qui le partage avec nous, ni en être jaloux; on ne peut pas non plus humilier fon ami ni être humilié par lui: l'honneur auffi-bien que la fortune étant en commun dans une pareille liaifon, aucune des parties intéreffées ne peut être cenfée avoir deffein de le perdre en l'ôtant à fon fecond lui-même. Un homme, s'il eft dans le befoin, peut donc non feulement recevoir, mais doit même demander des

fecours

secours à son ami sans craindre de se dégrader ni de s'avilir; il lui donnera par cette démarche la preuve la plus complète de son attachement & de son estime. Quel plaisir en effet peut être comparé à celui que doit éprouver une ame généreuse par cette noble confiance ? L'un fait sans s'en appercevoir & sans qu'il lui en coûte le sacrifice de sa vanité; l'autre celui de sa fortune; qui de ces deux parfaits amis pourroit après une pareille épreuve douter de l'autre ?

O vertu, que j'ai tant aimée & que j'aime encore malgré le mépris que les hommes corrompus & la plupart des gens trop puissans affectent si souvent d'avoir pour toi, tu peux seule inspirer & faire goûter ces sentimens délicieux ; sois donc mon égide, sois ma sauve-garde jusqu'à mes derniers momens ! je ne regretterai point d'avoir vécu si je te reste fidèle ; la fin de ma vie sera alors un doux sommeil, & mon souvenir ne sera pas rejetté avec l'horreur qui est dûe à celui des méchans.

DE L'AMOUR.

RIEN n'est plus opposé à l'amitié que l'amour, quoique ces deux sentimens paroissent pour ainsi dire se confondre l'un dans l'autre.

L'amitié eſt fondée ſur l'eſtime & la raiſon ; l'amour ſur le deſir & l'ivreſſe des ſens. Il faut du temps & de la réflexion pour devenir l'ami de quelqu'un ; un inſtant, un regard allume tous les feux de l'amour ; on ne s'informe pas ſi l'objet qui nous enflâme eſt vertueux, s'il eſt digne de notre cœur ; on le voit & on l'aime.

Mais quelle eſt la cauſe de ce charme ſubit qui nous entraîne en nous ôtant l'uſage de la raiſon ? comment ſe peut-il qu'une certaine combinaiſon de traits plutôt qu'une autre produiſe une révolution auſſi étrange & auſſi prompte ?

Je ne vois d'autre réponſe à cette queſtion, ſinon de dire que l'amour eſt un ſixième ſens dont la cauſe eſt auſſi incompréhenſible pour nous que celle du goût & de l'odorat, que nous ne pourrons jamais expliquer.

Le feu univerſel qui eſt répandu dans la matiere agit ſur nous pour la femelle de notre eſpèce, comme il agit ſur le dernier des animaux pour la ſienne ; il nous pénètre, il nous vivifie & nous oblige par le deſir impérieux du bonheur à concourir de toute notre puiſſance au grand but de la reproduction.

Voilà l'amour phyſique, voilà le principe éternel de la chaîne ſucceſſive des

êtres, qui nous a donné l'exiſtence & qui nous la fera tranſmettre comme un dépôt ſacré à la poſtérité la plus reculée. Mais ce ſentiment eſt-il bien le même que celui qui eſt aujourd'hui connu ſous le nom d'amour parmi les peuples policés ?

On peut répondre à cela oui & non. Certainement l'acte de la reproduction eſt & ſera dans tous les temps le vrai mobile, le but unique où tendront tous les amans; mais à meſure que les peuples ſe ſont civiliſés, que leurs actions ont acquis plus de moralité, cette paſſion s'eſt embellie & enrichie d'acceſſoires qui en ont augmenté la violence & prolongé la durée. En effet dans l'état de civiliſation la difficulté d'obtenir accroît le deſir de poſſéder : l'imagination qui dans l'homme policé joue un tout autre rôle que chez le Sauvage, prolonge les ſouvenirs & orne de mille perfections imaginaires la femme qui a excité ſes deſirs. Toutes les qualités de l'ame, toutes les vertus humaines ſe trouvant dès ce moment réunies dans celle qu'il brûle d'obtenir; comment alors l'oublier, comment ne pas s'expoſer à tous les dangers plutôt que de ne pas lui plaire, de ne pas être préféré ?

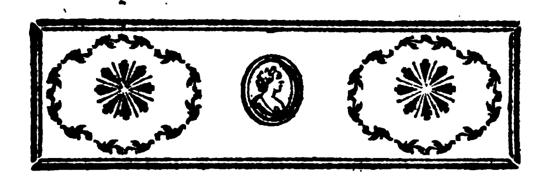
C'eſt donc ici où commence la moralité

de l'amour ; les attentions, les facrifices, la confiance la plus aveugle font les premieres fuites de cette illufion. Le charme inexprimable d'une jouiffance future fe répand fur toutes les démarches qu'on fait pour y parvenir ; & l'on eft déjà heureux long-temps avant que d'avoir poffédé pleinement l'objet de fes defirs. Le mêlange raviffant des ames n'eft pas le moindre des plaifirs que donne l'amour perfectionné ; il fait durer bien au-delà de fes bornes naturelles l'ivreffe des fens, & prolonge ces momens fortunés dont la vivacité pourroit quelquefois faire douter fi l'on n'eft que de fimples mortels.

S'il faut croire au bonheur fur la terre, on ne peut s'en faire une plus parfaite image que dans l'union de deux véritables amans ; c'eft dommage qu'il ne leur foit pas permis d'arrêter dans cet inftant, & d'y fixer le cours rapide de leurs deftinées. Mais telle eft l'inftabilité des chofes humaines qu'on fe laffe à la fin d'un bonheur trop uniforme ; le dégoût fuit la jouiffance ; l'habitude de vivre enfemble apprend à fe connoître mieux & à s'aimer moins ; on s'apperçoit de part & d'autre qu'on n'eft pas auffi parfait qu'on l'avoit d'abord imaginé ; d'autres objets enfin plaifent da-

vantage que ceux qu'on posséde, & insensiblement on se quitte avec autant d'indifférence qu'on a eu d'ardeur à se rechercher. Quelquefois une perfidie devient le signal d'une rupture éclatante, alors la haine la plus vive prend dans le cœur de l'amant trahi la place de l'amour. Rarement, au reste, une pareille liaison se rompt sans éloigner pour jamais ceux qui l'avoient formée. Des amans deviennent difficilement amis quand leurs feux sont éteints, parce que l'estime qui est la base de l'amitié n'est pas celle de l'amour.

Cependant quel que soit le peu de solidité de ces sortes d'attachemens, il n'en est pas moins certain qu'ils nous procurent les plaisirs les plus vifs, & qu'à ce titre ils sont vraiment dignes de nous enflammer. Le jeune homme après en avoir connu le charme les recherche avec plus d'ardeur, le vieillard les regrette : l'un vit dans l'avenir, l'autre dans le passé; nul n'estime le moment présent, & la vie s'échappe de nos mains à l'instant où nous sommes encore les jouets de vains desirs ou d'inutiles regrets.



NEUVIÈME DISCOURS.

LA RECONNOISSANCE ET L'INGRATITUDE.

La reconnoiſſance eſt un vif ſentiment d'amour que nous éprouvons pour la perſonne qui nous a rendu un ſervice : l'idée du bienfaiteur ſe confondant avec celle du bienfait, le plaiſir qu'on reſſent d'avoir obtenu ce qu'on deſiroit, cauſe une ivreſſe qui éteint la réflexion & ne laiſſe d'abord agir que la ſenſibilité. Ce doux mouvement de l'ame ne tarde cependant pas à devenir le principe de la gratitude ; car bientôt en nous repliant ſur nous-mêmes nous nous mettons à la place de la perſonne qui nous a été utile, & l'intérêt qu'elle nous inſpire

nous fait souhaiter de pouvoir contribuer autant à son bonheur qu'elle a eu de part au nôtre. Devenus elle pour quelques instans nous ne pouvons être parfaitement heureux qu'en l'associant à notre propre félicité.

Cette premiere expansion de l'ame ne pouvant toutefois pas toujours durer, & le calme de la réflexion prenant à la fin la place de ces momens d'ivresse, nous commençons à faire moins de cas de la faveur que nous avons reçue. L'habitude éteint la jouissance, la sensibilité s'émousse, & nous ne tarderions pas en perdant de vue le bienfait à oublier le bienfaiteur, si l'orgueil ne venoit au secours de la reconnoissance & n'en gravoit le souvenir dans nos ames en caracteres ineffaçables. Notre fierté se trouve indignée en songeant que l'oubli d'un service peut nous faire mépriser de celui qui nous l'a rendu; & l'approbation de sa conscience, dont l'homme orgueilleux fait plus de cas, que de celle de l'Univers entier, l'engage à repousser avec horreur l'ingratitude qui le dégraderoit à ses propres yeux. Quelque désagréable qu'il soit donc pour lui de se sentir l'obligé d'un autre & d'être dans sa dépendance, il doit publier hautement, exagérer

exagérer même si l'occasion s'en présente la grandeur des obligations qu'il lui a ; en ne mettant aucune borne à sa reconnoissance, il peut espérer de devenir le bienfaiteur de celui qui lui a rendu service, & de rétablir ainsi l'égalité que des circonstances malheureuses l'avoient forcé à perdre. C'est ainsi que la gratitude pour un orgueilleux est un poids très pesant, mais qu'il porte fiérement & sans jamais se lasser ; tandis que l'homme sensible chez qui l'orgueil n'est qu'une passion secondaire, c'est un sentiment doux qui loin de troubler son repos fait le charme de sa vie ; devenu l'ami de celui qui l'a obligé, chaque nouveau service est un lien qui resserre de plus en plus la dépendance dans laquelle il aime à se trouver ; ce qu'il reçoit cesse d'être un bienfait pour devenir le gage d'une amitié généreuse ; il ne verse point de larmes de recomnoissance, mais l'attachement le plus tendre les fait couler ; les obligations enfin qu'il a contractées ne font plus qu'une jouissance, & les devoirs un plaisir.

Quels que soient les avantages qui résultent de la reconnoissance, on voit clairement par ce que nous venons d'en dire qu'elle n'a pû naître que chez les peuples

civilisés. Il falloit que les actions des hommes eussent déjà acquis de la moralité, & que les rapports qui les unissent fussent développés à un degré supérieur de ce qu'ils sont chez les nations Sauvages, pour qu'ils pussent sentir tout le prix qui est attaché à la pratique de cette vertu.

Si au reste les Sauvages ne sont pas sensibles à la reconnoissance, ils ignorent aussi l'ingratitude; c'est ainsi que nous ne pouvons pas acquérir une vertu nouvelle sans augmenter en même temps la somme de nos vices. Le bien & le mal sont tellement liés à notre existence; le bonheur & le malheur si également répartis sur la terre, que, quoi que nous puissions faire, ils se suivent toujours & sont inséparables. Nos jours ressemblent à un échiquier composé de cases blanches & de cases noires; nous les parcourons alternativement & n'arrivons au but commun où vont se réunir tous les mortels, qu'après avoir éprouvé toutes les chances bonnes & mauvaises qui se rencontrent nécessairement sur le chemin de la vie.

La seule différence qui se trouve à cet égard entre les peuples policés & les peuples sauvages, c'est que les premiers jouissant plus souffrent plus, & que les seconds jouissant

moins souffrent moins: les uns sont de gros joueurs qui risquent à chaque instant toute leur fortune pour s'enrichir; les autres des joueurs timides, qui avançant peu gagnent peu.

Mais pour revenir à notre sujet nous dirons que la reconnoissance doit toujours être proportionnée au sacrifice que fait celui qui oblige, & au besoin qu'en a celui qui reçoit. Nulle action vertueuse sans ces conditions préliminaires: il faut qu'il en coûte à celui qui donne; il faut qu'il soit forcé à abandonner son intérêt apparent pour celui d'un autre! C'est dans cet effort de l'ame que gît la vertu. D'où il suit que plus un homme est élevé au-dessus de ses semblables, moins on lui doit de reconnoissance, les services qu'il rend n'exigeant pour ainsi dire aucun sacrifice de sa part.

Une seconde raison qui contribue encore à établir généralement cette façon de penser, c'est l'extrême inégalité de rang & de pouvoir qui règne parmi les peuples policés: inégalité qui en se joignant aux illusions continuelles de leur amour-propre, fait qu'ils regardent les grands plutôt comme les distributeurs nécessaires des récompenses méritées, que comme la source

des graces auxquelles ſans leur faveur ils n'auroient pas droit de prétendre.

Différentes cauſes font naître l'ingratitude; les plus communes ſont la vanité & la honte, mobiles ordinaires des ames foibles. Tandis que l'orgueilleux toujours concentré en lui-même n'a beſoin que de ſa propre eſtime, l'homme vain qui ſe compare ſans ceſſe ne vit que dans l'opinion des autres; peu lui importe de ſe ſentir mépriſable, ſi on a l'air de l'eſtimer; il a chargé le public du ſoin de ſon bonheur; & c'eſt en ſe précipitant tête baiſſée à travers les paſſions humaines, au milieu du choc de tant d'intérêts oppoſés & toujours variables, qu'il eſpere trouver une félicité conſtante & une exiſtence à l'épreuve des coups de la fortune. Auſſi, loin d'avouer avec plaiſir, ou du moins avec fierté, un ſervice qu'il a reçu, ce qui annonceroit de la foibleſſe & pourroit diminuer l'idée de ſa puiſſance qu'il cherche à établir pour s'attirer la conſidération, évite-t-il d'en parler: la rencontre de ſon bienfaiteur eſt pour lui la plus fâcheuſe des rencontres; preſſé entre les obligations qu'il lui a, & la honte d'en convenir, ſon ame eſt dans le plus cruel embarras. Le mépris ſuit l'ingratitude; l'indifférence des hommes eſt

presque toujours la compagne du manque de pouvoir; l'homme vain obligé de choisir préfére donc les signes extérieurs de la considération au mépris réel des honnêtes gens; & pour écarter même cette idée désagréable, ou pour mériter par une perfidie utile la confiance d'un nouveau protecteur, il cherche souvent à perdre son bienfaiteur; en commettant une pareille atrocité il espère à l'ombre de son crédit persuader qu'il n'a jamais reçu aucun service de celui qu'il sacrifie; l'excès d'indignation qu'inspireroit une pareille action devient un voile utile dont il se couvre, & le vrai devenu invraisemblable à force d'être odieux échappe à la plupart des hommes.

Quand l'ingrat est assez puissant pour être au dessus des loix, il arrive quelquefois qu'il ne se donne pas même la peine de feindre ni de ménager les apparences; une obligation est-elle trop considérable, exigeroit-elle une récompense sans bornes, elle devient alors à ses yeux un crime irrémissible. Devoir la vie ou la couronne à un de ses sujets; être obligé de reconnoître un protecteur dans celui qu'on se plaît à ne regarder que comme un humble esclave, sont des pensées déchirantes pour les

ingrats & pour les tyrans : ils aiment mieux s'en débarrasser en sacrifiant cette innocente victime à leur vanité, que de laisser à un de leurs semblables un pareil avantage sur eux ; indépendamment des Nérons, des Tiberes, &c. &c. que nous pourrions citer, nous nous contenterons de rapporter un exemple plus récent que nous trouvons dans la relation du voyage de Thomas Rhoé, Ambassadeur d'Angleterre près du Grand-Mogol ; il est assez singulier pour faire quelqu'impression.

» J'entendis raconter à Calléadre, an» cienne résidence des Rois de Mandoa, » dit ce voyageur, l'histoire suivante, & » je m'empresse à en faire part à mes lec» teurs. Le Souverain de ce pays étant un » jour tombé dans la rivière, d'où il fut » retiré par un esclave qui s'étoit jetté à » la nage & qui l'avoit pris heureusement » par les cheveux, son premier soin en » revenant à lui-même fut de demander à » qui il étoit redevable de la vie. On lui » apprit l'obligation qu'il avoit à l'esclave, » dont on ne doutoit pas que la récom» pense fût proportionnée à cet important » service. Mais il lui demanda comment » il avoit eu l'audace de mettre la main » sur la tête de son Prince, & sur le

» champ il lui fit donner la mort. Quel-
» que temps après, étant assis dans l'ivresse
» sur le bord d'un bâteau, près d'une de
» ses femmes, il se laissa tomber encore
» une fois dans l'eau. Cette femme pou-
» voit aisément le sauver; mais croyant ce
» service trop dangereux, elle le laissa pé-
» rir, en donnant pour excuse qu'elle se
» souvenoit de l'histoire du malheureux
» esclave (1) «.

Quoique la civilisation ait développé chez nous la reconnoissance, elle n'a fait que de vains efforts lorsqu'elle a voulu détruire le sentiment irrésistible de préférence que nous donnons constamment à nos enfans sur les auteurs de nos jours. Pourquoi aimons-nous mieux ceux à qui nous ne devons rien que ceux à qui nous devons tout! Pourquoi faut-il que nous soyons ingrats lors même que nous desirerions pouvoir ne l'être pas! c'est que l'empire de la raison est trop foible quand on veut l'opposer aux loix invariables de la nature; c'est que la néceffité étant plus forte que les raisonnemens, lorsqu'elle commande

(1) Histoire générale des voyages de M. de la Harpe, *tome V*, p. 380.

il ne nous reste plus qu'à obéir, les loix humaines ne pouvant être observées qu'autant qu'elles ne contrarient point celles qui ont été éternellement établies par la divine providence pour servir de régle à nos actions.

Ici on voit clairement la vérité de ce que j'avance : car la conservation des races futures, suite nécessaire du grand but de la réproduction, étant attachée à l'amour aveugle qu'ont les peres & meres pour leurs enfans, cette préférence non raisonnée se trouve commune aux Sauvages & aux peuples civilisés. Elle étoit même d'une si indispensable nécessité pour tous les êtres vivans, que sans elle les générations nouvelles eussent péri infailliblement avant que d'avoir pû transmettre à leur postérité, le dépôt sacré de la vie qui ne leur étoit confié que pour quelques instans. C'est de ce sentiment si vif que naît le courage indomptable des individus les plus foibles, lorsqu'il est question de la défense de leurs enfans; aucun danger, aucun obstacle dans ces circonstances périlleuses, n'est capable d'effrayer ou d'arrêter une tendre mere; sa propre conservation lui devient indifférente, elle ne connoît de bonheur que dans le plaisir

de vivre ou de mourir pour eux.

On en voit un exemple touchant parmi les animaux, dans le dévouement de la femelle du chevreuil pour ses petits. Les chiens ont-ils découvert sa retraite & mis les jeunes faons sur pied, elle se présente hardiment à eux pour leur donner le change & se faire chasser à leur place : une mort inévitable n'est rien, pourvu qu'elle puisse sauver ses petits : elle perit, mais ils vivent ; elle expire contente.

Les chasseurs ont souvent le funeste plaisir d'être témoins de ces scènes attendrissantes ; elles leur donnent ordinairement comme aux animaux carnaciers une nouvelle ardeur pour ce cruel genre d'exercice, qui n'est plus qu'un amusement chez les peuples civilisés, & qui étoit avant la naissance des sociétés une chose de premiere nécessité, comme elle l'est encore chez les nations Sauvages de tous les pays.

Quand on considère le long besoin que les enfans ont de nos secours, on n'est pas surpris de l'attention que la nature a eu de graver si profondément ce sentiment dans nos cœurs. Elle auroit en effet manqué son but si elle avoit fait autrement, puisqu'il ne suffisoit pas de faire naître

mais qu'il falloit auſſi conſerver. Or, nos peres en nous donnant la vie ont déjà rempli une partie de leur deſtination; quand leurs beaux jours ſont ſur leur déclin, quand ils ceſſent de pouvoir être utiles à leurs deſcendans, leur exiſtence devient à charge à la nature & elle les abandonne, pour ne plus s'occuper que de ces derniers auxquels elle inſpire les mêmes ſentimens pour leur poſtérité, qui les payera à ſon tour de la même ingratitude (1).

On peut encore ajouter aux motifs que nous venons de rapporter de cette préférence injuſte, l'influence néceſſaire que doit avoir ſur les hommes l'amour de la poſtéromanie, qui eſt ſi étroitement uni à celui de la conſervation; un pere n'eſt pas

---

(1) Les Sauvages ont pour leurs enfans une tendreſſe d'affection qui va juſqu'à la foibleſſe, tandis que les enfans n'ont aucun amour pour leurs parens, & les traitent quelquefois avec indignité. Entre pluſieurs exemples, on raconte qu'un Iroquois, qui avoit ſervi long-temps dans nos troupes en qualité d'Officier, rencontra ſon pere dans un combat, & l'alloit percer lorſque le pere ſe fit connoître. Il s'arrêta & lui dit : *Tu m'as donné une fois la vie, je te la donne à mon tour : mais ne te retrouve plus une autrefois ſous ma main, car je ſuis quitte de ce que je te devois.* Hiſtoire générale des voyages de la Harpe, *tome XIV*, p. 376 & 377.

le représentant de son fils, il est plus vieux, il doit mourir avant lui. Mais le fils est le représentant du pere, il vivra encore quand l'autre ne sera plus, il perpétuera sa race ; quoique le pere soit descendu dans la tombe, une partie de lui-même reste encore sur la terre, il n'est pas entiérement mort, son nom & sa postérité seront éternels; de-là ce desir immodéré des peuples de l'Orient à laisser des enfans après eux ; la chaleur & la beauté du climat exaltant plus fortement leur imagination que dans les zones tempérées, ils souhaitent avec plus d'ardeur de ne jamais finir; mais l'expérience les ayant convaincus de l'impossibilité de réaliser une pareille chimere, ils s'identifient dans leurs enfans, ils vivent, ils souffrent, ils sont heureux dans eux; l'avenir s'ouvre à leurs yeux, ils en jouiront par leurs représentans; la mort elle-même n'est plus qu'un doux sommeil, & leur existence est sans fin.

C'est à cet amour de la postéromanie que l'adoption dût sa naissance; ceux qui étoient privés du plaisir de se voir renaître voulurent se le procurer en dépit de la nature & par une fiction de la loi; ils imaginerent ce moyen singulier de se don-

ner des enfans & parvinrent à force d'abstractions à se croire réellement régénérés. Cet usage est de la plus haute antiquité dans les Indes, & fut adopté par les Grecs & les Romains.

Un autre chose rend encore quelquefois ingrat; c'est lorsque celui qui oblige le fait en outrageant; lorsque pour humilier son ennemi il veut le forcer à recevoir un bienfait que celui-ci n'a pas demandé. Il est vrai qu'il reste alors une ressource assurée pour ne pas tomber bassement dans la dépendance d'un protecteur insolent; en refusant le service on est dégagé. Le dessein de celui qui le rend étant connu, l'obligation cesse aussitôt, & l'égalité est rétablie. Mais si on accepte le bienfait, si la cupidité est plus puissante que l'honneur, le plus profond mépris doit être le partage de l'ame abjecte qui est assez lâche pour recevoir un service dont elle ne peut pas être reçonnoissante & qu'on ne lui rend que pour l'insulter.

On me demandera peut-être si lorsqu'on a obligé on a droit de prétendre à la gratitude de son protégé, & si dans le cas où il en manqueroit, on peut légitimement s'en plaindre. Avant que de décider cette question il me semble qu'il est à propos

d'examiner le motif qui nous détermine, lorſque nous faiſons du bien; & ce motif une fois connu, la queſtion ſera bientôt réſolue.

On ne peut diſconvenir que l'amour de nous-même & la puiſſance de nous modifier comme les êtres environnans ne ſoient les deux mobiles uniques de toutes nos actions. Or, en les appliquant au cas dont nous parlons, n'eſt-il pas évident que ſi je rends un ſervice c'eſt par pitié ou par vanité? ſi le premier de ces deux ſentimens me fait agir, c'eſt qu'en m'identifiant avec un être ſouffrant, en devenant lui, je deſire pour ma propre tranquillité faire ceſſer cette ſenſation déſagréable; l'image de la douleur me ſuivant par-tout, c'eſt moi que j'oblige en faiſant un heureux; mon repos, mon bonheur ne renaiſſent qu'à l'inſtant que j'ai écarté de ma penſée tout ce qui pouvoit les troubler. Ayant partagé les peines de mon protégé, il eſt naturel que je partage auſſi ſes plaiſirs: je jouis donc alors dans lui comme j'ai ſouffert avec lui, & tandis qu'épuiſé par des excès trop répétés je ne pouvois peut-être plus connoître de ſenſations agréables, en doublant mon être, en m'aſſociant au ſort d'un malheureux qui devient heu-

reux par moi, je retrouve quelquefois le bonheur que j'avois perdu. Je ſuis donc payé largement de mes peines au moment même où j'ai obligé; je l'ai fait pour moi ſeul, & mon protégé & moi nous ſommes quittes.

Si au contraire la vanité a été le principe de mon action je ſuis alors payé par le plaiſir que j'ai eu à faire parade de ma puiſſance par le nombreux eſſaim de courtiſans & d'adulateurs que l'eſpérance attire ſur mes pas; chacun s'empreſſe à l'envi; chacun s'efforce de mériter un de mes regards; je ne jouis pas comme l'homme ſenſible dans la perſonne à qui j'ai rendu ſervice: cela eſt impoſſible, n'étant pas modifié comme elle; mais je jouis du plaiſir d'être encenſé, d'être loué par de nombreux partiſans dont les langues viles & intéreſſées forment autour de moi un concert perfide & trompeur dont je fais dépendre toute ma félicité.

M. Bernier raconte à ce ſujet un fait aſſez intéreſſant pour trouver place ici, fait dont il avoit été pluſieurs fois le témoin, voici comme il s'exprime: » Ce » qui m'a toujours extrêmement choqué » dans l'aſſemblée du Dorbar du Grand-» Mogol, c'eſt une certaine flatterie trop

» basse & trop fade qui s'y entend ordi- » nairement, car le Roi ne sauroit dire » un mot tant soit peu à propos qu'il ne » soit incontinent relevé & que quelques- » uns de ses premiers Omerahs élevant » les mains en haut comme pour recevoir » quelque bénédiction du Ciel, ne crient » aussitôt *Karamat*, *Karamat*, merveilles, » il a dit merveilles : aussi n'y a-t-il point » de Mogol qui ne sache & ne fasse gloire » de vous dire ce proverbe Persan : si le » Roi dit en plein midi qu'il est nuit, il » faut dire que voilà la lune & les étoi- » les (1) «. Il n'y a point de pays au monde où la Cour d'un homme puissant & vain ne ressemble parfaitement au Dorbar de l'Empereur des Indes.

Un bienfaiteur n'a donc pas droit d'exiger de la reconnoissance de celui qu'il a obligé ; & si celui-ci s'y croit engagé, ce n'est que parce que sa sensibilité le sollicite vivement en faveur d'un protecteur qui est devenu son ami, ou parce que son orgueil blessé d'avoir reçu un service sans avoir rendu aucun équivalent se

---

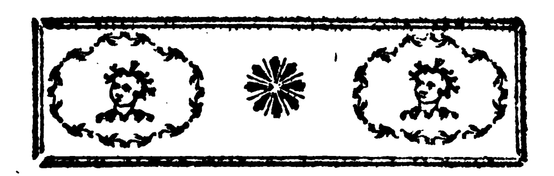
(1) Mémoires de Bernier sur l'Empire du Mogol, tome III, p. 79 & 80.

trouve humilié d'avoir donné à quelqu'un un pareil avantage sur lui. Cette espèce d'engagement n'est point réciproque; l'un ne peut rien demander quoique l'autre soit tenu de rendre; le public enfin a seul le droit de punir les ingrats, parce qu'il est le plus intéressé à faire valoir la reconnoissance qui est un des liens les plus sacrés qui unissent les hommes entre'ux.

Un bienfait mettant dans la dépendance de celui qui l'accorde, une ame fiere ne doit pas consentir légérement à en recevoir, à moins qu'elle n'estime beaucoup celui qui en est l'auteur. Qu'elle pèse bien auparavant les suites désagréables qu'un pareil engagement peut entraîner après lui, si malheureusement elle se trouvoit forcée de mépriser celui qui l'a obligée ; car alors quels que soient ses torts, je le déclare, elle doit tout sacrifier plutôt que d'être ingrate. Lors qu'on peut encore opter entre la perte de l'honneur & celle de la vie ou de la fortune, qui voudroit être l'homme assez lâche pour hésiter sur le choix !

Indépendamment des causes viles & basses qui donnent lieu à l'ingratitude & dont nous avons rendu compte dans ce discours ; le temps seul dans les caracteres foibles

foibles suffit pour faire perdre de vue un service. Il exerce son empire destructeur sur les ames comme sur les objets matériels; l'oubli du passé, en effaçant les souvenirs, produit sur notre moral les mêmes ravages que l'intempérie des saisons sur les anciens monumens; & sans cette faculté d'oublier, que deviendroient les hommes! Foulant de tous côtés les ossemens de leurs ancêtres, voyant sans cesse tomber autour d'eux leurs enfans, leurs amis que la mort moissonne à la fleur de l'âge, qui auroit le triste courage d'aimer encore la vie s'il ne pouvoit écarter de son esprit tant de pensées déchirantes! Rien de plus juste dans ce sens que l'inscription *à celui qui console*, que M. de Voltaire fait mettre à la statue du temps par deux infortunés, qui après avoir été dans les premiers momens de leurs peines au désespoir, furent fort étonnés quelques années aprés de se trouver consolés. C'est ainsi que le bien & le mal sont toujours étroitement unis pendant le cours rapide de nos ans; c'est ainsi que la cause bienfaisante qui sert à nous faire oublier nos peines, devient quelquefois la source d'un vice odieux, qui est l'ingratitude.



DIXIÈME DISCOURS.

LA CONSCIENCE ET LES REMORDS.

DANS l'enfance de la nature, les hommes étoient uniquement occupés de leurs besoins : comme ils ne pouvoient y pourvoir que par la chasse ou la pêche, ils passoient toute leur vie dans les forêts ou sur les bords de la mer & des rivières. Toujours isolés, toujours se défendant contre les attaques de la faim & des bêtes féroces, chaque instant, chaque jour ramenoit les mêmes événemens ; & leur attention absorbée par ces puissans intérêts ne pouvoit se porter sur d'autres objets. Pour méditer, pour rentrer en soi-même, il faut avoir l'ame tranquille : il ne

faut pas être pressé continuellement par la crainte de périr ou le desir de se conserver; Newton n'étoit ni un habitant de la Terre de Feu ni un manœuvre de nos campagnes : l'esprit est bien foible quand le corps est épuisé; les sublimes combinaisons de ce génie immortel ne pouvoient pas plus naître dans les déserts de l'Amérique que sous la chaumiere d'un Européen excédé de travail.

On n'aura point de peine à comprendre que dans de pareilles circonstances il étoit impossible que les actions des hommes eussent beaucoup de moralité; la puissance de se modifier étoit chez eux bornée à un petit nombre de sensations, & les foibles relations qu'ils avoient avec leurs semblables n'étoient pas propres à leur donner plus d'étendue. La vie errante que mènent les Sauvages-chasseurs, les courses immenses qu'ils sont obligés de faire pour se procurer du gibier, en font de vrais Cosmopolites; ne s'attachant à aucun lieu, parcourant sans cesse de vastes forêts, l'Univers est leur patrie; mais aussi eux seuls les intéressent dans l'Univers. Gouvernés par l'égoïsme le plus absolu, si on excepte le desir de se reproduire & l'amour de leurs enfans qu'ils partagent avec

les peuples policés, il n'existe jusques-là aucune moralité dans leurs actions. La raison en est toute simple : c'est que le besoin des liaisons doit précéder les conventions qui n'en sont que la suite. Or, tant qu'un Sauvage trouve avec son arc & ses flêches assez d'alimens pour se nourrir lui & sa famille sans le secours de personne, il est clair qu'il reste seul, les autres individus errans n'ayant pas plus de raison de se rapprocher de lui que lui d'eux. Dans cette position il ne pourra mériter ni démériter de ses semblables ; le crime est une infraction à l'ordre établi ; mais où il n'y a point d'ordre, il ne peut y avoir d'infractions.

La multiplication successive de notre espèce ayant cependant amené, à la longue, l'impossibilité de trouver assez de gibier pour continuer à vivre uniquement de la chasse, les hommes furent obligés malgré eux à un premier pas vers la civilisation. Le besoin rend industrieux ; ils observerent qu'en tuant les femelles des bêtes fauves leurs petits périssoient, & qu'au contraire en les ménageant ils augmentoient leurs ressources. Ils cesserent donc de sacrifier au moment présent une nombreuse postérité dont ils pouvoient ti-

rer de grands avantages. Mais s'étant bientôt apperçus que cette attention ne suffisoit pas, si d'autres venoient dévaster ce qu'ils cherchoient à conserver, ils prirent le parti de former des troupeaux avec les animaux les plus dociles, & de tacher de les mettre en sûreté contre les attaques des hommes & des bêtes féroces.

Cette précaution, quoique sage, ne réussit toutefois pas mieux, parce qu'un individu plus fort ou plusieurs ensemble vinrent alors enlever par violence le fruit de leur industrie, & cela fut cause que différentes familles se réunirent à la fin pour pourvoir à une défense commune. Dès ce moment naquirent les premieres propriétés avec les premieres conventions.

Dans les commencemens elles dûrent sans doute paroître sacrées, n'étant fondées que sur la néceffité la plus preffante, sur des besoins réciproques & sur le consentement volontaire de ceux qui s'y étoient soumis. Y manquer c'étoit renoncer à la vie, c'étoit exposer la horde entiere à périr. Les actions humaines acquirent donc alors de la moralité, parce qu'en fauffant sa foi on mettoit en danger la sûreté & le bonheur de ceux qui avoient contri-

bué aux nôtres. De-là les premieres idées qu'on se forma de la vertu & du vice.

J'ajouterai ici que pendant long-temps il n'y eut de propriétés que les troupeaux; & tant que les pâturages de la terre suffirent à leur nourriture, elle resta commune à tous les hommes. Mais cette ressource ayant encore manqué par l'accroissement de la population, ils furent contraints de devenir cultivateurs & de se partager les champs qui jusques-là n'avoient point eus de maîtres. Ce dernier état des choses introduisit une innombrable quantité de rapports entr'eux; les loix se multiplierent à l'infini, & avec elles la possibilité de les violer.

Après avoir amené les hommes à ce degré de civilisation il me paroît intéressant d'examiner si, en laissant à part les récompenses & les punitions d'une autre vie auxquelles la religion nous oblige de croire, il reste encore des motifs suffisans pour fuir les crimes secrets ou pour ne pas commettre ceux auxquels nous pouvons nous livrer impunément. De toutes les facultés que nous avons reçues de la nature, je n'en connois qu'une seule qu'on puisse opposer avec quelque succès dans le cas où nous serions tentés de préférer

notre propre intérêt à celui des autres; c'eſt le pouvoir que nous avons de nous modifier comme les êtres environnans, pouvoir qui en nous mettant ſans ceſſe à la place de ceux à qui nous faiſons du bien ou du mal, fait que nous partageons malgré nous leurs plaiſirs & leurs peines. Le ſouvenir de ces ſenſations en nous modifiant de nouveau devient ce qu'on appelle conſcience : elle eſt bonne, ſi elle nous rappelle un bienfait; elle n'eſt plus qu'un remords ou un regret, ſi elle nous retrace un crime.

Quoique ces deux derniers ſentimens paroiſſent ſe confondre enſemble, ils ſont cependant trés différens. Car le remords n'eſt que la crainte de la punition, & le regret eſt le ſentiment déſagréable que nous éprouvons en nous mettant à la place d'une perſonne à qui nous avons fait du mal. Les tyrans & les ambitieux n'ont point de regrets, parce qu'ils ont perdu par l'habitude du crime la puiſſance de ſe modifier comme les êtres ſouffrans; mais ils conſervent toujours les remords, parce que ceux-ci n'étant qu'une crainte déguiſée, plus ils aiment la vie plus ils tremblent de la perdre.

Nous citerons à cette occaſion les Empéreurs

pereurs Tibere & Néron : tant qu'ils se crurent en sûreté, ils se jouèrent de la vie des hommes ; les supplices les plus horribles n'étoient pour eux qu'un sujet de plaisanterie ; ils les ordonnoient froidement en sortant d'un grand dîner ou au moment d'aller coucher avec leurs maîtresses. Les plaisirs dont ils venoient de jouir, ou ceux qu'ils se promettoient, n'étoient point troublés par l'idée affreuse du désespoir qu'ils alloient porter dans le cœur d'un homme de bien. Mais une révolte éclatoit-elle, formoit-on dans quelque province éloignée le plus léger complot contre leur personne : leur fermeté s'évanouissoit. Les Remords venoient alors troubler ces ames perverses ; ils voyoient de toutes parts les ombres errantes des victimes qu'ils avoient immolées à leur rage ; le cri de la haine & de l'exécration publique qui retentissoit malgré eux jusqu'au fond de leurs cœurs ne leur laissoit plus un moment de repos, & ces tigres naguere si hautains & si fiers devenoient d'une lâcheté extrême (1).

---

(1) Le trait suivant rapporté par Tacite, justifie pleinement ce que j'avance ici. Titius - Sabinus, illustre Chev. Romain, ayant été accusé, quoiqu'innocent, d'avoir conspiré contre Tibère, l'Empereur

Une remarque certaine, c'eſt que la cruauté dans l'état de civiliſation eſt conſtamment fille de la lâcheté. C'eſt à ce ſentiment vil & bas que Néron dût la férocité précoce qui ſe manifeſta en lui dès l'âge de dix-huit ans. Empoiſonneur de ſon frere, aſſaſſin de ſa mere, meurtrier de ſa femme, de ſon Gouverneur & des plus vertueux perſonnages de Rome, il ne répandit tant de ſang que pour calmer les terreurs paniques que lui inſpi-

---

écrivit au Sénat pour en demander le ſupplice. Sa lettre commençoit par ces paroles remarquables: » *Sénateurs, que dois-je vous écrire, ou vous taire?* » *ou comment vous écrire dans ces circonſtances! Si je* » *le ſais, que tous les Dieux & toutes les Déeſſes* » *me faſſent périr plus cruellement encore que je ne* » *me ſens périr de jour en jour*, tant ſes crimes & » ſa vie infame, continue notre Hiſtorien, étoient » devenus un ſupplice pour lui. Auſſi le plus ſage » des hommes a-t-il eu raiſon de dire que ſi on ou- » vroit l'ame des tyrans on la verroit percée de » bleſſures profondes & déchirée par la cruauté, la » noirceur & la débauche, comme par autant de » de plaies mortelles. En effet, ni la grandeur, ni » la ſolitude n'avoient pu garantir Tibere des tour- » mens qu'il enduroit & de l'horreur de les avouer «. — Morceaux de Tacite, traduits par M. d'Alembert, inſérés dans ſes *Mélanges de Littérature, &c.* tome III, page 193.

roit le plus léger danger; la vengeance est une passion d'autant plus vive que le péril auquel on s'est cru exposé paroît plus éminent; or, pour une ame pusillanime il n'en est point de petits. Tandis que l'homme courageux n'envisage que ses ressources, le lâche ne voit que ses craintes. L'un pardonne aisément parce qu'il se croit toujours assez fort pour résister; l'autre ne pardonne jamais, parce que sentant sa foiblesse il a toujours peur de succomber. L'homme courageux n'est pas vindicatif, parce qu'il est trop persuadé de sa supériorité pour qu'on puisse aisément faire à son orgueil une blessure profonde; l'homme lâche au contraire n'oublie jamais une offense, parce que son ressentiment est proportionné à l'opinion qu'il a lui-même de son indignité & de sa foiblesse. Plus il en est pénétré, plus son amour-propre est aisément humilié; il est impossible d'après cela qu'il fasse grace à quelqu'un qui a découvert en lui une imperfection choquante ou une action infâme qu'il auroit voulu cacher : sa présence, son nom deviennent autant de reproches, & le tyran en anéantissant son ennemi espere ensevelir avec lui le souvenir de l'injure qu'il en a reçue. Cette vengeance éclatante est du

moins à ses yeux une leçon utile qui arrête ceux qui pourroient dans la suite être tentés de courir les mêmes hasards.

Quelque soit au reste le nombre des victimes qu'un pareil ennemi du genre-humain sacrifie à sa sûreté, il se trompe fort s'il pense par de tels moyens retrouver le repos qu'il a perdu; chaque goutte du sang innocent qu'il verse devient le germe d'un essaim de vengeurs, c'est l'hydre de la fable. Quoique les hommes puissent beaucoup souffrir; quand les excès sont portés au comble, quand leur patience est à bout & qu'ils n'ont plus que le choix de périr ou de faire périr celui qui les empêche de vivre, ils reprennent alors tous leurs droits & font retomber sur la tête de ce grand coupable toutes les horreurs qu'il avoit accumulées sur les leurs.

Tels les nuages qui flottent épars dans les airs sont quelquefois plusieurs jours sans pouvoir se rassembler; mais une évaporation plus forte en a-t-elle augmenté le nombre? un vent violent vient-il les agiter? on les voit bientôt se réunir & ne former qu'une même masse; le Soleil se cache, les ténèbres succèdent à la lumiere, l'approche du danger en inspirant une vive crainte à tous les êtres vivans,

métamorphose subitement la nature en une vaste solitude dont le silence imposant n'est interrompu que par les coups redoublés du tonnerre. Il gronde, il menace, il tombe enfin avec éclat, & réduit en poussière les palais les plus brillans comme les plus humbles chaumieres. Néron en fit la triste expérience, & doit servir d'exemple à tous ceux qui voudroient l'imiter.

Les regrets ou les remords étant la suite inévitable du crime, on me demandera peut-être comment il est possible qu'un ambitieux devienne méchant, puisqu'il est certain en embrassant ce parti de se dévouer au plus long & au plus cruel des supplices. Mais je réponds, qu'on ne raisonne pas toujours juste ; que nos passions entr'autres étant les plus dangereux des sophistes, l'ivresse dans laquelle elles nous plongent trouble notre jugement & ne nous laisse appercevoir les inconvéniens de ce que nous avons entrepris que quand il est trop tard pour retourner sur nos pas. Tant que nous en sommes les jouets, le présent seul luit à nos yeux, l'avenir est couvert d'un sombre brouillard derriere lequel se cache l'auguste vérité.

On perd ses regrets de deux manieres :

par l'habitude de faire le mal, & par la diſſipation.

Le premier de ces moyens uſe le pouvoir qu'on a reçu de ſe modifier comme les êtres ſouffrans; les chirurgiens & les vieillards en ſont une preuve évidente. Les uns, en voyant couler journellement le ſang humain, éteignent de bonne heure la pitié & parviennent en peu d'années à ne plus ſentir la moindre peine à l'aſpect des plus horribles bleſſures. Les autres arrivent au même but à force de vivre. Leur ſenſibilité, ainſi que toutes les différentes facultés de l'ame s'altère; & s'ils éprouvent encore dans un âge avancé quelques légères émotions, elles ne ſont plus que des réminiſcences, & jamais de ces modifications pleines & entières qui ne peuvent être que le partage de la jeuneſſe. Le repos devient à cette époque le plus cher de leurs deſirs, parce que le mouvement du ſang qui s'eſt ralenti, éloigne toute autre eſpèce de jouiſſance, & ce repos ſi deſiré ſe change à la fin en un ſommeil éternel.

Les affaires, les plaiſirs, les diſtractions de toute eſpèce, auxquels un homme puiſſant ſe livre, ſont le ſecond moyen qu'on peut employer pour le débaraſſer

de ses regrets. La variété & la rapidité des sensations qu'il éprouve usent prématurément les ressorts de son ame; & à force d'avoir été ému, il finit par devenir presqu'insensible. Les organes de chaque individu n'étant susceptibles que d'un certain degré de tension, tout ce qui va au-delà est nul pour lui, & pour avoir trop voulu jouir il en perd entiérement la faculté.

Cette espèce d'épuisement devient en même temps l'origine de l'ennui, & dégénere souvent en cruauté. Quoiqu'on perde quelquefois le pouvoir d'être heureux, on n'en perd jamais le desir; or, comme jouir & avoir des sensations ne sont qu'une même chose, les hommes dépravés n'ont pas d'autres ressources pour s'en procurer que de rassembler autour d'eux les spectacles les plus terribles. C'est ce besoin de l'ame, qui dans l'isle de Caprée amenoit Tibère au pied du rocher escarpé d'où il faisoit précipiter ses amis & ses ennemis. Là il contemploit de près les dernieres angoisses de la mort, là il voyoit avec une secrette joie les changemens effroyables qu'apportoit dans la forme des corps une pareille chûte; un crâne enfoncé, une cervelle jaillissante, ces palpitations, ces convulsions de la nature aux

approches de la dissolution, remuoient un peu son ame féroce & le faisoient encore tenir à la vie.

Puisque nous avons pris pour modèle des parfaits tyrans, les Empereurs Tibère & Néron, nous observerons, par forme de digression, que leur autorité, ainsi que celle d'une partie de leurs successeurs, n'eut jamais d'autre fondement que la puissance militaire. C'étoit avec le seul secours des gardes Prétoriennes & des légions qu'en foulant impunément les droits les plus sacrés de l'humanité, ils extorquoient l'argent des peuples ; & c'étoit avec ce même argent qu'ils conservoient ensuite la fidélité de ces ames de boue, de ces vils mercenaires qui avoient préféré le titre infâme de bourreaux de leurs concitoyens à celui de leurs protecteurs, qu'avoient si long-temps porté les successeurs des Fabius & des Scipions.

Quoique par ce funeste concours de causes & d'effets qui agissoient & réagissoient tour à tour sur les hommes, il parût qu'ils étoient éternellement destinés à porter des chaînes, il n'en arriva pas ainsi; car les soldats s'étant bientôt apperçus qu'ils étoient les vrais maîtres du trône des Césars, le mirent à l'enchere; chaque

légion voulut faire ſon Empereur pour être mieux payée, & inſenſiblement ces différens concurrens ayant engagé des guerres civiles, l'anarchie fut la ſuite des diſcordes inteſtines. Les barbares juſques-là tenus en bride par des armées ſupérieures purent enfin reſpirer; ils ſe répandirent dans toutes les provinces de l'Empire, & acheverent de renverſer la puiſſance formidable de ces anciens maîtres du monde.

Ce qui paroiſſoit le comble du malheur devint alors le germe du bonheur des races futures; car ces braves Gots, ces Francs, ces Bourguignons, &c. quoique pauvres étoient libres. En s'incorporant avec les peuples vaincus ils leur donnerent leurs loix & leur inſpirerent leur courage. L'amour de l'indépendance s'éveilla encore une fois dans des ames trop long-temps abattues par l'infortune, & la liberté au front ſerain oſa ſe remontrer ſur la terre.

Indiens infortunés, peuples eſclaves qui gémiſſez ſous un ſçeptre de fer, ne déſeſpérez donc pas de votre ſort! quel que ſoit l'excès de vos malheurs, ils ne dureront pas toujours. Il ſe fait dans la nature une révolution lente mais conſtante, que toute l'induſtrie de vos tyrans ne pourra jamais ni empêcher ni prévenir, n'y ayant

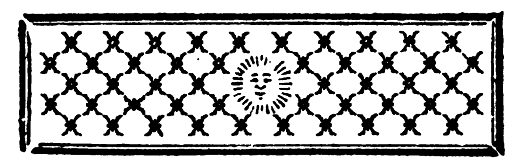
point de combinaifons qui ne doivent néceffairement exifter pendant la fucceffion des fiècles dans un univers dont les parties font continuellement en mouvement : fi vous courez dans ce moment des chances contraires, il en eft d'autres plus douces qui attendent votre poftérité; vivez donc en elle, oubliez le préfent, & foyez heureux du bonheur de vos defcendans! pour des peres, pour des cœurs généreux l'avenir eft quelque chofe.

Dix-fept fiècles fe font écoulés depuis Néron & fes crimes, & cependant l'hiftoire feule nous en a tranfmis le fouvenir. Les maux qu'il a faits font paffés, & fi Tacite n'avoit pas écrit nous ignorerions jufqu'aux infortunes de nos ayeux. Exiftence fugitive qui ne laiffez que d'auffi légères traces après vous, qu'êtes-vous donc ? faut-il que le bien & le mal s'oublient également ? Ah ! les noms de Marc-Aurèle & de Néron ne devroient pas être confondus enfemble dans la nuit des temps.

Il fuit de ce que nous avons dit que les deux extrémités de la fociété humaine fe touchent, & qu'après avoir parcouru tous les degrès de perfectibilité dont l'homme eft fufceptible, il peut être ramené par

l'excès de la dépravation à l'insouciance du Sauvage pour la vertu & pour le vice. Toute la différence qui se rencontre alors entr'eux, c'est que chez le Sauvage la puissance de se modifier comme les êtres environnans existe en entier & n'a besoin pour devenir la source de toutes les vertus que d'être développée, tandis que chez l'homme dépravé elle est usée sans retour.





ONZIÈME DISCOURS.

DE LA VERTU.

LA vertu eſt le ſacrifice de ce qui nous eſt cher, qu'un intérêt plus cher encore nous fait faire à l'humanité. Comme cette définition diffère à quelques égards de celles qu'on en a données juſqu'à préſent, nous croyons néceſſaite d'expoſer les raiſons qui nous ont engagés à l'adopter.

L'homme étant conduit dans tous les inſtans de ſa vie par le deſir d'être heureux; toutes ſes penſées, toutes ſes actions tendant à ce but unique, il feroit injuſte d'exiger de lui autre choſe que des ſacrifices partiels. Vouloir qu'il renonce à ſon bonheur préſent ſans eſpoir de retour, croire qu'il peut oublier à ce point ſes

plus chers intérêts, c'eſt le ranger dans la claſſe des bruttes, c'eſt le dépouiller de l'intelligence, de la ſeule faculté que Dieu lui ait donnée pour le défendre & le conſerver.

Cette entiére abnégation de ſoi-même étant donc impoſſible, il faut convenir que l'homme qui pratique des actions vertueuſes calcule ſecrettement le bien & le mal qui peuvent lui en arriver, & ne cède jamais un avantage que pour en acquerir un plus grand. Ce n'eſt pas parce qu'il aime autre choſe plus que lui qu'il a l'air de s'y ſacrifier, c'eſt parce qu'il eſpere une récompenſe future bien ſupérieure à ce qu'il perd dans le moment. Son imagination enflammée par l'ardeur de ſes deſirs, l'emporte bien loin dans l'avenir : le préſent diſparoît à ſes yeux, & l'illuſion eſt complète.

Deux choſes ſont eſſentiellement néceſſaires pour conſtituer une action vertueuſe : il faut qu'elle ſoit utile aux autres; il faut qu'elle coûte à celui qui en eſt l'auteur.

Si d'un côté l'approbation, l'eſtime, le reſpect de ſes contemporains & de la poſtérité ſont la ſuite & le prix d'un ſervice important, d'un autre côté la gloire qui

en résulte est toujours proportionnée au sacrifice qu'on a fait pour la mériter. La reconnoissance étant le prix d'un bienfait, la sensibilité d'un chacun devient la juste mesure de la gratitude, & cette sensibilité est d'autant plus vive que la personne qui nous l'inspire paroît avoir souffert davantage pour l'amour de nous. C'est par cette raison qu'une rivière dont les eaux limpides étanchent notre soif, un arbre qui nous couvre de son épais feuillage, n'excitent point notre reconnoissance. Nous aimons bien à jouir des douceurs passageres qu'ils nous procurent ; mais étant incapables de nous rendre sentiment pour sentiment, nous ne leur en tenons aucun compte. S'ils ramenent quelquefois le calme dans notre ame agitée, s'ils excitent une douce rêverie, quoiqu'ils en soient l'occasion ils n'en sont jamais l'objet. Notre esprit se promène alors sur le passé ou s'élance dans l'avenir. Heureux par des souvenirs, heureux par l'espérance, pour un instant nous commandons à la destinée; l'imagination écarte les obstacles, & le bonheur reste sans nuages.

La vertu ne peut naître que de ces trois motifs; le desir de plaire à la divinité, celui de se plaire à soi-même, celui

de plaire aux autres. Nous traiterons chacun de ces motifs dans des articles séparés.

§ I.

DESIR DE PLAIRE A LA DIVINITÉ : PREMIER PRINCIPE DE LA VERTU.

DE toutes les raiſons qui peuvent engager les hommes à être vertueux, il n'en eſt ſans doute pas de plus puiſſante que celle de plaire à l'Etre ſuprême. La vie éternelle, un bonheur ſans fin ſont le prix de leur ſoumiſſion à ſes volontés, & quelle récompenſe plus magnifique pourroient-ils jamais ſe promettre! Les jouiſſances de la vanité ſont bien peu de choſe quand on les compare à d'auſſi grands intérêts : tout diſparoît devant Dieu & l'éternité.

Si le deſir de plaire au maître de la nature eſt le motif le plus propre à exciter les hommes à la vertu, il eſt auſſi le plus réprimant. Obligés dans tous les inſtans de leur vie de comparoître au tribunal de Dieu, ils ne font aucune action, ils n'ont aucune penſée dont il ne ſoit le témoin. Juge incorruptible, il lit dans les plus

plus secrets replis des cœurs, & tient un compte exact des vertus & des vices. Que de crimes odieux n'eussent pas été commis si leur auteur n'eût compté les ensevelir dans l'ombre du silence ! que d'actions vertueuses n'eussent pas été faites si elles n'avoient eu de nombreux admirateurs ! L'homme religieux seul est dispensé de se cacher & n'a pas besoin de témoins pour l'encourager à faire le bien. Toujours guidé par la main de l'Eternel, sans honte comme sans orgueil, il obéit à ses volontés suprêmes. Rapportons tout au maître de la nature, il sent qu'il n'est qu'un foible instrument dont Dieu se sert comme il lui plaît pour l'éprouver, le récompenser ou le punir. Accablé sous le poids de l'ignominie, ou glorieux & triomphant, son ame n'est point abattue par l'adversité ni corrompue par les succès. Au-dessus des revers, au-dessus de la prospérité, son bonheur est dans le Ciel & ses travaux sur la terre.

Personne ne porta jamais à un plus haut dégré l'héroïsme des vertus que Louis IX. En laissant à part la guerre des croisades qui tenoit à l'esprit de son siècle, on ne peut disconvenir qu'il a été un des plus grands & des meilleurs Princes qui ayent

régné ſur l'empire des François. Vivement animé de l'amour de Dieu & de ſon prochain, ſa conduite fut toujours la même. Sur le trône ou dans les fers, ſon courage & ſa pitié ne ſe démentirent point; il prouva enfin que ſans la religion il n'eſt point de vertus parfaites, puiſqu'elle ſeule préſente des motifs aſſez puiſſans & aſſez invariables pour ne l'abandonner jamais.

Nous ſaiſiſſons avec empreſſement cette occaſion de rapporter quelques traits de la vie de ce grand Roi; il eſt doux de pouvoir ſe dire en les liſant : il fut bon, il eſt heureux.

A peine arrivé ſur les côtes d'Egypte, il eut un combat terrible à ſoutenir contre les Sarraſins qui vouloient lui en défendre les approches. Son courage lui ayant fait ſurmonter tous les obſtacles, il n'en fut que plus humble après la victoire ; il proteſta hautement devant toute ſon armée qu'on ne la devoit qu'à Dieu & qu'il n'y avoit eu aucune part (1). Voici les termes modeſtes avec leſquels il rendoit compte de ſes ſuccès : » Les infidèles avec » toutes leurs forces vinrent fondre ſur

(1) Hiſtoire de France de l'Abbé Velly, *tom. IV*, page 429.

» notre camp : Dieu se déclara pour nous,
» le carnage fut très grand de leur cô-
» té (1) ».

Si la foi vive dont Saint-Louis étoit pénétré, lui donnoit la plus parfaite résignation aux décrets de la providence, elle n'éteignoit point dans son cœur les tendres sentimens de la nature. Le Comte d'Artois son frere ayant été tué au combat de la Massoure, comme le Sire de Joinville cherchoit à le distraire de cette pensée en lui parlant des grands avantages qu'on venoit de remporter; *il faut louer Dieu de tout*, dit le Roi en l'interrompant, *& adorer ses profonds jugemens*. Puis il se mit à fondre en larmes (2).

Saint-Louis n'avoit pas été énorgueilli par ses victoires, il ne fut pas abattu par l'adversité. C'est sur-tout dans ces occasions terribles où l'homme est aux prises avec la douleur & le désespoir, qu'on voit le triomphe de la religion sur la sagesse purement humaine; elle seule peut donner des consolations qu'il n'est pas possible de ravir à ceux qui en sont fortement persuadés. Notre héros fut mis à cette

---

(1) *Idem*, page 481.
(2) *Idem*, page 471 & 472.

rude épreuve & en sortit glorieusement: malade, jetté dans une prison obscure, menacé à chaque instant d'être égorgé, sa confiance en la miséricorde de Dieu ne l'abandonna pas & ne lui fit rien faire d'indigne de son rang. *C'étoit*, disoient les Sarrasins, *le plus fier chrétien qu'ils eussent jamais vu* (1).

Comme il traitoit avec les Emirs de sa rançon, ceux-ci ayant exigé de lui un serment affreux qu'il refusa de faire par respect pour la Divinité, ces barbares furieux entrerent dans sa tente le sabre à la main, & lui dirent avec emportement: *tu es notre captif & tu nous traites comme si nous étions dans tes fers; il n'y a point de milieu, ou la mort ou le serment tel que nous l'exigeons. Dieu vous a rendu maître de mon corps*, répondit froidement le Monarque; *mais mon ame est entre ses mains, vous ne pouvez rien sur elle* (2). Une si belle vie fut terminée par une mort tranquille. *Seigneur, j'entrerai dans votre maison, je vous adorerai dans votre saint-Temple, & je glorifierai votre nom*, furent ses dernieres paroles & ses dernieres pensées (3). Il ne pouvoit pas

(1) *Idem*, page 502 & 504.
(2) *Idem*, page 508.
(3) Id., *tom. VI*, p. 102.

craindre la présence d'un Dieu qu'il avoit toujours si fidèlement servi, & aucun homme ne mérita mieux qu'on lui appliquât cette expression à la fois simple & sublime de La Fontaine, quand il parle du juste: » Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un » beau jour «.

Saint Louis fut courageux sans vanité; humble sans bassesse, résigné sans indifférence, généreux sans orgueil, il fut enfin une preuve éclatante que la vertu la plus pure est celle qui est fondée sur l'amour de la Divinité.

§ 2.

DESIR DE SE PLAIRE A SOI-MÊME: SECOND PRINCIPE DE LA VERTU.

NOUS avons parlé ailleurs des effets ordinaires de l'orgueil quand il se trouve joint à l'ignorance & à l'égoïsme. Si nous le considérons actuellement uni aux lumieres & à la sensibilité, nous verrons qu'il devient, dès ce moment, la seconde source de la vertu; car alors il donne naissance à l'amour de l'humanité.

Tandis que l'orgueilleux ignorant & cruel ne s'intéresse qu'à lui seul, ne voit dans

tous les êtres vivans que des créatures destinées à obéir à ses volontés ou à contribuer à ses plaisirs ; l'orgueilleux éclairé & sensible cherche à se justifier à lui-même, par des actions, la haute opinion qu'il a conçue de son mérite. Il ne lui suffit pas de s'estimer plus que tous les hommes, il faut qu'il puisse se rendre compte des motifs sur lesquels est fondée l'idée qu'il a de son excellence. Placé sur le trône, n'ayant ni supérieur ni égal, incapable dans ce rang suprême de ressentir l'aiguillon de la jalousie ou de l'envie, qui étouffent si souvent la pitié, il deviendra le bienfaiteur des hommes. La protection qu'il leur accordera, la félicité dont ils jouiront, étant son ouvrage, seront pour son orgueil autant de preuves de son extrême supériorité, & pour son cœur la source des émotions les plus délicieuses. Il ne pourra être heureux que du bonheur des autres, parce que s'en regardant comme la cause unique, leur infortune seroit nécessairement ou une preuve de son impuissance, ou une suite de sa cruauté.

C'est ainsi que pensoient Tite, Antonin & Marc-Aurèle, & nous ne croyons pas pouvoir donner une peinture plus fidèle de la vertu, qu'en transcrivant içi dans son en-

tier le portrait d'Antonin, tracé par son successeur. » Voici, dit Marc-Aurèle, les qualités que j'ai admirées dans mon pere adoptif, & que je me propose d'imiter. La douceur , la constance inébranlable dans les résolutions prises une fois avec maturité; l'éloignement de la vaine gloire, & l'indifférence pour ce qu'on regarde communément comme honneurs & distinctions; l'amour du travail, & l'assiduité à le suivre persévéramment; la disposition à écouter quiconque pouvoit lui donner un avis utile; une justice inflexible & toujours attentive à rendre à chacun ce qui lui est dû; l'habileté à discerner les cas qui admettent l'indulgence, de ceux qui exigent la sévérité. Plein de l'esprit de société, soigneux de ne point gêner ses amis, il ne leur imposoit la nécessité ni de venir à ses repas ni de le suivre à la campagne; & lorsque quelque raison que ce pût être les avoit obligés de s'en dispenser, ils ne le trouvoient, en reparoissant devant lui, nullement changé à leur égard. Fidèle & constant dans l'amitié, de même qu'il ne connoissoit point ces saillies impétueuses qui vont jusqu'à la passion, aussi n'avoit-on à craindre de sa part ni dégoût ni caprice. Dans les conseils il examinoit scru-

puleusement les affaires, & au lieu de se contenter des premieres vues, il approfondissoit son sujet, & le considéroit sous toutes les faces. Aisé à se satisfaire de ce qu'il trouvoit sous sa main, toujours content, rien n'altéroit la sérénité de son ame, ni ne l'empêchoit de faire usage de la sagacité qu'il avoit pour prévoir au loin l'avenir. Il mettoit ordre à tout; entrant dans les plus petits détails, sans bruit, sans fracas, sans donner aux choses plus de poids qu'elles ne méritoient; jamais les finances de l'Empire ne furent mieux ménagées que sous son gouvernement, & il supportoit sans s'émouvoir les mauvaises plaisanteries de ceux qui vouloient sur ce point tourner sa conduite en ridicule. La flatterie n'eut aucun pouvoir sur son esprit, & il supprima les acclamations qui dégénéroient en indécences. Point de superstitions dans le culte de la Divinité, point de bassesse avilissante dans ses procédés à l'égard des hommes, ni d'affectation pour se rendre populaire aux dépens de la dignité. Toutes ses actions étoient dirigées par une sagesse constamment uniforme, qui ne donnoit dans aucun excès, qui marchoit toujours sur la même ligne sans se laisser jamais prendre à l'appât de la nou-

veauté. Ses manieres affables couloient de ſource, & il ne les chargeoit point parce qu'elles n'étoient que l'expreſſion naturelle de ſes ſentimens. Nul faſte dans tout ce qui l'environnoit, & ſon exemple eſt une preuve qu'un Prince n'a pas beſoin pour ſe faire reſpecter ni de gardes ni d'habillemens magnifiques, ni de ſtatues ni de tout l'éclat extérieur, & qu'en ſe rapprochant autant qu'il eſt poſſible de la façon de vivre d'un particulier, il n'en conſerve que plus d'élévation & de grandeur dans le gouvernement des affaires publiques.»

» Antonin avoit l'eſprit fort orné ſuivant la meſure néanmoins qui convient à un Prince. On ne pouvoit pas dire de lui qu'il fût un ſavant, un Rhéteur, un ſophiſte, mais bien un ſage, perfectionné par les belles connoiſſances, & devenu par d'utiles réflexions capable de ſe gouverner & de gouverner les autres. Il ne ſe piquoit point d'exceller dans les ſciences qui n'étoient point de ſon reſſort; & regardant comme indigne de lui la jalouſie contre ceux dont elles faiſoient la profeſſion & l'étude, il leur cédoit ſans peine la ſupériorité dans leur genre, & favoriſoit leurs ſuccès. Il honoroit ſincérement les vrais philoſophes, & n'inſultoit point à ceux qui

abusoient de ce nom pour masquer leurs vices. Il avoit un soin raisonnable de sa santé, gardant un milieu entre des attentions de délicatesse & une négligence nuisible, & il réussit à se conserver en substituant sa propre vigilance aux secours des Médecins, qu'il n'employoit que très rarement. La solidité de son esprit le rendoit stable & permanent, non seulement dans ses façons de penser, mais dans sa conduite extérieure. Mêmes occupations, mêmes arrangemens, goût persévérant pour les mêmes lieux. Un jour de sa vie étoit semblable à tous les autres. Plein d'ouverture & de franchise il ne faisoit point mystère de ce qui ne demandoit point à être caché. Il n'observoit le secret que pour de bonnes raisons, & particuliérement dans ce qui se rapportoit aux affaires d'Etat. Au comble de la grandeur, il ne connut jamais les délices; & pour ce qui est des commodités de la vie, il en usoit simplement & uniment lorsqu'il les avoit; si par quelque accident elles lui manquoient, il savoit s'en passer. Il donna des jeux & des spectacles, il fit des largesses, mais avec poids & mesure, comme s'acquittant d'une dette que l'usage exigeoit de lui, & non par goût pour le faste, ni dans le dessein

de s'attirer la faveur de la multitude. Il construisit divers ouvrages publics sans aimer à bâtir, mais par raison de convenance ou même de nécessité. Nullement recherché dans tout ce qui appartient aux soins du corps, il ne prenoit point de bains à des heures insolites; il ne se piquoit point d'inventer de nouveaux ragoûts pour sa table, il n'étoit curieux ni de belles & précieuses étoffes pour se vêtir, ni du coup d'œil d'une nombreuse troupe d'esclaves tous jeunes & bien faits. Ce qu'il y avoit de plus simple étoit ce qui lui convenoit davantage. Sans dureté, sans audace, sans cupidité, mesuré en tout, agissant en tout avec maturité, tranquillité, circonspection, il méritoit qu'on lui appliquât ce qui a été dit de Socrate, qu'il étoit seul capable de s'abstenir & de jouir des choses dont le commun des hommes n'a ni la force de se priver, ni la sagesse de bien user (1).»

Antonin & Marc-Aurèle donnerent un grand exemple au monde; ils lui apprirent que la félicité la plus pure ne peut

(1) Histoire des Empereurs Romains, par M. Crevier, *tome VIII, page 204 & suivantes.*

être que le partage de la vertu. Aussi jamais leur humeur n'éprouva-t-elle la plus légère altération ; la paix intérieure dont ils jouissoient se manifesta dans leurs actions comme dans leurs discours, & dura autant que leur vie.

C'étoit sans doute le sentiment profond & délicieux d'une conscience sans reproche qui inspiroit Antonin, lorsqu'au lit de la mort il donna pour mot au Tribun des Prétoriens *la tranquillité.* Sa belle ame sembloit n'attendre que cet instant pour quitter ce séjour terrestre ; ses yeux bientôt après se fermerent à la lumière, & il ne resta de lui que le souvenir de ses vertus & les regrets de sa perte.

Nous ne devons pas oublier, après avoir cité ces deux excellens Princes, d'observer que la vanité & l'amour de la gloire n'influerent en rien sur leur conduite. Voici comme s'exprimoit à ce sujet Marc-Aurèle lui-même en parlant des grandeurs humaines & de leur peu de durée : » Ah » que toutes choses sont bien vîte englouties ! les corps par la terre, leur mémoire par le temps (1). «

---

(1) Pensées de l'Empereur Marc-Aurèle, p. 325.

Ces deux grands Monarques, enfin, furent toujours convaincus : 1°. que le Souverain d'un Empire ne possèdoit rien en propre, & qu'il ne pouvoit être regardé que comme l'administrateur de la chose publique (1). 2°. Que la clémence ne lui étoit permise que dans le cas d'une offense personnelle, attendu qu'alors il rentroit dans la classe ordinaire des citoyens, & pouvoit pardonner sans cesser d'être juste (2).

Nous avons dit au commencement de ce paragraphe que l'orgueil éclairé & sensible devenoit la seconde source de la vertu : nous ajouterons ici que la grandeur de la vertu est à son tour proportionnée à l'étendue de l'esprit. C'est une suite nécessaire de la définition que nous en avons donnée, puisqu'il est évident que plus un homme aura de lumieres plus

(1) Histoire des Empereurs par M. Crevier, *tome VIII*, page 204 *& suiv.*

(2) C'est aussi ce que pratiqua Marc-Aurèle dans toutes les conspirations qu'on fit contre lui. Il brûla les papiers d'Avidius sans les lire, de crainte, disoit-il, d'être forcé de haïr. Histoire des Empereurs, *tome VIII*, page 339 *& suiv.*

il pourra répandre au loin & avec discernement ses bienfaits.

Quand l'exercice de la vertu est devenu si aisé, qu'elle ne coûte plus aucun sacrifice, elle prend le nom de sagesse. Socrate, Aristide porterent le titre glorieux de sages. Simples citoyens d'une petite république, ils ont plus vécu dans la mémoire des hommes que cette foule de Rois qui n'ont fait que paroître & disparoître sur la terre. Les grands crimes & les grandes vertus ont seuls droit à l'immortalité. L'histoire des Princes imbéciles est ignorée dès leur vivant; ils ressemblent à ces insectes éphémères qu'un même jour voit naître & mourir. C'est donc chargé de l'exécration ou de la reconnoissance de ses contemporains qu'un homme célèbre se présente à la postérité; il peut choisir entre la haine ou le respect de tous les siècles; car après deux mille ans il n'est plus de flatteurs ni d'envieux.

§ 3.

DESIR DE PLAIRE AUX AUTRES : TROISIÈME PRINCIPE DE LA VERTU

SI les deux motifs dont nous venons de rendre compte ont un si puissant empire

ſur nos ames, celui qui naît de la vanité & de l'amour de la gloire, c'eſt-à-dire du deſir de plaire aux autres, n'a pas des effets moins ſurprenans. Enivré du plaiſir d'être admiré, un héros fait ſouvent des ſacrifices qui ſemblent au-deſſus des forces humaines & des récompenſes qu'il peut s'en promettre. Mépriſant les douceurs de la vie, conſentant à n'exiſter qu'un inſtant, pourvu que cet inſtant vaille à ſon nom l'immortalité, il jouit par anticipation du bien qu'on dira de lui quand il ne ſera plus; il voit couler les larmes qu'on verſera ſur ſa tombe; ſon imagination brûlante le tranſporte dans l'avenir où il recueille déjà un encens qu'il ne pourra hélas ! jamais reſpirer; ſon bonheur en un mot n'eſt compoſé que de quelques minutes, mais il lui ſuffit & il meurt content.

Le dévouement de Décius nous ſervira d'exemple, on en lira peut-être ici le récit avec quelque intérêt. Quoique la cataſtrophe qui a mis fin à ſes jours ſoit accompagnée de cérémonies religieuſes qui pourroient faire croire que le fanatiſme y avoit influé, on ne peut pas ſe tromper ſur les vrais motifs qui le font agir; c'étoit, obſerve Cotta dans Cicéron, un ſtratagême de la part de ce grand homme qui

aimoit assez sa patrie, & par conséquent la gloire, pour leur faire le sacrifice de sa vie (1).

Decius - Mus, Consul & collégue de Manlius, commandoit avec lui l'armée que Rome avoit envoyée contre les Latins. » Les Consuls, dit M. Rollin, avant de mener leurs troupes au combat ayant immolé des victimes pour connoître dans leurs entrailles la volonté des Dieux; l'Aruspice trouva qu'il manquoit quelque chose à la tête du foie de celle de Décius, mais que du reste elle étoit agréable aux Dieux: la victime de Manlius fut trouvée parfaite. *Je suis content*, dit Décius, *si la victime de mon collégue est entiérement agréée des Dieux*. L'armée ensuite s'avança pour le combat. Manlius commandoit l'aile droite, Décius la gauche; d'abord on combattit de part & d'autre à forces égales & avec courage & un succès pareil. Ensuite les *Hastaires* de l'aile gauche ne pouvant soutenir l'attaque violente des Latins, se retirerent vers la seconde ligne où combattoient ceux qu'on appelloit les *Princes*. Dans ce

(1) Histoire Romaine de M. Rollin, *tome III*, p. 121.

trouble le Conſul Décius appelle à haute voix le Pontife Valérius. *Nous avons beſoin ici*, lui dit-il, *du ſecours des dieux ; prêtez-moi votre miniſtère, & dictez-moi les paroles que je dois prononcer en me dévouant pour les légions.* Le pontife lui ordonne de prendre ſa robe brodée de pourpre, & la tête couverte d'un voile, une main élevée ſous ſa robe juſqu'au menton, un javelot ſous les pieds, de prononcer en ſe tenant *debout* ces paroles : *Janus, Jupiter, pere Mars, Quirinus, Bellone, Dieux Lares, Dieux Novenſiles, Dieux Indigètes, Dieux qui avez un pouvoir* particulier *ſur nous & ſur nos ennemis, Dieux Manes je vous prie, je vous ſupplie reſpectueuſement, je vous demande la grace, & je compte l'avoir obtenue, de procurer au peuple Romain des Quirites le courage & la victoire, & de répandre en même temps parmi les ennemis du peuple Romain des Quirites la terreur, la conſternation & la mort. Conformément aux paroles que je viens de prononcer, je me dévoue pour la République du peuple Romain des Quirites, pour l'armée, pour les légions, pour les troupes auxiliaires du peuple Romain des Quirites, & je dévoue avec moi aux Dieux Manes & à la terre les légions & les troupes auxiliaires des ennemis.*

Après avoir prononcé ces paroles & ces

imprécations, il donne ordre à ses Licteurs de se retirer vers Manlius & d'aller, sans perdre de temps, lui annoncer qu'il s'est dévoué pour l'armée. Puis ceint à la maniere des Gabins il saute tout armé sur son cheval & se jette tête baissée au milieu des ennemis. Il parut aux deux armées avec un air & une prestance au-dessus de l'humaine, comme étant envoyé du Ciel pour appaiser toute la colère des Dieux envers les siens, & la faire tomber sur les ennemis. En effet, la terreur & la consternation sembloient marcher devant lui. Par-tout où il se montroit, les ennemis comme frappés de la foudre étoient aussitôt saisis de frayeur. Mais quand accablé de traits, il fut tombé mort par terre, le trouble & le désordre redoublerent parmi les Latins. Dans ce moment les Romains remplis de confiance, comme ayant mis les Dieux de leur côté, recommencèrent le combat avec un nouveau courage & une nouvelle ardeur, & remportèrent une pleine victoire (1) «.

Comme on ne peut pas pousser plus

(1) Histoire Romaine de M. Rollin, *tome III*, p. 115, 116, 117 & 118.

loin que l'a fait Décius l'héroïsme de la gloire fondé sur le mépris de la vie, & que la résolution qu'il avoit prise de se dévouer à la mort, ne laissoit pas la moindre place à l'espérance, nous nous contenterons du trait que nous venons de citer. Nous observerons seulement à ce sujet deux choses.

La premiere, c'est qu'il est impossible de faire de grandes actions en aucun genre si l'on n'est doué d'une imagination très forte: c'est elle qui couvre de fleurs les maux extrêmes qu'on est souvent obligé d'endurer. Le sacrifice est présent, la récompense dans l'avenir ; lorsqu'il n'y a pas d'illusion on n'abandonne point une réalité pour un bonheur purement idéal.

La seconde, c'est que la reconnoissance qu'on a pour les grands hommes morts depuis long-temps n'est plus qu'une espèce de pitié. Quand les intérêts ont changé, quand les nations dont ils faisoient partie & qu'ils ont servies ont été détruites, on cesse alors d'éprouver pour eux une véritable reconnoissance. J'excepte cependant les auteurs célébres qui ont éclairé l'hu-

manité. Leurs leçons étant utiles à tous les ſiècles, ils ſont non-ſeulement les bienfaiteurs d'une génération, mais de toutes les générations.

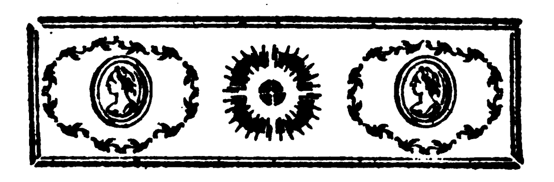
C'eſt donc pour occuper quelques feuillets dans l'hiſtoire que tant de Héros ſe ſont ſacrifiés; pour émouvoir encore un inſtant ſur leur compte une poſtérité qu'ils ne pourront pas connoître, & qui par conſéquent n'exiſtera pas pour eux. Mais ce dépôt ſi chéri de leur gloire, cette hiſtoire elle-même durera-t-elle toujours, les ſiècles en s'accumulant ne la feront-ils pas évanouir ? Le temps comme un torrent rapide entraîne avec lui les hommes & leurs vains projets, les Rois & leurs Empires, les crimes & les vertus. A meſure qu'il s'éloigne les objets ſe confondent : on n'en apperçoit de loin en loin que de légères traces qui diſparoiſſent à la fin pour ne plus revenir. De nouvelles générations ſuccèdent à celles dont le ſouvenir eſt effacé; les mêmes événemens renaiſſent dans des circonſtances ſemblables; mais le ſort de ces générations nouvelles n'eſt pas différent de celui des anciennes. Un éternel oubli couvrira à leur tour d'un voile impénétrable la mémoire des

chofes qu'elles auront cru devoir durer toujours.

Tel eft le cercle variable de nos deftinées; quels que foient les efforts de la vanité humaine elle ne le fixera jamais.







DOUZIÈME DISCOURS.

L'ESPÉRANCE, LA CRAINTE ET LE DÉSESPOIR.

Nous croyons pouvoir définir l'espérance, un jugement de l'esprit favorable à notre desir. Pour peu en effet qu'on observe la marche de nos idées, au moment où nous éprouvons ce sentiment, il est facile de voir qu'il est toujours précédé du desir & accompagné de la réflexion qui nous montre la possibilité de le réaliser. Ces deux préalables sont absolument nécessaires, l'homme n'espérant point ce qu'il est certain de ne jamais obtenir. Guidé dans tous les instans de sa vie par l'amour

du plaisir & la crainte de la douleur, le desir peut naître involontairement chez lui; mais il meurt bientôt s'il n'est soutenu par l'espérance qui en prolonge la durée en le renouvellant sans cesse.

La jeunesse est de tous les âges celui où on se livre le plus aisément à cette flatteuse illusion; privé d'expérience, ne connoissant ni les hommes ni les choses, on croit tout possible : la vivacité des modifications qu'on éprouve avec des organes encore neufs, nous identifient tellement avec la nature entiere que nos cœurs volent au-devant de tous les plaisirs. Ceux qu'on a déjà connus deviennent un attrait puissant qui porte vers ceux dont on n'a pas encore joui. Après avoir commencé à boire dans la coupe du bonheur, nous croyons qu'elle est inépuisable, & nous prenons pour mesure de la possibilité de ce que nous desirons, l'ardeur même de nos desirs.

Les vieillards au contraire détrompés par une longue suite de malheurs, après avoir été mille fois la victime des coups de la fortune, deviennent insoucians. Ils ne regardent plus la vie que comme un voyage quelquefois court, quelquefois long, mais durant lequel il seroit difficile

de

de dire qui a le plus gagné de celui qui est arrivé plutôt ou de celui qui arrive plus tard. S'abandonnant à leur sort sans regarder derriere eux & sans oser creuser dans l'avenir, ils craignent de fixer le chemin de l'existence qui est borné à ses extrémités par deux précipices effroyables ; à peine sortis de l'un, le temps les entraîne rapidement vers l'autre ; contraints par la nécessité à vivre au jour la journée, ils ne font plus de projets éloignés, ils jouissent tranquillement des biens que la nature tantôt avare, tantôt prodigue, leur permet encore un instant de goûter.

L'âge mûr est celui où les hommes doivent se promettre le plus de succès dans leurs entreprises. Placés entre l'époque où l'on ne doute de rien & celle où l'on doute de tout, ils joignent à l'expérience l'énergie & la constance qui font réussir. Cet âge heureux commence à 30 ans & finit à 50. Si la fortune n'a pas réalisé alors leurs espérances, ils doivent y renoncer ; l'instant favorable est passé, il ne renaîtra plus pour eux. L'ame au déclin de la vie perd cette chaleur active & pénétrante qui communique aux êtres environnans les mouvemens dont elle est agi-

tée ; ſentant foiblement, ſon action ſur eux devient preſque nulle; elle reſſemble au Soleil, qui à la fin de ſa courſe ne darde plus que des rayons obliques & languiſſans.

Ce qui doit au reſte conſoler des mauvais ſuccès, c'eſt qu'on eſt plus heureux par ce qu'on eſpère que par ce qu'on poſſède. L'imagination, tant qu'on deſire, accroît les charmes de la jouiſſance ; que dis-je ? elle fait jouir mille & mille fois ; tandis que le plaiſir va toujours en diminuant du moment où on le goûte. Le bonheur étant le but de l'eſpérance, & le dégoût la ſuite inévitable de la jouiſſance, je laiſſe à décider lequel de ces deux états eſt le plus conſtamment agréable.

Mais, me dira-t-on, ſi l'eſpérance eſt préférable à la poſſeſſion de ce qu'on deſire ; s'il faut ne pas jouir complètement pour conſerver une félicité durable ; le bonheur n'eſt donc qu'une illuſion, puiſqu'il faudroit ne le goûter jamais pour pouvoir être toujours heureux.

Pour réſoudre cette objection il faut diſtinguer dans l'homme deux époques : celle où il eſt encore ſauvage, & celle où il eſt policé. Dans la premiere, ce que j'avance ſeroit certainement une abſurdité.

L'abſence d'imagination, le défaut de mémoire rendant la vie du Sauvage preſqu'entiérement ſenſitive, l'apathie habituelle dans laquelle il eſt, fait diſparoître les intervalles qui ſéparent une jouiſſance de l'autre. Le temps qui paroît ſi long aux peuples civiliſés vole pour lui avec une rapidité extrême. L'homme ſauvage n'exiſte réellement que quand il mange, quand il boit, quand il voit une femme. Dans toute autre circonſtance il eſt paſſif. La vie d'un vieillard de 80 ans dans l'état de nature n'a ſouvent duré que quelques jours. On peut la comparer à ces vaſtes déſerts de l'Afrique où l'on ne rencontre que de loin en loin un arbriſſeau.

Chez l'homme policé au contraire la mémoire & l'imagination rendant également préſent en ſon eſprit, & le paſſé & l'avenir, il n'y a point d'intervalle vide; ſon exiſtence eſt marquée d'un bout à l'autre par une ſucceſſion continuelle & non interrompue d'idées qui dure auſſi longtemps qu'il conſerve l'uſage de ces deux facultés.

Si d'après cela nous conſidérons que le moment des jouiſſances réelles n'eſt qu'un point comparé au reſte de la vie, nous ſerons obligés de convenir que l'eſpérance

& le dégoût en remplissent la plus grande partie. Mais espérer étant un plaisir, & éprouver la satiété une peine; il suit de-là que plus on prolongera la durée de l'espérance, plus on sera heureux.

On voit d'un autre côté par ce que nous venons de dire, que la vie du Sauvage étant presqu'entiérement sensitive, son bonheur est uniquement composé de réalités; il consiste à ne point souffrir & à jouir quelquefois: tandis que chez l'homme perfectionné, sa mémoire & son imagination lui retraçant sans cesse le passé & l'avenir, il est actif dans tous les instans de son existence. Une sensation faisant constamment place à une autre, le moment de la jouissance passe comme un éclair, si l'espérance qui prolonge les plaisirs ne vient remplir le vide énorme qui se trouve entre la satisfaction de deux besoins. Or, l'espérance n'étant souvent qu'une douce chimère, presque tout le bonheur de l'homme policé consiste en illusions.

Le combat entre la crainte & l'espérance fait naître l'inquiétude. Cet état est très pénible, mais beaucoup moins que l'irrésolution, qui vient de ce que l'espérance & la crainte se succèdent tour-à-tour. L'inquiétude étant la même chose

que le doute, & le doute naissant de l'équilibre des raisons qui sont pour ou contre nos desirs, on peut espérer de voir finir l'inquiétude quand on aura apperçu un motif déterminant; mais l'irrésolution provenant de la foiblesse de notre esprit, qui ne peut ou ne veut pas prendre un parti, il n'y a point de raison pour qu'elle ait un terme.

Le doute au reste est cent fois plus cruel que la certitude du malheur. Notre ame sans cesse balottée entre l'espérance & la crainte, ne peut s'arrêter à rien. Si elle se flatte un instant d'un heureux succès, elle sent bientôt la nécessité d'y renoncer; l'imagination qui exagère tout étant la seule mesure des plaisirs qu'on se promet ou des peines qu'on redoute, agrandit tellement les objets, les rend si désespérans, que la certitude même du malheur devient un soulagement, parce qu'il est toujours moindre qu'on ne se l'étoit figuré.

Plusieurs autres motifs viennent cependant encore à l'appui de celui-ci: l'amour de la vie, les distractions, l'espoir d'un meilleur sort, le temps qui fait tout oublier.

Aussi long-temps qu'on desire de vivre,

l'espérance n'est pas entiérement éteinte ; notre ame fatiguée par des mouvemens trop violens , tombe insensiblement dans l'abbattement ; & c'est pendant ce calme salutaire, que les distractions viennent s'y glisser & donner un autre cours à nos idées. Le souvenir de nos infortunes renaît sans doute encore par intervalles, mais il s'affoiblit de jour en jour ; & quand le temps y a joint son influence bienfaisante, les plus cruelles douleurs ne laissent plus qu'un tendre regret.

Il nous reste à examiner un des problêmes de morale les plus intéressans au bonheur de notre espèce. Il s'agit de savoir si le sort de l'homme qui jouit, est préférable à la condition de celui à qui il arrive ce qu'il craignoit.

Nul doute qu'en possédant ce qu'on espère on perd l'espérance de posséder, qui est le plaisir le plus durable. La satiété suivant de près la jouissance, & le dégoût ne tardant pas à la remplacer, l'ame épuisée par les plaisirs tombe nécessairement dans la langueur. L'absence des jouissances devient alors pour elle une vraie peine, par la comparaison qu'elle est obligée de faire de son état passé avec son état présent. Ce passage des sensations les plus

vives à l'indifférence amène l'ennui avec tous les chagrins qui en font la fuite. Fatiguée de fa propre félicité, elle perd pour un temps le pouvoir de la faire renaître ; & devient dès ce moment le jouet de l'infortune.

Celui au contraire à qui il eft arrivé ce qu'il craignoit, gagne d'abord de ne plus craindre ; abattu par la douleur, & n'ayant pas la force de fouffrir davantage, il trouve un foulagement dans l'excès même de fes maux, qui à la fin produit l'épuifement & par conféquent le repos. C'eft un inftant de bonheur que la nature accorde aux infortunés, & que ni les hommes ni les événemens ne peuvent leur ravir. Si les diftractions viennent alors retarder ou affoiblir les fouvenirs ; fi l'efpérance leur montre dans l'avenir une meilleure deftinée, que pourroient-ils envier à l'homme heureux ! ils approchent à grands pas de la félicité, tandis qu'elle va échapper à celui qui en jouit.

Nous croyons donc pouvoir généralement affurer que tout eft parfaitement égal dans la vie ; que les biens & les maux fe fuccèdant conftamment, celui qui fouffre n'eft pas plus à plaindre que celui qui jouit ; puifqu'il eft sûr que bientôt l'un

prendra la place de l'autre. La ſeule différence qui ſe rencontre entr'eux pour le moment, c'eſt que le premier arrive au plaiſir par la peine, & le ſecond à la peine par le plaiſir.

Après avoir parlé de l'eſpérance il convient de définir la crainte qui en eſt l'oppoſé. C'eſt en effet un jugement de l'eſprit défavorable à ce qu'on deſire.

Le déſeſpoir eſt le dernier degré de la crainte, les enfans & les Sauvages ne le connoiſſent point, parce qu'ils font, comme nous l'avons déjà dit, trop peu d'uſage de leur mémoire & de leur imagination pour conſerver le ſouvenir du paſſé ou prévoir l'avenir. Mais ſi on ne peut pas craindre la douleur & la mort ſans prévoir l'avenir, il ſuit de ce que nous venons d'avancer que les enfans & les Sauvages, toujours bornés au ſentiment de la peine préſente, doivent ſouffrir avec beaucoup plus de patience que les peuples civiliſés; la terreur de la mort ou la crainte d'un mal plus grand que celui qu'ils éprouvent, étant chez ceux-ci la véritable cauſe de l'excès de leurs tourmens. Pour rendre encore plus palpable ce que nous avançons ici, nous allons extraire de l'hiſtoire générale des voyages de M. de la Harpe un exemple

singulier de l'indifférence avec laquelle les Péruviens supportent la mort; il nous semble impossible de l'expliquer d'une maniere un peu satisfaisante, si on refuse d'adopter les principes que nous venons d'établir.

» L'idée de la mort & la crainte que son approche imprime naturellement à tous les hommes, ont beaucoup moins de force sur les Péruviens que sur aucune autre nation. Dans toutes leurs maladies ils ne sont abattus que par la douleur; ils ne comprennent point que leur vie soit menacée, ni comment on peut la perdre; & les exhortations des Prêtres ne paroissent pas les toucher. Don Ulloa surpris de cette stupide indifférence, & croyant ne devoir l'attribuer qu'à la force du mal, eut la curiosité de voir au dernier moment de leur vie deux criminels en bonne santé dont la justice avoit décidé le sort; l'un métis ou mulâtre, l'autre Péruvien. Il se fit conduire à la prison. Le premier, que plusieurs Prêtres exhortoient en Espagnol, faisoit des actes de foi, de contrition & d'amour avec toute la frayeur qui convenoit à sa situation. L'américain avoit autour de lui d'autres Prêtres qui

lui parloient dans sa langue naturelle. Il étoit plus tranquille qu'aucun de ses assistans. Loin de manquer d'appétit comme son compagnon d'infortune, l'approche de sa derniere heure sembloit redoubler son avidité à profiter du dégoût de l'autre pour manger la portion qu'il lui voyoit rejetter; il parloit à tout le monde avec liberté. Si les Prêtres lui faisoient quelques demandes, il répondoit sans aucune marque de trouble. On lui disoit de s'agenouiller, il obéissoit; on lui disoit des prières, il les répétoit mot pour mot, jettant les yeux, tantôt d'un côté tantôt d'un autre, comme un enfant vif qui ne donne qu'une médiocre attention à ce qu'on lui fait faire ou dire. Il ne perdit point cette insensibilité jusqu'à ce qu'il fut conduit au gibet, & tant qu'il eut un souffle de vie on ne remarqua pas en lui la moindre altération.

» C'est avec le même sang-froid qu'un Péruvien s'expose à la furie d'un taureau sans se défendre autrement que par la maniere dont il se présente aux coups. Il en est jetté en l'air, & tout autre seroit tué de sa chûte; mais il n'en est pas même

bleſſé, & ſe relèvé fort content de ſa victoire (1) ».

Nous ajouterons encore à cette peinture de l'inſenſibilité des Péruviens le trait ſuivant tiré du même ouvrage; comme il eſt relatif aux *Oſtiacks*, qui habitent un des climats les plus rudes de notre globe, il ſera un témoignage authentique que, dans quelque poſition que le Sauvage ſe trouve, ſon inſouciance pour l'avenir eſt toujours la même.

» Les approches de la mort, dit M. de la Harpe d'après M. de *Strahlenberg*, cauſent ſi peu de frayeur & d'inquiétude aux *Oſtiacks*, que ni les remédes propres à l'éloigner, ni les moyens de prévenir la maladie, ne ſont chez eux l'objet des moindres recherches ni des moindres ſoins.

» L'exceſſive malpropreté dans laquelle ils vivent, les viandes crues & les inſectes dont ils ſe nourriſſent, leur cauſent des maladies ſcorbutiques ou des éruptions cutanées ſemblables à la lépre, & ſi terribles qu'on peut dire qu'ils pourriſſent tous vivans. Cet amour de la vie

(1) Hiſtoire générale des voyages de M. de la Harpe, *tome XII*, page 146 & 147.

que la nature a gravé si profondément dans tous les hommes pour les rendre attentifs à leur conservation ; cette horreur qui fait reculer toutes les créatures devant tout ce qui peut tendre à leur destruction, n'entre point dans l'ame d'un *Ostiack*. Leur survient-il un ulcere au visage, à un bras, à une jambe ou à quelque autre partie du corps, ils n'y font pas la moindre attention ; ils voyent tranquillement cet ulcère faire des progrès, s'étendre & ronger petit-à-petit les autres parties du corps ; ils voyent leurs membres tout pourris se séparer du tronc les uns après les autres, sans marquer aucune douleur, sans jetter aucune plainte.

» Ils montrent une insensibilité, une résignation apathique que l'on trouve à peine dans les animaux les plus stupides, & qui doit d'autant plus surprendre qu'elle n'est pas l'effet d'un fanatisme d'opinion, tel que celui dont se paroient les Philosophes Stoïciens (1) «.

Nous avons déjà dit dans notre discours sur la curiosité & l'ennui, que le désespoir pouvoit naître de deux causes entié-

(1) Histoire générale des voyages de M. de la Harpe, *tome IX*, page 163 & 164.

rement opposées : du défaut de sensations, ou d'une sensation trop forte ; que chacune de ces causes ôtant l'espérance, quoique d'une façon différente, portoit au suicide.

Or, il est aisé, après ce qu'on vient de voir du peu de mémoire & de prévoyance des Sauvages, de comprendre qu'ils doivent s'y livrer rarement. Les seuls Kamschadales font une exception à la règle, & il paroît qu'elle est uniquement fondée sur l'effroyable misère à laquelle ils sont sans cesse exposés; misère qui devient quelquefois si excessive par la rigueur du froid & le manque total de vivres, qu'il ne leur reste plus d'autres ressources contre tant de souffrances que la mort.

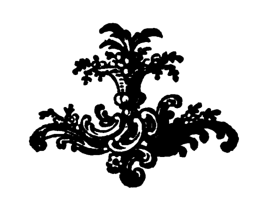
Il n'est pas au reste toujours aussi facile de se la donner que bien des gens l'imaginent. La nature nous a attachés à la vie par tant de moyens différens, que souvent ils nous échappent à force de paroître éloignés du but qu'elle se propose. Indépendamment de l'amour de nous-mêmes, de notre tendresse pour nos enfans, pour nos amis, &c. qu'il faut vaincre, elle inspire quelquefois, comme par instinct, des actions qui nous en détournent plus qu'on ne croit.

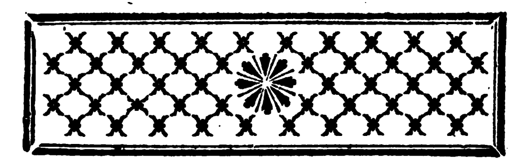
L'on en voit un exemple dans les mouvemens violens auxquels beaucoup de gens se livrent, lorsqu'il leur arrive un malheur. En s'arrachant les cheveux, en se frappant la tête, en se meurtrissant le sein, la douleur physique qu'ils éprouvent fait diversion au mal moral dont leur esprit est agité; & l'amour de la vie renaît quelquefois par le sentiment même de la douleur qui la fait si souvent haïr.

Une Romaine fameuse par son courage, a cependant prouvé que cet expédient n'étoit pas toujours infaillible. Les enfans d'Arria n'ignorant pas que leur mere avoit pris la résolution de se tuer, voulurent l'en empêcher, & la gardoient avec le plus grand soin. Mais celle-ci s'en étant apperçue leur dit : » vous n'y gagnerez rien, » vous pouvez faire que je meure misérable- » ment ; mais m'empêcher de mourir, c'est » ce qui passe votre pouvoir «. S'élançant alors de dessus sa chaise elle alla se frapper la tête contre la muraille avec une telle violence qu'elle tomba évanouie du coup. Lorsqu'elle fut revenue à elle-même elle les regarda tranquillement, & leur dit : » Eh bien ? ne vous avois-je pas » avertis que si vous me refusiez une » mort douce je saurois bien m'en pre-

» curer une autre, quelque violente qu'elle
» fût «.

C'eſt ainſi que cette femme intrépide eſſayoit ſon courage avant que de ſe porter le coup mortel qui trancha le fil de ſes jours. Tout le monde ſait le mot fameux dont elle accompagna ce dernier moment : *Petus ! cela ne fait point de mal*, dit-elle à ſon mari en lui préſentant le fer dont elle venoit de ſe percer le ſein.





TREIZIÈME DISCOURS.

DE LA RÉSIGNATION, DE L'ORIGINE DU PENCHANT QUE LES HOMMES ONT A CROIRE AU MERVEILLEUX, ET DE LA CONSOLATION.

La résignation eſt la ſoumiſſion à ſa deſtinée; elle ne peut naître en général que de l'eſpérance d'une félicité éternelle, ainſi qu'il arrive chez les peuples civiliſés; & ce n'eſt qu'impromprement qu'on donne ce nom à la conſtance apathique avec laquelle les Sauvages & les animaux ſouffrent les plus cruelles douleurs. La réſignation en effet ſuppoſe néceſſairement un combat antérieur, ſuivi d'un acquieſcement volontaire aux maux que nous en-

durons, fondé sur l'espérance d'un avenir plus heureux ; or, il est certain que le Sauvage & les animaux manquant presqu'entiérement de prévoyance, la constance qu'ils montrent dans ces sortes d'occasions ne peut pas être regardée comme une véritable résignation. Quelle est donc la raison de leur tranquillité dans ces instans terribles où ils sont aux prises avec la douleur & la mort ? comment peuvent-ils, dans une situation aussi affreuse, ne pas s'abandonner au désespoir ? car c'est une remarque certaine, que jamais le Sauvage ni aucun animal n'attente à sa vie.

Pour répondre à cette question, nous dirons que la prévoyance seule agrandit les maux au point de les rendre insupportables. Tant que les souffrances ne sont pas au-dessus de nos forces, l'amour de la vie suffit pour les faire endurer ; quand au contraire elles deviennent excessives, l'évanouissement ou la mort nous en a bientôt débarrassés. Le désespoir ne prend donc pas sa source dans les douleurs physiques, mais bien dans la faculté de prévoir, qui nous montre un avenir encore plus affreux. C'est une véritable maladie de l'ame qui ne peut-se développer que chez ceux dont le moral a déjà fait quelques progrès, & qui

refusant de cèder à la nécessité préfèrent une mort prompte à un long supplice. D'après cela il est aisé de voir que les Sauvages & les animaux habitués à se soumettre à la nécessité, bornés au sentiment du mal présent, & manquant de prévoyance, ne doivent pas éprouver comme nous les terreurs de l'avenir; & que celle-ci étant l'unique source du suicide, ils se trouvent nécessairement dans l'impuissance d'user de cette funeste ressource.

Pour développer encore mieux ce que nous venons d'avancer, nous croyons devoir considérer l'homme sauvage & l'homme civilisé dans les circonstances les plus critiques, & nous examinerons en même temps quels peuvent être les différens motifs qui les font agir.

§ 1.

SAUVAGE MOURANT DE MALADIE.

TOUS les voyageurs se rapportent à dire que les Sauvages meurent avec une tranquillité extraordinaire & sans témoigner le plus léger regret à la vie. Quels que soient les maux dont ils sont attaqués, ils les supportent avec patience, & ne

se mettent aucunement en peine des suites qu'ils peuvent avoir.

Nous en avons déjà cité un exemple remarquable dans notre discours sur l'espérance, la crainte & le désespoir, en parlant des Ostiacks; & il feroit difficile d'expliquer, d'une maniere un peu satisfaisante, la conduite de ces hommes brutes dans le cas dont nous parlerons, si on refusoit de l'attribuer à leur défaut de prévoyance & à l'absence presque totale de moralité qui se rencontre en eux.

§ 2.

SAUVAGE MOURANT DANS LES SUPPLICES.

PAR la même raison, quand l'homme de la nature est avili comme le Péruvien, & que sans perfectionner son intelligence il a perdu sa liberté, il endure alors une mort violente & ignominieuse avec autant d'indifférence que si elle étoit la suite inévitable de ses infirmités. La remarque que fait Don d'Ulloa au sujet des Péruviens, justifie pleinement ce fait; car il assure qu'ils ont été tellement dégradés par les Espagnols, qu'il ne leur reste plus le moindre penchant à la vanité ni à l'orgueil: d'où il suit qu'un Péruvien n'est pas

plus flatté d'exercer la charge d'Alcade que celle de bourreau.

Les Sauvages au contraire qui ont conservé leur liberté, animés par la vanité & l'orgueil, ne se contentent pas de souffrir la mort sans jetter aucune plainte; ils osent encore défier & braver leurs bourreaux. Ils se vantent d'avoir mangé leurs parens, & les menacent d'une prompte vengeance. Regardant leur supplice comme un second combat qu'ils vont livrer à leurs ennemis, la crainte d'être une nouvelle fois vaincus en cédant à la douleur, exalte si puissamment leurs ames qu'ils tachent d'effacer par une mort courageuse la honte de leur premiere défaite.

L'anecdote suivante que je tire du Pere Charlevoix, fera voir jusqu'où ces hommes féroces peuvent porter la constance & l'intrépidité dans de pareilles occasions.

» Un Capitaine Iroquois, du canton d'Oneyouth, avoit mieux aimé braver le péril que de se déshonorer par la fuite. Il se battit long-temps en homme qui vouloit périr les armes à la main; mais les Hurons, qu'il avoit en tête, vouloient l'avoir & le prirent. La bourgade où il fut conduit avoit quelques missionnaires

fons, & courir vers le village comme s'il y eût voulu mettre le feu. Tout le monde en fut glacé d'effroi, & perfonne n'eut la hardieffe de fe préfenter à lui pour l'arrêter; mais à quelques pas des premieres cabanes un bâton qu'on lui jetta de loin entre les jambes le fit tomber, & l'on alla fur lui avant qu'il eût pu fe relever. On lui coupa d'abord les pieds & les mains, on le roula fur des charbons embrafés, enfin on le mit fur un tronc d'arbre tout en feu. Alors toute la bourgade fit un cercle autour de lui pour goûter le plaifir de le voir brûler. Son fang qui couloit de toute part éteignoit prefque le feu; mais on n'appréhendoit plus aucun effort d'un mourant. Cependant il en fit un dernier qui renouvella le trouble. Il fe traîna fur les coudes & fur les genoux avec une vigueur & un air menaçant qui écartèrent les plus proches, moins de frayeur à la vérité que d'étonnement, car il étoit trop mutilé pour leur nuire. Dans ce moment les Miffionnaires, qu'on donne ici pour témoins, s'étant approchés de lui, & lui ayant remis devant les yeux les fentimens de la religion qu'ils lui avoient infpirés, il les écouta tranquillement & ne parut
plus

plus occupé d'autres ſoins. Bientôt un Huron le prit par derriere & lui coupa la tête (1) «.

§ 3.

L'HOMME CIVILISÉ ET PIEUX ACCABLÉ DE CHAGRINS, OU MOURANT DE MALADIES.

S'IL eſt une douce mort, c'eſt ſans doute celle de l'homme civiliſé & pieux, qui vivement perſuadé des vérités de la religion ne regarde ſon ſéjour ſur la terre que comme un temps d'épreuve, durant lequel il peut mériter la vie éternelle. Sa réſignation eſt alors néceſſairement proportionnée à la grandeur de ſes eſpérances, & certes il faut convenir qu'il ſeroit difficile d'en trouver de plus dignes d'enflâmer un mortel.

Auſſi n'eſt-il point de ſacrifices impoſſibles à un vrai croyant; ſes yeux toujours fixés vers les céleſtes demeures, il ne

(1) Abrégé de l'Hiſtoire générale des voyages de M. de la Harpe, *tome XIV*, page 491, 492, 493 & 494. Hiſtoire de la nouvelle France, *par le Pere Charlevoix*, *in-4°*, *tome III*, page 248, 249, 250 & 251.

voit dans les peines de la vie qu'un moyen de toucher la miséricorde de Dieu. Fait-il une perte irréparable, sa résignation, sa soumission aux décrets de la Providence ramènent bientôt le calme & le repos dans son ame agitée; est-il en proie aux maladies & à la douleur, il les endure avec patience; prosterné aux pieds du Souverain maître, & se confiant en sa miséricorde, il le prend pour son unique consolateur. De-là, plus il souffre plus il espère; ce qui dans l'incrédule devient un sujet de désespoir, est pour lui le chemin du bonheur; il ne considére en un mot la vie que comme un voyage souvent pénible, & la mort comme un asyle tranquille où commence seulement une félicité qui ne doit jamais finir.

§ 4.

L'INCRÉDULE ACCABLÉ DE CHAGRINS, OU MOURANT DE MALADIE.

LA situation de l'incrédule dans des circonstances semblables est en général bien différente. Borné aux consolations qui résultent de la seule nature des choses, il manque de contre-poids quand il est quel-

tion de maux exceffifs & fans remède. Ses efpérances étant purement terreftres, & par conféquent limitées, il tombe néceffairement dans le défefpoir, du moment où elles viennent à lui manquer.

La réfignation en effet n'étant que la foumiffion à fon fort, il eft impoffible, à moins que d'être fou, de fe réfigner fans un motif déterminant; or, je demande quel peut être ce motif pour un homme civilifé qui prévoit, qui n'a point de religion & qui éprouve des chagrins violens, ou qui meurt de maladie dans les douleurs les plus aiguës.

Inutilement me dira-t-on qu'excédé de la vie il ne craint point l'anéantiffement, & le préfere à une exiftence miférable, témoins un grand nombre de fuicides. Mais je répondrai que ceux-ci, loin de mourir réfignés, meurent au défefpoir. Tourmentés par les tableaux affreux que produit leur imagination, ils veulent envain les bannir de leur penfée, ils y renaiffent fans ceffe; des phantômes toujours plus effrayans fe fuccèdent avec rapidité; l'agitation devient extrême, & les malheureux qui en font les victimes finiffent bientôt par regarder l'anéantiffement comme leur unique reffource, parce qu'il amène au

moins le repos. Le suicide n'est donc en aucune maniere accompagné de résignation; au contraire c'est une véritable résistance à sa destinée, un refus formel de s'y soumettre, puisqu'en renonçant à la vie on croit devenir indépendant des souffrances qui y sont attachées. On est rebelle à la nature, aulieu d'en être l'esclave volontaire.

On m'objectera peut-être que plusieurs incrédules sont morts tranquillement, d'où l'on pourroit induire que le défaut d'espérance n'empêche pas toujours la résignation.

Quoique cette objection paroisse assez plausible au premier aspect, elle n'est cependant pas plus solide que la précédente, car ceux que l'on peut citer sont tous morts de maladie de langueur ou à un âge très avancé. Or, dans ces occasions le physique se détruisant imperceptiblement, la vie devient d'autant moins chère qu'on a déjà perdu depuis long-temps le pouvoir de jouir des plaisirs qui la faisoient aimer. Accablé de chagrins, pour toujours séparé, si l'on est vieux, de sa femme, de ses enfans, de ses amis qu'on a vu tomber autour de soi; isolé, & pour ainsi dire oublié au milieu d'une généra-

tion nouvelle qui vous dédaigne ou à qui vous êtes à charge, on se soumet plus aisément à la mort, parce qu'on est plus dégoûté de la vie. Notre imagination, qui est d'ailleurs flétrie par l'âge ou par les infirmités, n'a plus sa premiere énergie; & comme elle seule peut nous conduire au désespoir, elle perd ici son influence malfaisante & nous laisse mourir en repos. Dans le cas cependant où les douleurs qui précèderoient la mort d'un incrédule seroient excessives & ne lui ôteroient pas en même temps l'usage de la raison, toutes les puissances de son ame se réveillant à la fois, je ne vois aucun moyen qui puisse le sauver du désespoir.

La vanité, enfin, dans les occasions d'éclat, l'amour paternel, l'amour de la vengeance, & en général toutes les passions fortes, peuvent aussi engager l'incrédule à se résigner. L'enthousiasme que lui inspire le desir d'être loué, l'espérance d'immortaliser son nom & de couvrir ses descendans d'une gloire éternelle, deviennent quelquefois des motifs assez puissans pour l'obliger à faire sans regret le sacrifice de sa vie. Enivré alors de l'admiration de ses contemporains & des siècles futurs, la mort perd à ses yeux tout ce qu'elle

avoit d'effrayant; elle ne lui paroît plus qu'un sommeil paisible qui délasse des fatigues d'un beau jour.

§ 5.

L'HOMME PIEUX MOURANT DANS LES SUPPLICES.

S'IL étoit possible de révoquer en doute les avantages innombrables dont jouit celui qui est vivement pénétré des vérités de sa religion, l'homme pieux mourant dans les supplices en feroit une preuve non équivoque. Quand tout l'abandonne sur la terre, quand il ne tient plus à la vie que par des souffrances cruelles & ignominieuses, il lui reste au milieu de ses peines une consolation à laquelle nul pouvoir humain ne peut donner atteinte. Son corps est entre les mains des bourreaux, mais son ame libre & dégagée des liens charnels s'envole en paix au séjour des bienheureux. Coupable, il espere par sa patience, sa résignation durant les supplices, obtenir grace aux yeux d'un Dieu plein de miséricorde; innocent, ce sont de nouveaux titres qui le rendront encore plus digne de ses éternels bienfaits.

La tranquillité avec laquelle l'infortunée Jeanne Gray rendit le dernier ſoupir m'a paru un exemple frappant de cette utile vérité. Son innocence, ſa beauté, ſon eſprit & ſa confiance en la miſéricorde divine, me perſuadent qu'on ne ſera pas faché de trouver ici le récit de ſes malheurs.

Jeanne Gray deſcendoit de la maiſon Royale d'Angleterre par la Ducheſſe de Suffolk ſa mere, & le Roi Edouard avoit diſpoſé de la Couronne en ſa faveur au préjudice de ſes deux ſœurs qui avoient été déclarées illégitimes par la Cour Eccléſiaſtique & le Parlement d'Angleterre. D'abord couronnée avec répugnance elle eut bientôt lieu de ſe repentir de la fauſſe démarche qu'elle avoit faite; car ayant été abandonnée du peuple, & le parti de la Reine Marie étant devenu triomphant, elle fut précipitée du trône pour aller mourir ſur l'échaffaut. Dans une auſſi triſte ſituation, & quoiqu'âgée ſeulement de dix-ſept ans, ſa fermeté fut telle qu'elle ne ſe démentit qu'au moment où elle vit paſſer Milord Guilford ſon mari qu'on menoit au ſupplice avant elle. » Cela dura pourtant peu, dit M. Burnet que je laiſſerai parler, quand elle fit réflexion qu'elle alloit le ſuivre; il ſouhaita l'embraſſer

avant leur ſéparation ; mais jugeant qu'un tel adieu les affligeroit l'un & l'autre, au-lieu de les conſoler, elle s'en défendit, & lui fit dire qu'elle eſpéroit qu'ils ſe rencontreroient bientôt dans un état plus heureux. Sa tranquillité lui demeura quand elle vit apporter dans la chapelle de la Tour le corps de ce Seigneur qui devoit y être enterré ; lorſqu'elle fut ſur l'échaffaut, qu'on avoit dreſſé dans la Tour, pour prévenir les regrets qu'une exécution plus publique auroit excités, elle confeſſa qu'elle avoit offenſé Dieu en ſe revêtant d'une dignité qui ne lui appartenoit point: que cette action n'étoit pas juſte ; mais qu'elle n'avoit ni recherché ni deſiré un ſemblable honneur. Elle déclara qu'elle mouroit dans la pure religion de Jeſus-Chriſt ; elle regarda ſon exécution comme un coup de la juſtice Divine, qui la puniſſoit de ſa négligence à méditer l'écriture-ſainte, de ſon trop d'attachement à la terre, & de ſon trop d'amour-propre : elle loua Dieu néanmoins de s'être ſervi de ce fléau pour la faire revenir à elle-même. Ayant demandé les prieres de l'aſſemblée, préſenté les ſiennes à Dieu & prononcé le pſeaume 51, elle ſe défit d'une partie de ſes habits, & dit, en poſant la tête

ſur

fur le billot : *Seigneur, je remets mon esprit entre tes mains* (1) «.

§ 6.

L'INCRÉDULE MOURANT DANS LES SUPPLICES.

UNE maladie de langueur qui dégoûte insensiblement de la vie, l'espérance d'un meilleur sort, la vanité, l'amour de la gloire, &c. peuvent sans doute, comme nous l'avons déjà dit, porter un incrédule à supporter patiemment la mort; mais périr à la fleur de son âge en proie aux tourmens les plus affreux, être en exécration à tout le genre-humain sans aucune espèce de dédommagement pour l'avenir, voilà la destinée du scélérat incrédule. Or, je demande s'il est possible de supposer qu'il puisse se résigner de bonne foi, & si la rage & le désespoir ne doivent pas accompagner ses derniers momens & les rendre encore mille fois plus terribles.

Ceci prouve d'une maniere certaine com-

(1) Histoire de la réformation en Angleterre, par M. Burnet, tome IV, page 647 & 648.

bien il eſt important d'avoir une religion. Elle ſeule peut donner des eſpérances qui réſiſtent au temps & à tous les accidens de la vie. C'eſt un baume ſalutaire qui guérit les plaies de l'ame, & détruit les funeſtes effets qui naiſſent de la faculté de prévoir.

Indépendamment des motifs d'un ordre ſupérieur, il ſemble que l'Eternel moteur des choſes, en inſpirant aux hommes le ſecret penchant qu'ils ont toujours eu pour le merveilleux, ait voulu les prémunir contre le déſeſpoir, & leur donner en ſe perfectionnant un contre-poids aſſuré contre cette affreuſe extrémité. De-là en effet la confiance aveugle que le peuple de tous les pays a conſtamment eue aux charlatans; la facilité avec laquelle on a ſu lui faire adopter de fauſſes religions, les Génies, les Péries, les Dives & les Fées; l'exiſtence enfin de la pierre philoſophale & du breuvage de l'immortalité ne repoſe pas ſur une autre baſe, & n'en eſt pas moins fermement crue par les adeptes, ou ſoi-diſant tels.

Si on réfléchit donc à notre foibleſſe, aux dangers continuels dont nous ſommes environnés, & à l'extrême amour que nous avons pour la vie & le bonheur, on dé-

couvrira aisément la source de ce penchant universel qui nous porte à abandonner la raison pour nous livrer aux chimères de l'imagination, c'est-à-dire, au merveilleux.

Les espérances que nous donne la raison, sont nécessairement circonscrites & ont un terme où nous sommes obligés de nous arrêter; celles que donne l'imagination n'en ont point : elles embrassent & le possible & l'impossible. Ainsi lorsque nous ne trouvons plus de remèdes connus à nos maux, nous aimons mieux croire qu'il en existe d'un ordre surnaturel que de renoncer à l'espérance de redevenir heureux. Une illusion agréable, ne fût-elle qu'une chimère, nous paroît mille fois préférable à une vérité désespérante. C'est le brin d'herbe auquel s'accroche l'homme qui se noye; quoiqu'il ne soit pas assez fort pour le sauver, il le saisit avec empressement, & meurt avec moins de regrets, parce qu'il lui reste quelque espoir.

Quand d'un autre côté l'on considère notre ignorance extrême, les découvertes successives qui ont été faites depuis plusieurs milliers de siècles, les effets incompréhensibles de certains phénomènes de la nature, tels que ceux de l'électricité & du magnétisme, la raison semble alors

justifier elle-même notre crédulité : qu'on y ajoute encore l'espérance d'un meilleur sort, & l'on verra qu'il est bien difficile de ne pas se laisser subjuguer.

Nous remarquerons enfin que c'est également du penchant qui nous porte à croire le merveilleux, que découle le plaisir qu'on trouve à lire l'Arioste, le Tasse, les mille & une Nuits, & tant d'autres romans remplis d'enchantemens, de prodiges & de choses non moins extraordinaires. Quel homme doué d'un peu d'imagination ne se transporte pas aisément au milieu de ces forêts ténébreuses, de ces palais superbes où les génies déployoient leur pouvoir? Insensiblement entraînés par l'intérêt qu'un Héros nous inspire, nous revêtons son personnage & partageons sa bonne & sa mauvaise fortune. Est-il sauvé d'un péril éminent par l'aide de son génie protecteur, nous en sommes pénétrés de joie & de reconnoissance; est-il au contraire la victime des embûches d'un méchant Dive, nous desirons avec inquiétude le retour de la bonne Périe. Ah ! disons-nous, si elle étoit auprès de lui, il seroit bientôt délivré. Nous calculons sa puissance, nous nous flattons qu'étant d'un ordre supérieur au génie ennemi, elle pourra facilement le vaincre, &

nous ne retrouvons le repos qu'après qu'un nouveau prodige a sauvé le Paladin.

Les femmes & les malheureux sont ceux dont l'imagination se prête le plus volontiers à ces sortes d'illusions. Foibles, les unes ont sans cesse besoin de secours; mécontens de leur sort, les autres cherchent toujours à le rendre meilleur: entraînés par une espérance vague que produit l'amour d'eux-mêmes; il est aisé de concevoir l'empire que ces chimères consolantes doivent prendre sur leurs ames.

Quoique les féeries dont nous venons de parler n'ayent jamais eu de réalité que dans l'imagination exaltée des peuples, il existe cependant encore un monument merveilleux de l'ancienne industrie des Égyptiens, que je ne saurois trop m'étonner qu'on ait laissé dans l'oubli jusqu'aujourd'hui; j'entends parler du fameux Labyrinthe qui est auprès du Lac Méris: creusé dans le roc aussi bien que les puits des Momies, on ne peut révoquer en doute qu'il ne se soit conservé dans le même état où il se trouvoit au moment de la destruction du collège des Prêtres. L'attention avec laquelle ils s'efforçoient à en cacher l'entrée aux profânes, doit faire présumer que jamais il n'a été violé, & il est bien sin-

gulier que de tant de voyageurs qui ont été successivement visiter les pyramides, aucun d'eux n'ait tenté de pénétrer dans ce précieux dépôt de toutes les connoissances des Egyptiens.

Cette grande découverte, si propre à jetter un nouveau jour sur les sciences & les arts, à illustrer à jamais celui qui en sera l'auteur, est peut-être réservée à M. le Comte de Choiseul-Gouffier, Ambassadeur de France à Constantinople. Son amour pour les sciences, ses travaux littéraires ont déjà fait sur [illegible] de l'Europe, & doivent faire espérer qu'il ne négligera pas de s'occuper d'une recherche aussi importante & que lui seul peut faire avec succès, vu l'influence politique que la Cour de France a dans ce moment auprès de la Porte Ottomane.

Nous transcirons ici tout au long la description que nous a laissé Hérodote du fameux monument dont nous parlons. La précision avec laquelle il s'explique sur l'existence du labyrinthe souterrain, fait voir que le projet de le retrouver n'est ni aussi impraticable ni aussi dénué de vraisemblance qu'on pourroit bien le croire. On peut enfin consulter Pline, Strabon & surtout Maillet, qui ayant résidé pendant

seize ans dans le pays, doit connoître son état actuel mieux que personne.

» Les douze Rois, dit Hérodote, qu'avoient élus les Egyptiens, pour laisser en commun un monument de leur règne, firent donc faire un labyrinte un peu au-dessus de l'étang de Méris, assez proche d'une ville appellée la ville des Crocodiles ; j'ai eu le plaisir de le voir, & je confesse qu'il est plus grand que sa renommée. En effet on ne concevra jamais rien qui réponde au travail & à la dépense de ce labyrinthe, quand l'on voudroit mettre ensemble tous les édifices & tous les ouvrages de la Grèce.

» Bien que les temples d'Ephèse & de Samos soient des ouvrages dignes de mémoire, toutefois on estimoit plus les pyramides, dont chacune pouvoit être comparée à plusieurs grands ouvrages de la Grèce ; mais enfin ce labyrinthe l'emporte par-dessus ces pyramides. Il y a douze salles voûtées qui ont leurs portes à l'opposite les unes des autres ; six regardent le septentrion & six le midi, toutes contiguës & enfermées par le dehors d'un même mur : il y a dans ce labyrinthe double logement, l'un sous terre & l'autre dessus,

& tous les deux contiennent ensemble trois mille trois cents chambres.

» J'ai vu & considéré le logement d'enhaut, mais j'ai seulement ouï parler de celui qui est sous terre. Car les Egyptiens qui le gardent ne voulurent jamais me le faire voir, parce qu'ils disoient que c'étoit la sépulture des Rois qui avoient bâti ce labyrinthe, & des Crocodiles sacrés. C'est pourquoi je ne parle que sur le rapport d'autrui du logement souterrain de ce labyrinthe ; mais j'ai vu celui d'enhaut qui surpasse certes la croyance & tous les ouvrages des hommes. Je ne puis me représenter les tours & les retours qui vous mènent & vous ramènent par les salles, si je n'entre dans une profonde admiration ; d'une salle on passe dans des cabinets ; des cabinets dans les chambres ; des chambres dans d'autres salles, & encore des cabinets dans d'autres chambres. Le plancher de tous ces lieux est de pierre comme les murailles, mais il est enrichi de tout côté de divers ouvrages de sculpture. Chaque salle est presque toute environnée de colonnes faites de pierre blanche bien polie. Il y a au coin où finit le labyrinthe une pyramide de quarante toises de haut où l'on voit de grands animaux gra-

vés, & le chemin pour y entrer eſt deſſous Terre (1) «.

Après avoir parlé de la réſignation, il convient de dire quelque choſe de la conſolation, car ces deux ſentimens ſemblent être preſque inſéparables. On peut la définir, un adouciſſement à ſes peines fondé ſur l'eſpérance d'un meilleur ſort.

Le deſir d'être conſolé naît du penchant irréſiſtible qui ſe trouve dans chaque individu à éloigner ce qui altère ſon bonheur. C'eſt la ſituation d'un malade qui cherche le rétabliſſement de ſa ſanté. Il y a cependant cette différence entr'eux, que le ſecond n'a ſouvent qu'un Médecin, & que le premier en a autant qu'il lui reſte d'amis dans le malheur. Cette diſpoſition de l'ame, comme on voit, dérive immédiatement de l'amour de la vie.

Il y a deux eſpèces de conſolations, l'une directe & l'autre indirecte.

J'appelle conſolation directe celle qui tend à réparer la perte qu'on a faite, ſoit en réalité, ſoit en eſpérance. Toutes les plaies qui n'attaquent que notre fortune ſont ſuſceptibles d'une conſolation directe;

---

(1) Hiſtoire d'Hérodote, traduite par du Ryer, *tome I*, page 325, 326 & 327.

l'homme puiſſant peut d'un mot les guérir. Mais les plaies du cœur réſiſtent quelquefois long-temps aux remèdes qu'on veut y appliquer, & c'eſt ici le cas de recourir à la conſolation indirecte.

Cette ſeconde eſpèce de conſolation préſente naturellement quatre moyens de venir au ſecours d'un malheureux.

Le premier & le plus puiſſant ſans doute pour l'homme pieux, c'eſt de lui remettre devant les yeux l'eſpérance d'une félicité éternelle qui doit être le prix & la récompenſe des maux qu'il endure avec réſignation pendant ſon ſéjour ſur la terre.

Le ſecond, de donner un autre cours aux idées à l'inſu de celui qui eſt affligé; l'eſprit humain peut dans cette occaſion être comparé à un arc qui reſtant continuellement tendu ne pourroit plus ſe redreſſer, tandis qu'en le relâchant par intervalle il reprend inſenſiblement ſa premiere élaſticité. L'amour de la vie qui renaît durant ces momens de diſtractions, diminue peu-à-peu l'amertume des ſouvenirs; & bientôt convaincu de leur inutilité on cherche ſoi-même à les fuir.

Le troiſiéme, c'eſt de trouver des raiſons qui diminuent les regrets.

Le quatriéme, enfin, dépend du temps qui fait tout oublier. Ce moyen au reſte, s'il eſt ſeul, ne peut avoir un certain empire que ſur les caractères foibles : car chez les perſonnes dont l'imagination eſt très exaltée, il y auroit à craindre qu'elles ne tombaſſent dans le déſeſpoir avant que d'avoir pu reſſentir ſon influence bienfaiſante.

FIN.



TABLE DES MATIÈRES.

FIN de la Table des Matieres.

ERRATA.

PAGE 7, ligne 10 & 11, après ces mots *du malheureux agonisant*, mettez un point; & après ces mots, *pressé par la soif*, mettez une virgule.

Page 11, ligne 21, lisez, *elle est.*

Page 17, ligne 3 *& de la douleur*, lisez, *ou.*

Page 20, ligne 1, *par les pauvres*, lisez, *pour.*

Page 22, ligne 5, *leur sert*, lisez, *lui.*

Page 39, ligne 10, ajoutez *à l'alinéa* 2°.

Page 38, ligne 5, *est fait pour*, lisez, *est destiné à.*

Page 98, ligne 4 de la note *du temps des Grecs*, lisez, *des Gracques.*

Page 110, ligne 21, *des gouvernemens*, lisez, *les gouvernemens.*

Page 116, ligne 1, effacez *que par la mort de l'agresseur.*

Page 119, ligne 23, page 120, ligne 3, *Hearme*, lisez, *Hearne.*

Page 128, ligne 14, *Larald*, lisez, *Harald.*

Page 146, ligne 4, *saupoudrer*, lisez, *soupoudrer.*

Page 163, ligne 13, *l'avertit*, lisez, *avertit.*

Page 166, ligne 10, il existe, ajoutez *encore*. Idem ligne 12, effacez *encore*. Idem ligne 18, affacez *le partage*, & lisez, *la compagne des unes.*

Page 169, ligne 12, *forment*, lisez *formant.*

Page 172, ligne 17, après *caractere*, ajoutez, *&.*

Page 173, ligne 12, *le*, lisez, *la.*

Page 189, ligne 21, *je te reste*, ajoutez, *toujours.*

Page 197, ligne 11, *tandis que*, ajoutez, *pour.*

Page 204, ligne 28, après *lui devient indifférente*, lisez, *& elle.*

Page 209, ligne 20, qu'à l'instant *que*, effacez *que*, & lisez, *à l'instant où.*

Page 216, lisez *&* les sublimes combinaisons.

Page 217, ligne 22, à un premier pas, lisez, *à faire* un premier pas.

Page 237, ligne 13, *rapportons*, lisez, *rapportant.*

Page 258; ligne 5, *pitié*, lisez *piété.*

